OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



GABRIELLE EMILIE DE BRETEUIL,
MARQUISE DU CHATELET.
Morte à Lunéville en 1749, agée de 43 Ans.

Peint par Marie-Ane Loir. *et Gravé par P. G. Langlois, 1786.*

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-UNIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



MELANGES
LITTERAIRES.

AVERTISSEMENT.

Quoiqu'un difcours à l'académie ne foit d'ordinaire qu'un compliment plein de louanges rebattues, et furchargées de l'éloge d'un prédéceffeur qui fe trouve fouvent un homme très-médiocre ; cependant ce difcours, dont plufieurs perfonnes nous ont demandé la réimpreffion, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plupart de ces pièces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chofe, et les notes font utiles.

DISCOURS
DE
M. DE VOLTAIRE

A SA RECEPTION A L'ACADEMIE FRANÇAISE,

AVEC DES NOTES.

Prononcé le lundi 9 mai 1746.

MESSIEURS,

VOTRE fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse et la grandeur de son ame : il voulut que vous fussiez toujours libres et égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance des hommes qui étaient au-dessus de l'intérêt, et qui, aussi généreux que lui, fesaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes. (*a*) Il était peut-être à craindre qu'un jour des

(*a*) L'académie française est la plus ancienne de France; elle fut d'abord composée de quelques gens de lettres, qui s'assemblaient pour conférer ensemble. Elle n'est point partagée en honoraires et pensionnaires ; elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commensaux de la maison du roi, de ne point plaider hors de Paris ; celui de haranguer le roi en corps avec les cours supérieures, et de ne rendre compte directement qu'au roi.

travaux ſi honorables ne ſe ralentiſſent. Ce fut pour les conſerver dans leur vigueur, que vous vous fites une règle de n'admettre aucun académicien qui ne réſidât dans Paris. Vous vous êtes écartés ſagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou ſublimes rendaient toujours préſens parmi vous : car ce ſerait violer l'eſprit d'une loi, que de n'en pas tranſgreſſer la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu M. le préſident *Bouhier*, après s'être flatté de vous conſacrer ſes jours, fut obligé de les paſſer loin de vous, l'académie et lui ſe conſolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos ſciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, (*b*) et où le mérite de l'eſprit ſemble être un des caractères des citoyens.

Il feſait reſſouvenir la France de ces temps où les plus auſtères magiſtrats, conſommés comme lui dans l'étude des lois, ſe délaſſaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui mépriſent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne ſais quelle miſérable grandeur à ſe renfermer dans

(*b*) MM. de *la Monnoie*, *Bouhier*, *Lantin*, et ſurtout l'éloquent *Boſſuet*, évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'Egliſe.

le cercle étroit de leurs emplois, ſont à plaindre ! Ignorent-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les cauſes des citoyens, écrivait ſur la nature des dieux, conférait avec des philoſophes; qu'il allait au théâtre; qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Eſopus* et de *Roſcius*, et laiſſait aux petits eſprits leur conſtante gravité, qui n'eſt que le maſque de la médiocrité?

M. le préſident *Bouhier* était très-ſavant; mais il ne reſſemblait pas à ces ſavans inſociables et inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue, pour ſavoir imparfaitement des langues anciennes; qui ſe croient en droit de mépriſer leur ſiècle, parce qu'ils ſe flattent d'avoir quelques connaiſſances des ſiècles paſſés; qui ſe récrient ſur un paſſage d'*Eſchyle*, et n'ont jamais eu le plaiſir de verſer des larmes à nos ſpectacles. Il traduiſit le poëme de *Pétrone* ſur la guerre civile, non qu'il penſât que cette déclamation, pleine de penſées fauſſes, approchât de la ſage et élégante nobleſſe de *Virgile* : il ſavait que la ſatire de *Pétrone*, (*c*) quoique ſemée de traits charmans,

(*c*) *Saint-Evremond* admire *Pétrone*, parce qu'il le prend pour un grand-homme de cour, et que *Saint-Evremond* croyait en être un; c'était la manie du temps. *Saint-Evremond* et beaucoup d'autres décident que *Néron* eſt peint ſous le nom de *Trimalcion*; mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier groſſier et ridicule, et de ſa vieille femme qui n'eſt qu'une bourgeoiſe impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur

n'eſt que le caprice d'un jeune homme obſcur, qui n'eut de frein ni dans ſes mœurs ni dans ſon ſtyle. Des hommes qui ſe ſont donnés pour des maîtres de goût et de volupté, eſtiment tout dans *Pétrone;* et M. *Bouhier*, plus éclairé, n'eſtime pas même tout ce qu'il a traduit : c'eſt un des progrès de la raiſon humaine dans ce ſiècle, qu'un traducteur ne ſoit plus idolâtre de ſon auteur, et qu'il ſache lui rendre juſtice comme à un contemporain. Il exerça ſes talens ſur ce poëme, ſur l'hymne à *Vénus*, ſur *Anacréon*, pour montrer que les poëtes doivent être traduits en vers : c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur, et on ne ſera pas étonné que je me range à ſon ſentiment.

Qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, d'entrer ici avec vous dans ces diſcuſſions littéraires; mes doutes me vaudront de vous des déciſions. C'eſt ainſi que je pourrai contribuer au progrès des arts; et j'aimerais mieux prononcer devant vous un diſcours utile, qu'un diſcours éloquent.

Pourquoi *Homère*, *Théocrite*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, ſont-ils heureuſement traduits chez les

et ſon épouſe la jeune *Octavie*, ou la jeune *Poppée ?* Quel rapport des débauches et des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaiſirs du maître du monde? Le *Pétrone* auteur de la ſatire, eſt viſiblement un jeune homme d'eſprit, élevé parmi des débauchés obſcurs, et n'eſt pas le conſul *Pétrone*.

Italiens et chez les Anglais ? (*d*) pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poëte de l'antiquité en profe, et pourquoi n'en avons-nous eu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raifon.

La difficulté furmontée, dans quelque genre que ce puiffe être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes chofes fans de grandes peines : et il n'y a point de nation au monde chez laquelle il foit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poëfie ancienne. Les premiers poëtes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs et les Latins employèrent d'abord la poëfie à peindre les objets fenfibles de toute la nature. *Homère* exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poëfie qu'au théâtre, n'ont pu et n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous fommes interdit nous-mêmes infenfiblement prefque tous les objets que d'autres nations ont ofé peindre. Il n'eft rien que *le Dante* n'exprimât, à l'exemple des anciens ; il accoutuma les Italiens à tout dire :

(*d*) *Horace* eft traduit en vers italiens par *Palavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*, *Théocrite* par *Ricolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* et *Juvénal;* Pope, *Homère;* Créech, *Lucrèce*, &c.

mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des Géorgiques, qui nomme ſans détour tous les inſtrumens de l'agriculture ? A peine les connaiſſons-nous ; et notre molleſſe orgueilleuſe, dans le ſein du repos et du luxe de nos villes, attache malheureuſement une idée baſſe à ces travaux champêtres, et au détail de ces arts utiles, que les maîtres et les légiſlateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuſes. Si nos bons poëtes avaient ſu exprimer heureuſement les petites choſes, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite, qui eſt très-grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la converſation, et pour l'expreſſion du ſentiment. Le langage du cœur et le ſtyle du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue françaiſe ; mais ils en ont reſſerré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, Meſſieurs, que ce ſont les grands poëtes qui ont déterminé le génie des langues, (*e*) je n'avance rien qui ne ſoit connu

(*e*) On n'a pu, dans un diſcours d'appareil, entrer dans les raiſons de cette difficulté attachée à notre poëſie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique M. de *la Motte*, et beaucoup d'autres après lui, aient dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le ſien bien marqué.

Ce génie eſt l'aptitude à rendre heureuſement certaines idées, et l'impoſſibilité d'en exprimer d'autres avec ſuccès.

de vous. Les Grecs n'écrivirent l'hiſtoire que quatre cents ans après *Homère*. La langue

Ces ſecours et ces obſtacles naiſſent, 1. de la déſinence des termes ; 2. des verbes auxiliaires et des participes ; 3. du nombre plus ou moins grand des rimes ; 4. de la longueur et de la briéveté des mots ; 5. des cas plus ou moins variés ; 6. des articles et pronoms ; 7. des éliſions ; 8. de l'inverſion ; 9. de la quantité dans les ſyllabes : et enfin d'une infinité de fineſſes qui ne ſont ſenties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. *La déſinence des mots*, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *ſucre*, *reſte*, *crotte*, *perdu*, *ſourdre*, *fief*, *coffre :* ces ſyllabes dures révoltent l'oreille, et c'eſt le partage de toutes les langues du Nord.

2. *Les verbes auxiliaires et les participes*. *Victis hoſtibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læſo et invicto militi ;* c'eſt l'inſcription des invalides de Berlin : ſi on va traduire, *pour les ſoldats qui ont été bleſſés, et qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur ! Voilà pourquoi la langue latine eſt plus propre aux inſcriptions que la françaiſe.

3. *Le nombre des rimes*. Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes, et un de rimes françaiſes, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'italien ; et vous remarquerez encore que dans le français il y a toujours vingt rimes burleſques et baſſes pour deux qui peuvent entrer dans le ſtyle noble.

4. *La longueur et la briéveté des mots*. C'eſt ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expreſſion de certaines maximes, et à la meſure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers :

Quanto ſi moſtra men, tanto è più bella.

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens :

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés*. Mon père, de mon père, à mon père, *meus pater*, *mei patris*, *meo patri ;* cela eſt ſenſible.

6. *Les articles et pronoms*. *De ipſius negotio ei loquebatur*. Con ello parlava dell' affare di lui ; *il lui parlait de ſon affaire*. Point d'amphibologie dans le latin. Elle eſt preſque inévitable dans le français. On ne ſait ſi *ſon* affaire eſt celle de l'homme qui

grecque reçut de ce grand peintre de la nature la ſupériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Aſie et de l'Europe : c'eſt *Térence* qui, chez les Romains, parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'eſt *Pétrarque* qui, après *le Dante*, donna à la langue italienne cette aménité et cette grace qu'elle a toujours conſervées ; c'eſt à *Lopez de Véga* que l'eſpagnol doit ſa nobleſſe et ſa pompe ; c'eſt *Shakeſpeare* qui, tout barbare qu'il était, mit dans l'anglais cette force et cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, ſans l'outrer,

parle, ou de celui auquel on parle ; le pronom *il* ſe retranche en latin, et fait languir l'italien et le français.

7. *Les éliſions.*

Canto l'arme pietoſe, e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété et la vertu heureuſe.

8. *Les inverſions. Céſar cultiva tous les arts utiles;* on ne peut tourner cette phraſe que de cette ſeule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons différentes :

Cæſar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence !

9. *La quantité dans les ſyllabes.* C'eſt de-là que naît l'harmonie. Les brèves et les longues des latins forment une vraie muſique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle eſt harmonieuſe. Voyez les vers italiens, la pénultième eſt toujours longue :

Capitâno, mâno, sêno, chrîſto, acquîſto.

Chaque langue a donc ſon génie, que des hommes ſupérieurs ſentent les premiers, et font ſentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

et par conféquent fans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poëfie, de former et fixer enfin le génie des peuples et de leurs langues? La caufe en eft bien fenfible : les premiers bons vers, ceux mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels et hardis deviennent familiers ; les hommes qui font tous nés imitateurs, prennent infenfiblement la manière de s'exprimer, et même de penfer, des premiers dont l'imagination a fubjugué celle des autres. Me défavouerez-vous donc, Meffieurs, quand je dirai que le vrai mérite et la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du Cid et de Cinna?

Montagne, avant lui, était le feul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient favoir le français; mais le ftyle de *Montagne* n'eft ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il eft énergique et familier; il exprime naïvement de grandes chofes. C'eft cette naïveté qui plaît; on aime le caractère de l'auteur; on fe plaît à fe retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converfer, à changer de difcours et d'opinion avec lui. J'entends fouvent regretter le langage de *Montagne*, c'eft fon imagination qu'il faut regretter : elle était forte et hardie; mais fa langue était bien loin de l'être.

Marot, qui avait formé le langage de *Montagne*, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie ; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licencieuses, dont le succès est presque toujours dans le sujet ; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut long-temps avilie : on écrivit dans ce style les tragédies, les poëmes, l'histoire, les livres de morale. Le judicieux *Despréaux* a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage.* J'ose croire qu'il aurait dit *le naïf* badinage, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit ; et chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot* ?

Notre langue ne fut long-temps après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réussissait quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries : mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc

le premier qui fut *élégant*. Mais quelques ſtances harmonieuſes ſuffiſaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage ? Ils liſaient le poëme admirable de la *Jéruſalem*, l'*Orlando*, le *Paſtor Fido*, les beaux morceaux de *Pétrarque*. Pouvait-on aſſocier à ces chefs-d'œuvres un très-petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles et preſque ſans imagination.

La langue françaiſe reſtait donc à jamais dans la médiocrité, ſans un de ces génies faits pour changer et pour élever l'eſprit de toute une nation : c'eſt le plus grand de vos premiers académiciens, c'eſt *Corneille* ſeul, qui commença à faire reſpecter notre langue des étrangers, préciſément dans le temps que le cardinal de *Richelieu* commençait à faire reſpecter la couronne. L'un et l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* ſont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus paſſionné et plus correct ; moins varié, mais moins inégal ; auſſi ſublime quelquefois, et toujours noble ſans enflure ; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité et plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du ſublime qui élève l'ame, et du ſentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer

ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, ſévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poëte de la raiſon, commença malheureuſement par écrire des ſatires; mais bientôt après il égala et ſurpaſſa peut-être *Horace* dans la morale et dans l'art poëtique: il donna les préceptes et les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'inſtruire, quand il eſt parfait, réuſſit mieux que l'art de médire, parce que la ſatire meurt avec ceux qui en ſont les victimes, et que la raiſon et la vertu ſont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands-hommes que la nature fit naître comme dans le ſiècle de *Léon X* et d'*Auguſte*. C'eſt alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'inſtruire; et graces en partie aux ſoins du cardinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre langue, comme ils ſe ſont empreſſés de ſe parer des travaux de nos ingénieux artiſtes, graces aux ſoins du grand *Colbert*.

Un monarque illuſtre chez tous les hommes par cinq victoires, et plus encore chez les ſages par ſes vaſtes connaiſſances, fait de notre langue la ſienne propre, celle de ſa cour et de ſes Etats; il la parle avec cette force et cette fineſſe que la ſeule étude ne donne jamais, et qui eſt le caractère du génie: non-ſeulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois,

parce que les ames ſupérieures ſaiſiſſent toujours ces tours et ces expreſſions dignes d'elles, qui ne ſe préſentent point aux ames faibles. Il eſt dans Stockholm une nouvelle *Chriſtine*, égale à la première en eſprit, ſupérieure dans le reſte ; elle fait le même honneur à notre langue. Le français eſt cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois ; il eſt auſſi familier au ſouverain pontife, que les langues ſavantes dans leſquelles il écrivit, quand il inſtruiſit le monde chrétien qu'il gouverne : plus d'un cardinal italien écrit en français dans le vatican, comme s'il était né à Verſailles. Vos ouvrages, Meſſieurs, ont pénétré juſqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe et de l'Aſie, et le plus vaſte de l'univers ; dans cette ville qui n'était, il y a quarante ans qu'un déſert (*f*) habité par des bêtes ſauvages : on y repréſente vos pièces dramatiques; et le même goût naturel qui fait recevoir, dans la ville de *Pierre le grand* et de ſa digne fille, la muſique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains, eſt un avertiſſement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout ſe précipite vers une

(*f*) L'endroit où eſt Pétersbourg n'était qu'un déſert marécageux et inhabité.

honteuſe décadence, comme le crient ſi ſouvent des ſatiriques qui prétendent en ſecret juſtifier leur propre faibleſſe, par celle qu'ils imputent en public à leur ſiècle. J'avoue que la gloire de nos armes ſe ſoutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait, n'eſt pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le ſeul livre de chronologie dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours et des ſiècles ? ouvrage qui, s'il était sèchement inſtructif, comme tant d'autres, ferait le meilleur de tous, et dans lequel l'auteur (*g*) a trouvé encore le ſecret de plaire ; partage réſervé au très-petit nombre d'hommes qui ſont ſupérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cauſe du progrès et de la chute de l'empire romain, dans un livre encore plus court, écrit par un génie mâle et rapide, (*h*) qui approfondit tout, en paraiſſant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans et plus fidèles. De vrais philoſophes ont enfin écrit l'hiſtoire. Un homme éloquent et profond (*i*) s'eſt formé

(*g*) C'eſt le préſident *Hénault*. Dans quelques traductions de ce diſcours, on a mis en note l'abbé *Langlet*, au lieu de M. *Hénault* ; c'eſt une étrange mépriſe.

(*h*) Le préſident de *Monteſquieu*.

(*i*) Le marquis de *Vauvenargues*, jeune homme de la plus grande eſpérance, mort à vingt-ſept ans.

dans

dans le tumulte des armes. Il eſt plus d'un de ces eſprits aimables, que *Tibulle* et *Ovide* euſſent regardés comme leurs diſciples, et dont ils euſſent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, eſt menacé d'une chute prochaine; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique, (*k*) qui m'a ſervi de maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière; je le regarde avec une ſatisfaction mêlée de douleur, comme on voit ſur les débris de ſa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont, après le grand *Molière*, achevé de rendre la comédie une école de mœurs et de bienſéance; école qui méritait chez les Français la conſidération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philoſophie des graces de l'imagination, appartient à un temps plus reculé, il eſt encore l'honneur et la conſolation du vôtre.

Les grands talens ſont toujours néceſſairement rares, ſurtout quand le goût et l'eſprit d'une nation ſont formés. Il en eſt alors des eſprits cultivés comme de ces forêts où les arbres preſſés et élevés ne ſouffrent pas qu'aucun porte ſa tête trop au-deſſus des autres. Quand le commerce eſt en peu de mains, on

(*k*) M. *Crébillon*, auteur d'Electre et Rhadamiſte. Ces pièces remplies de traits vraiment tragiques ſont ſouvent jouées.

voit quelques fortunes prodigieuſes, et beaucoup de misère; lorſqu'enfin il eſt plus étendu, l'opulence eſt générale, les grandes fortunes rares. C'eſt préciſément, Meſſieurs, parce qu'il y a beaucoup d'eſprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies ſupérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture univerſelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue ſi belle, et qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut ſe corrompre aiſément. On doit avertir les étrangers qu'elle perd déjà beaucoup de ſa pureté dans preſque tous les livres compoſés dans cette célèbre république, ſi long-temps notre alliée, où le français eſt la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais ſi elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes, elle eſt prête à ſe gâter parmi nous par le mélange des ſtyles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages ſérieux et inſtructifs par les expreſſions familières de la converſation. Souvent on introduit le ſtyle marotique dans les ſujets les plus nobles; c'eſt revêtir un prince des habits d'un farceur. On ſe ſert de termes nouveaux, qui ſont inutiles, et qu'on ne doit haſarder que quand ils ſont néceſſaires. Il eſt d'autres défauts dont je ſuis encore plus

frappé, parce que j'y ſuis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, Meſſieurs, pour m'en garantir, les ſecours que l'homme éclairé à qui je ſuccède s'était donnés par ſes études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler ſa langue, comme ce conſul parlait la ſienne. Mais c'eſt ſurtout à celui qui a fait ſon étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, et qui était l'ami de M. le préſident *Bouhier*, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, et à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter et à célébrer, un ami à recevoir et à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de ſenſibilité que moi, quel charme l'amitié répand ſur les travaux des hommes conſacrés aux lettres; combien elle ſert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les conſoler; combien elle inſpire à l'ame cette joie douce et recueillie, ſans laquelle on n'eſt jamais le maître de ſes idées.

C'eſt ainſi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de *Richelieu* même; c'eſt dans le ſein de l'amitié qu'elle prit naiſſance. Des hommes unis entre eux par ce lien reſpectable et par le goût des beaux arts, s'aſſemblaient ſans ſe montrer à la renommée;

ils furent moins brillans que leurs ſucceſſeurs, et non moins heureux. La bienſéance, l'union, la candeur, la ſaine critique ſi oppoſée à la ſatire, formèrent leurs aſſemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles ſeront l'éternel exemple des gens de lettres, et ſerviront peut-être à corriger ceux qui ſe rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts ſont amis. Qui eſt plus que moi en droit de le dire? J'oſerais m'étendre, Meſſieurs, ſur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, ſi je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouiſſent, de la gloire de la nation.

Je ſais combien l'eſprit ſe dégoûte aiſément des éloges; je ſais que le public, toujours avide de nouveautés, penſe que tout eſt épuiſé ſur votre fondateur et ſur vos protecteurs; mais pourrais-je refuſer le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laiſſé rien de nouveau à vous dire? Il en eſt de ces éloges qu'on répète, comme de ces ſolemnités qui ſont toujours les mêmes, et qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier; elles ſont néceſſaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV*, un *Séguier*, un *Colbert*, un *Turenne*, un *Condé*, c'eſt dire à haute voix:

Rois, miniſtres, généraux à venir, imitez ces grands-hommes. Ignore-t-on que le panégyrique de *Trajan* anima *Antonin* à la vertu? et *Marc-Aurèle*, le premier des empereurs et des hommes, n'avoue-t-il pas dans ſes écrits l'émulation que lui inſpirèrent les vertus d'*Antonin?* Lorſque *Henri IV* entendit dans le parlement nommer *Louis XII le père du peuple*, il ſe ſentit pénétré du déſir de l'imiter, et il le ſurpaſſa.

Penſez-vous, Meſſieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV*, ne ſe ſoient pas fait entendre au cœur de ſon ſucceſſeur, dès ſa première enfance? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un et l'autre ſeront ſemblables, en ce qu'ils n'ont différé à ſe charger du poids des affaires que par reconnaiſſance; et peut-être c'eſt en cela qu'ils ont été les plus grands. La poſtérité dira que tous deux ont aimé la juſtice, et ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait; il l'appelait à lui du haut de ſon trône; il en était ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes; il en rempliſſait le monde; il déployait une ame ſublime dans le bonheur et dans l'adverſité, dans ſes camps, dans ſes palais, dans les cours de

l'Europe et de l'Aſie ; les terres et les mers rendaient témoignage à ſa magnificence ; et les plus petits objets, ſitôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractère, et recevaient l'empreinte de ſa grandeur. L'autre protège des empereurs et des rois, ſubjugue des provinces, interrompt le cours de ſes conquêtes pour aller ſecourir ſes ſujets, et y vole du ſein de la mort, dont il eſt à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choſes avec une ſimplicité qui ferait penſer que ce qui étonne le reſte des hommes, eſt pour lui dans l'ordre le plus commun et le plus ordinaire. Il cache la hauteur de ſon ame, ſans s'étudier même à la cacher ; et il ne peut en affaiblir les rayons qui, en perçant malgré lui le voile de ſa modeſtie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV ſe ſignala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguait : O vous, ſon auguſte ſucceſſeur, vous l'avez déjà imité, et vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfeſans qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre biſaïeul, et vous les avez étendus plus

loin. Il regretta de n'avoir pu, dans le cours de ſes glorieuſes campagnes, forcer un ennemi digne de lui, à meſurer ſes armes avec les ſiennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il déſira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri*, qui ne remporta preſque des victoires que ſur ſa propre nation, vous avez vaincu les éternels et intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous, l'objet de nos vœux et de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger et le malheur même ſans être troublé, et le plus beau triomphe ſans être ébloui. Lorſque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur et de confuſion, tranquille dans la joie tumultueuſe de vos ſoldats victorieux : vous embraſſiez ce général qui n'avait ſouhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus et les ſiennes ont fait votre ſujet, que la France comptera toujours parmi ſes enfans les plus chers et les plus illuſtres. Vous récompenſiez déjà par votre témoignage et par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire ; et cette récompenſe eſt la plus belle pour des Français

Mais ce qui ſera conſervé à jamais dans les faſtes de l'académie, ce qui eſt précieux à chacun de vous, Meſſieurs, ce fut l'un de

vos confrères qui ſervit le plus votre protecteur et la France dans cette journée ; ce fut lui qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner et exécuter ce conſeil ſi prompt, ſi ſalutaire, ſi avidement reçu par le roi, dont la vue diſcernait tout dans des momens où elle peut s'égarer ſi aiſément. Jouiſſez, Meſſieurs, du plaiſir d'entendre dans cette aſſemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu (*l*) de votre fondateur, ſur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le ſervice important que vous m'avez rendu.* Mais ſi cette gloire particulière vous eſt chère, combien ſont chères à toute la France, combien le feront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit *Louis XV* après ſes victoires ! Il les fait encore, il ne court à ſes ennemis que pour les déſarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de ſon cœur, ils le feraient leur arbitre, au lieu de le combattre, et ce ſerait peut-être le ſeul moyen d'obtenir ſur lui des avantages. (*m*) Les vertus qui le font craindre leur ont été connues, dès qu'il a commandé ; celles qui doivent ramener leur conſcience, qui doivent

(*l*) M. le maréchal duc de *Richelieu.*

(*m*) L'événement a juſtifié, en 1748, ce que diſait M. de *Voltaire* en 1746.

être

être le lien des nations, demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu ſon ame dès qu'il a régné. Nous avons penſé comme penſeront tous les peuples et tous les ſiècles : jamais amour ne fut ni plus vrai ni mieux exprimé ; tous nos cœurs le ſentent, et vos bouches éloquentes en ſont les interprètes. Les médailles dignes des plus beaux temps de la Grèce (*n*) éterniſent ſes triomphes et notre bonheur. Puiſſé-je voir dans nos places publiques ce monarque humain, ſculpté des mains de nos *Praxitèles*, environné de tous les ſymboles de la félicité publique ! Puiſſé-je lire au pied de ſa ſtatue ces mots qui ſont dans nos cœurs : *Au père de la patrie !*

(*n*) Les médailles frappées au louvre ſont au-deſſus des plus belles de l'antiquité ; non pas pour les légendes, mais pour le deſſin et la beauté des coins.

PANEGYRIQUE

DE LOUIS XV.

Fondé ſur les faits et ſur les événemens les plus intéreſſans, juſqu'en 1749.

PREFACE

DE L'AUTEUR.

L'AUTEUR de ce panégyrique ſe cacha long-temps avec autant de ſoin qu'en prennent ceux qui ont fait des ſatires. Il eſt toujours à craindre que le panégyrique d'un monarque ne paſſe pour une flatterie intéreſſée. L'effet ordinaire de ces éloges eſt de faire rougir ceux à qui on les donne, d'attirer peu l'attention de la multitude, et de ſoulever la critique. On ne conçoit pas comment *Trajan* put avoir ou aſſez de patience ou aſſez d'amour-propre pour entendre prononcer le long panégyrique de *Pline:* il ſemble qu'il n'ait manqué à *Trajan*, pour mériter tant d'éloges, que de ne les avoir pas écoutés.

Le panégyrique de *Louis XIV* fut prononcé par M. *Péliſſon*, et celui de *Louis XV* devrait l'être ſans doute à l'académie par une bouche auſſi éloquente. Il s'en faut beaucoup que l'auteur de cet eſſai adopte l'avis de M. le préſident *Hénault*, qui préfère le panégyrique de *Louis XV* à celui de *Louis XIV.* L'auteur ne préfère que le ſujet. Il avoue que *Louis XV* a ſur *Louis XIV*

l'avantage d'avoir gagné deux batailles rangées. Il croit que le ſyſtême des finances ayant été perfectionné par le temps, l'Etat a ſouffert incomparablement moins dans la guerre de 1741, que dans celle de 1688, et ſurtout dans celle de 1701. Il penſe enfin que la paix d'Aix-la-chapelle peut avoir un grand avantage ſur celle de Nimègue. Ces deux paix à jamais célèbres ont été faites dans les mêmes circonſtances, c'eſt-à-dire après des victoires : mais le vainqueur fit encore craindre ſa puiſſance par le traité même de Nimègue, et *Louis XV* fait aimer ſa modération. Le premier traité pouvait encore aigrir des nations, et le ſecond les réconcilier. C'eſt cette paix heureuſe que l'auteur a principalement en vue. Il regarde celui qui l'a donnée comme le bienfaiteur du genre-humain. Il a fait un panégyrique très-court, mais très-vrai dans tous ſes points ; et il l'a écrit d'un ſtyle très-ſimple, parce qu'il n'avait rien à orner. Il a laiſſé à chaque citoyen le ſoin d'étendre toutes les idées dont il ne donne ici que le germe. Il y a peu de lecteurs qui, en voyant cet ouvrage, ne puiſſent beaucoup l'augmenter par leurs réflexions ; et le meilleur effet d'un livre eſt de faire penſer les hommes. On a nourri ce diſcours de faits inconnus

auparavant au public, et qui ſervent de preuves. Ce ſont-là les véritables éloges, et qui ſont bien au-deſſus d'une déclamation pompeuſe et vaine. La lettre qu'on rapporte écrite d'un prince au roi, eſt de monſeigneur le prince de *Conti*, du 20 juillet 1744: celle du roi eſt du 19 mai 1745: en un mot, on peut regarder cet ouvrage intitulé *panégyrique*, comme le précis le plus fidèle de tout ce qui eſt à la gloire de la France et de ſon roi; et on défie la critique d'y trouver rien d'altéré ni d'exagéré.

A l'égard des cenſures qu'un journaliſte a faites, non du fond de l'ouvrage, mais de la forme, on commence par le remercier d'une réflexion très-juſte ſur ce qu'on avait dit que le roi de Sardaigne choiſiſſait bien ſes miniſtres et ſes généraux, et était lui-même un grand général et un grand miniſtre. Il paraît en effet que le terme de miniſtre ne convient pas à un ſouverain. (*)

A l'égard de toutes les autres critiques, elles ont paru injuſtes et inconſidérées; dans une, on reproche à l'auteur d'avoir écrit un panégyrique dans le ſtyle de *Pline* plutôt que dans celui de *Cicéron*, et dans

(*) M. de *Voltaire* a laiſſé ſubſiſter cette phraſe malgré la critique, qu'il paraît regarder ici comme fondée, et nous croyons qu'il a eu raiſon de la conſerver.

celui de *Boſſuet* et de *Bourdaloue*. Il dit que tout eſt orné d'antithèſes, *de termes qui ſe querellent, et de penſées qui ſemblent ſe repouſſer.*

On n'examine pas ici s'il faut ſuivre dans un panégyrique *Pline* qui en a fait un, ou *Cicéron* qui n'en a point fait ; s'il faut imiter la pompe et la déclamation d'une oraiſon funèbre dans le récit des choſes récentes qui ſont ſi délicates à traiter ; ſi les ſermons de *Bourdaloue* doivent être le modèle d'un homme qui parle de la guerre et de la paix, de la politique et des finances. Mais on eſt bien ſurpris que le critique diſe que tout eſt antithèſes dans un écrit où il y en a ſi peu. A l'égard *des termes qui ſe querellent, et des penſées qui ſe repouſſent*, on ne ſait pas ce que cela ſignifie.

Le journaliſte dit que le contraſte des quatre rois *François I*, *Henri IV*, *Louis XIII*, *Louis XIV*, et du monarque régnant n'eſt pas aſſez ſenſible. Il n'y a là aucun contraſte; des mérites différens ne ſont point des choſes oppoſées : on n'a voulu faire ni de contraſtes ni d'antithèſes, et il n'y en a pas la moindre apparence.

Il reprend ces mots au ſujet de nos alarmes ſur la maladie du roi : *Après un triomphe ſi rare, il ne fallait pas une vertu commune.* On ne triomphe, dit-il, que de ſes ennemis :

peut-il ignorer que ce terme *triomphe* eſt toujours noblement employé pour tous les grands ſuccès en quelque genre que ce puiſſe être ?

Il prétend que ce triomphe n'eſt pas rare : En France, dit-il, rien de plus naturel, rien de plus général que l'amour des peuples pour leur ſouverain. Il n'a pas ſenti que cette critique très-déplacée, tend à diminuer le prix de l'amour extrême qui éclata dans cette occaſion par des témoignages ſi ſinguliers. Oui, ſans doute, ce triomphe était rare, et il n'y en a aucun exemple ſur la terre ; c'eſt ce que toute la nation dépoſe contre cette accuſation du cenſeur.

A quoi penſe-t-il quand il dit que rien n'eſt plus naturel, plus général qu'une telle tendreſſe ? où a-t-il trouvé qu'en France on ait marqué un tel amour pour ſes rois avant que *Louis XIV* et *Louis XV* aient gouverné par eux-mêmes ? Eſt-ce dans le temps de la fronde ? eſt-ce ſous *Louis XIII*, quand la cour était déchirée par des factions, et l'Etat par des guerres civiles ? quand le ſang ruiſſelait ſur les échafauds ? Eſt-ce lorſque le couteau de *Ravaillac*, inſtrument du fanatiſme de tout un parti, acheva le parricide que *Jean Châtel* avait commencé, et que

Pierre Barrière et tant d'autres avaient médité ? eſt-ce quand le moine *Jacques Clément*, animé de l'eſprit de la ligue, aſſaſſina *Henri III* ? eſt-ce après ou avant le maſſacre de la Saint-Barthelemi ? eſt-ce quand les *Guiſes* régnaient ſous le nom de *François II* ? Eſt-il poſſible qu'on oſe dire que les Français penſent aujourd'hui comme ils penſaient dans ces temps abominables ?

Après un triomphe ſi rare, il ne fallait pas une vertu commune : le cenſeur condamne ce paſſage, comme s'il ſuppoſait une vertu commune auparavant.

Premièrement, on lui dira qu'il ſerait d'un lâche flatteur et d'un menteur ridicule de prétendre que le prince, l'objet de ce panégyrique, avait fait alors d'auſſi grandes choſes qu'il en a faites depuis. Ce ſont deux victoires, c'eſt la paix donnée à l'Europe, qui ont rempli ce que ſa première et glorieuſe campagne avait fait eſpérer. En ſecond lieu, quand l'auteur dit, dans la même période, que la crainte de perdre un bon roi impoſait à ce grand prince la néceſſité d'être le meilleur des rois, non-ſeulement il ne ſuppoſe pas là une vertu commune, mais s'exprimant en véritable citoyen, il fait ſentir que l'amour de tout un peuple encourage les ſouverains à faire de grandes

chofes, les affermit encore dans la vertu, les excite encore à faire le bonheur d'une nation qui le mérite. Penfer et parler autrement ferait d'un miférable efclave, et les louanges des efclaves ne font d'aucun prix, non plus que leurs fervices.

Le cenfeur dit que les Anglais ont été les dominateurs des mers *de fait* et *non pas de droit*. Il s'agit bien ici de droit; il s'agit de la vérité, et de montrer que les Français peuvent être auffi redoutables fur mer qu'ils l'ont été fur terre.

Il avance que le goût de *differtation s'empare quelquefois de l'auteur*. Il y a dans tout l'ouvrage quatre lignes où l'on trouve une réflexion politique très-importante, une maxime très-vraie; c'eft que les hommes réuffiffent toujours dans ce qui leur eft abfolument néceffaire, et on en pourrait donner cent exemples. L'auteur en rapporte trois en deux lignes, et voilà ce que le cenfeur appelle differtation. On trouvera, dit-il, quelque chofe de découfu dans le ftyle. Ce mot trivial, *découfu*, fignifie un difcours fans liaifon, fans tranfition; et c'eft peut-être le difcours où il y en a davantage. *Ce découfu*, dit-il, *eft l'effet des antithèfes;* et il n'y a pas deux antithèfes dans tout l'ouvrage.

Il y a d'autres injuſtices auxquelles on ne répond point : ceux qui ont été fâchés qu'on ait célébré dans cet ouvrage les citoyens qui ont bien ſervi l'Etat, chacun dans leur genre, méritent moins d'être refutés que d'être abandonnés à leur baſſe envie, qui ajoute encore à l'éloge qu'ils condamnent.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE

M. LE PRESIDENT HENAULT.

» CE panégyrique, d'autant plus éloquent » qu'il paraît ne pas prétendre à l'éloquence, » étant fondé uniquement ſur les faits, eſt » également glorieux pour le roi et pour la » nation. Je ne crois pas qu'on puiſſe lui com- » parer celui que *Péliſſon* compoſa pour » *Louis XIV;* ce n'était qu'un diſcours vague, » et celui-ci eſt appuyé ſur les événemens » les plus grands, ſur les anecdotes les plus » intéreſſantes. C'eſt un tableau de l'Europe, » c'eſt un précis de la guerre, c'eſt un ouvrage » qui annonce, à chaque page, un bon citoyen, » c'eſt un éloge où il n'y a pas un mot qui » ſente la flatterie; il devrait avoir été pro- » noncé dans l'académie avec la plus grande » ſolemnité; et la capitale doit l'envier aux » provinces où il a été imprimé. »

PANEGYRIQUE DE LOUIS XV.

LUDOVICO DECIMO-QUINTO, DE HUMANO GENERE BENE MERITO.

Une voix faible et inconnue s'élève, mais elle fera l'interprète de tous les cœurs. Si elle ne l'eft pas, elle eft téméraire ; fi elle flatte, elle eft coupable; car c'eft outrager le trône et la patrie, que de louer fon prince des vertus qu'il n'a pas.

On fait affez que ceux qui font à la tête des peuples, font jugés par le public avec autant de févérité qu'ils font loués en face avec baffeffe; que tout prince a pour juge les cœurs de fes fujets ; qu'il ne tient qu'à lui de favoir fon arrêt, et de fe connaître ainfi lui-même. Il n'a qu'à confulter la voix publique, et furtout celle du petit nombre de juges, qui, en tout genre, entraîne à la longue l'opinion du grand nombre, et qui feule fe fait entendre à la poftérité.

La réputation eft la récompenfe des rois; la fortune leur a donné tout le refte : mais

cette réputation eſt différente comme leurs caractères ; plus éclatante chez les uns, plus ſolide chez les autres ; ſouvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte, quelquefois appuyée ſur l'amour ; ici plus prompte, ailleurs plus tardive ; rarement pure et univerſelle.

Louis XII, malheureux dans la guerre et dans la politique, vit les cœurs de ſon peuple ſe tourner vers lui, et fut conſolé.

François I, par ſa valeur, par ſa magnificence, et par la protection des arts qui l'immortaliſent, reſſaiſit la gloire qu'un rival trop puiſſant lui avait enlevée.

Henri IV, ce brave guerrier, ce bon prince, ce grand-homme ſi au-deſſus de ſon ſiècle, ne fut connu de tout le monde qu'après ſa mort ; et c'eſt ce que lui-même avait prédit.

Louis XIV frappa tous les yeux, pendant quarante ans, de l'éclat de ſa proſpérité, de ſa grandeur et de ſa gloire, et fit parler en ſa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à *Louis XV* un titre qui doit raſſembler en lui bien d'autres titres ; car il n'en eſt pas d'un ſouverain comme d'un particulier : on peut aimer un citoyen médiocre ; une nation n'aimera pas long-temps un prince qui ne ſera pas un grand prince.

Ce temps sera toujours présent à la mémoire, où il commença à gouverner et à combattre; ce temps où les fatigues réunies du cabinet et de la guerre le mirent au bord du tombeau. On se souvient de ces cris de douleur et de tendresse, de cette désolation, de ces larmes de toute la France; de cette foule consternée qui, se précipitant dans les temples, interrompait, par ses sanglots, les prières publiques, tandis que le prêtre pleurait en les prononçant, et pouvait les achever à peine.

Au bruit de sa convalescence, avec quel transport nous passâmes de l'excès du désespoir à l'ivresse de la joie! Jamais les courriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires, ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il est hors de danger?* Les témoignages de cet amour venaient de tous côtés au monarque : ceux qui l'entouraient, lui en parlaient avec des larmes de joie; il se souleva soudain par un effort dans ce lit de douleur où il languissait encore : *Qu'ai-je donc fait*, s'écria-t-il, *pour être ainsi aimé?* Ce fut l'expression naïve de ce caractère simple, qui, n'ayant de faste ni dans la vertu ni dans la gloire, savait à peine que sa grande ame fût connue.

Puisqu'il était ainsi aimé, il méritait de l'être. On peut se tromper dans l'admiration,

on

on peut trop ſe hâter d'élever des monumens de gloire, on peut prendre de la fortune pour du mérite; mais quand un peuple entier aime éperdument, peut-il errer? Le cœur du prince ſentit ce que voulait dire ce cri de la nation: la crainte univerſelle de perdre un bon roi, lui impoſait la néceſſité d'être le meilleur des rois. Après un triomphe ſi rare, il ne fallait pas une vertu commune.

C'eſt à la nation à dire s'il a été fidèle à cet engagement que ſon cœur prenait avec les nôtres; c'eſt à elle de ſe rendre compte de ſa félicité.

Il ſe trouvait engagé dans une guerre malheureuſe, que ſon conſeil avait entrepriſe pour ſoutenir un allié qui depuis s'eſt détaché de nous. Il avait à combattre une reine intrépide, qu'aucun péril n'avait ébranlée, et qui ſoulevait les nations en faveur de ſa cauſe. Elle avait porté ſon fils dans ſes bras à un peuple toujours révolté contre ſes pères, et en avait fait un peuple fidèle, qu'elle rempliſſait de l'eſprit de ſa vengeance. Elle réuniſſait dans elle les qualités des empereurs ſes aïeux, et brûlait de cette émulation fatale qui anima deux cents ans ſa maiſon impériale, contre la maiſon la plus ancienne et la plus auguſte du monde.

A cette fille des céſars s'uniſſait un roi d'Angleterre, qui ſavait gouverner un peuple qui ne ſait point ſervir. Il menait ce peuple valeureux comme un cavalier habile pouſſe à toute bride un courſier fougueux, dont il ne pourrait retenir l'impétuoſité. Cette nation, la dominatrice de l'Océan, voulait tenir, à main armée, la balance ſur la terre, afin qu'il n'y eut plus jamais d'équilibre ſur les mers. Fière de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontières par les terres de nos voiſins, tandis que nous pouvions entrer à peine dans ſon île; fière de ſes victoires paſſées, de ſes richeſſes préſentes, elle achetait contre nous des ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre; elle paraiſſait inépuiſable dans ſes reſſources, et irréconciliable dans ſa haine.

Un monarque qui veille à la garde des barrières que la nature éleva entre la France et l'Italie, et qui ſemble, du haut des Alpes, pouvoir déterminer la fortune, ſe déclarait contre nous, après avoir autrefois vaincu avec nous. On avait à redouter en lui un politique et un guerrier; un prince qui ſavait bien choiſir ſes miniſtres et ſes généraux, et qui pouvait ſe paſſer d'eux, grand général lui-même et grand miniſtre. L'Autriche ſe dépouillait de ſes terres en ſa faveur; l'Angleterre lui prodiguait ſes tréſors: tout concourait à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'ennemis se joignait cette république fondée sur le commerce, sur le travail et sur les armes ; cet Etat qui, toujours près d'être submergé par la mer, subsiste en dépit d'elle, et la fait servir à sa grandeur ; république supérieure à celle de Carthage, parce qu'avec cent fois moins de territoire, elle a eu les mêmes richesses. Ce peuple haïssait ses anciens protecteurs, et servait la maison de ses anciens oppresseurs ; ce peuple, autrefois le rival et le vainqueur de l'Angleterre sur les mers, se jetait dans les bras de ceux mêmes qui ont affaibli son commerce, et refusait l'alliance et la protection de ceux par qui son commerce florissait. Rien ne l'engageait dans la querelle : il pouvait même jouir de la gloire d'être médiateur entre les maisons de France et d'Autriche, entre l'Espagne et l'Angleterre ; mais la défiance l'aveugla, et ses propres erreurs l'ont perdu.

Ce peuple ne pouvait croire qu'un roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promise ; le voilà qui, dans la crainte d'être opprimé un jour, ose attaquer un roi puissant qui lui tendait les bras. En vain *Louis XV* leur répète à tous : Je ne veux rien pour moi ; je ne demande que la justice pour mes alliés : je veux que le commerce des nations et le vôtre soient libres ;

que la fille de *Charles VII* jouiſſe de l'héritage immenſe de ſes pères ; mais auſſi qu'elle n'envie point la province de Parme à l'héritier légitime ; que Gènes ne ſoit point opprimée ; qu'on ne lui raviſſe pas un bien qui lui appartient, et dont elle ne peut jamais abuſer. Ces propoſitions étaient ſi modérées, ſi équitables, ſi déſintéreſſées, ſi pures, qu'on ne put le croire. Cette vertu eſt trop rare chez les hommes ; et quand elle ſe montre, on la prend d'abord pour de la fauſſeté ou pour de la faibleſſe.

Il fallut donc combattre, ſans que tant de nations liguées ſuſſent en effet pourquoi l'on combattait. La cendre du dernier des empereurs autrichiens était arroſée du ſang des nations ; et lorſque l'Allemagne elle-même était devenue tranquille, lorſque la cauſe de tant de diviſions ne ſubſiſtait plus, les cruels effets en duraient encore. En vain le roi voulait la paix, il ne pouvait l'obtenir que par des victoires.

Déjà les villes qu'il avait aſſiégées s'étaient rendues à ſes armes ; il vole ſous les remparts de Tournai, avec ſon fils, ſon unique eſpérance et la nôtre. Il faut combattre contre une armée ſupérieure, dont les Anglais feſaient la principale force. C'eſt la bataille la plus heureuſe et la plus grande par ſes ſuites qu'on ait donnée depuis *Philippe-Auguſte* ; c'eſt la

première, depuis ſaint *Louis*, qu'un roi de France ait gagnée en perſonne contre cette nation belliqueuſe et reſpectable, qui a toujours été l'ennemie de notre patrie, après en avoir été chaſſée. Mais cette victoire ſi heureuſe, à quoi tenait-elle ? C'eſt ce que lui dit ce grand général à qui la France a des obligations éternelles. En effet, l'hiſtoire dépoſera que, ſans la préſence du roi, la bataille de Fontenoi était perdue. On ramenait de tous côtés les canons ; tous les corps avaient été repouſſés les uns après les autres ; le poſte important d'Antouin avait commencé d'être évacué ; la colonne anglaiſe s'avançait à pas lents, toujours ferme, toujours inébranlable, coupant en deux notre armée, feſant de tous côtés un feu continu, qu'on ne pouvait ni ralentir ni ſoutenir. Si le roi eût cédé aux prières de tant de ſerviteurs, qui ne craignaient que pour ſes jours ; s'il n'eût demeuré ſur le champ de bataille ; s'il n'eût fait revenir ſes canons diſperſés, qu'on retrouva avec tant de peine, aurait-on fait les efforts réunis qui décidèrent du ſort de cette journée ? Qui ne ſait à quel excès la préſence du ſouverain enflamme notre nation, et avec quelle ardeur on ſe diſpute l'honneur de mourir ou de vaincre à ſes yeux ? Ce moment en fut un grand exemple. On propoſait la retraite, le roi regardait ſes guerriers, et ils vainquirent.

On ne ſait que trop quelles funeſtes horreurs ſuivent les batailles, combien de bleſſés reſtent confondus parmi les morts, combien de ſoldats, élevant une voix expirante pour demander du ſecours, reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons, qui leur arrachent de miſérables dépouilles couvertes de ſang et de fange : ceux mêmes qui ſont ſecourus, le ſont ſouvent d'une manière ſi précipitée, ſi inattentive, ſi dure, que le ſecours même eſt funeſte ; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens, en accuſant la mort de n'avoir pas été aſſez prompte : mais après la bataille de Fontenoi, on vit un père qui avait ſoin de la vie de ſes enfans ; et tous les bleſſés furent ſecourus comme s'ils l'avaient été par leurs frères. L'ordre, la prévoyance, l'attention, la propreté, l'abondance de ces maiſons que la charité élève avec tant de frais, et qu'elle entretient dans le ſein de nos villes tranquilles et opulentes, n'étaient pas au-deſſus de ce qu'on vit dans les établiſſemens préparés à la hâte pour ce jour de ſang. Les ennemis priſonniers et bleſſés devenaient nos compatriotes, nos frères. Jamais tant d'humanité ne ſuccéda ſi promptement à tant de valeur.

Les Anglais ſurtout en furent touchés ; et cette nation, la rivale de notre vertu guerrière, l'eſt devenue de notre magnanimité.

Ainſi un prince, un ſeul homme peut, par ſon exemple, rendre meilleurs ſes ſujets et ſes ennemis même : ainſi les barbaries de la guerre ont été adoucies en Europe, autant que le peut permettre la méchanceté humaine ; et ſi vous en exceptez ces brigands étrangers, à qui l'eſpoir ſeul du pillage met les armes à la main, on a vu, depuis le jour de Fontenoi, les nations armées diſputer de générosité.

Il eſt pardonnable à un vainqueur de vouloir tirer avantage de ſa victoire, d'attendre au moins que le vaincu demande la paix, et de la lui faire acheter chèrement ; c'eſt la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le vainqueur de Fontenoi ? Dès le jour même de la bataille, il ordonne à ſon ſecrétaire d'Etat d'écrire en Hollande qu'il ne demande que la pacification de l'Europe : il propoſe un congrès ; il proteſte qu'il ne veut pas rendre ſa condition meilleure ; il ſuffit que celle des peuples le ſoit par lui. Le croira-t-on dans la poſtérité ? c'eſt le vainqueur qui demande la paix, et c'eſt le vaincu qui la refuſe. *Louis XV* ne ſe rebute pas ; il faut au moins feindre de l'écouter. On envoie quelques plénipotentiaires, mais ce n'eſt que par une formalité vaine ; on ſe défie de ſes offres : les ennemis lui ſuppoſent de vaſtes projets, parce qu'ils oſaient en avoir encore. Toutes les villes

cependant tombent devant lui, devant les princes de ſon ſang, devant tous les généraux qui les aſſiégent. Des places qui avaient autrefois réſiſté trois années, ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Mêlle, à Rocoux, à Lawfelt; on trouve par-tout les Anglais qui ſe dévouent pour leurs alliés, avec plus de courage que de politique, et par-tout la valeur françaiſe l'emporte; ce n'eſt qu'un enchaînement de victoires. Nous avons vu un temps où ces feux, ces illuminations, ces monumens paſſagers de la gloire, devenus un ſpectacle commun, n'attiraient plus l'empreſſement de la multitude raſſaſiée de ſuccès.

Quelle eſt la ſituation enfin où nous étions au commencement de cette dernière campagne, après une guerre ſi longue, et qui avait été deux ans ſi malheureuſe?

Ce général étranger, naturaliſé par tant de victoires, auſſi habile que *Turenne*, et encore plus heureux, avait fait de la Flandre entière une de nos provinces.

Du côté de l'Italie, où les obſtacles ſont beaucoup plus grands, où la nature oppoſe tant de barrières, où les batailles ſont rarement déciſives, et cependant les reſſources ſi difficiles, on ſe ſoutenait du moins après une viciſſitude continuelle de ſuccès et de pertes. On était encore animé par la gloire de la

journée

journée des barricades, par l'efcalade de ces rochers qui touchent aux nues, par ces fameux paffages du Pô.

Un chef actif et prévoyant, qui conçoit les plus grands projets, et qui difcute les plus petits détails; ce général qui après avoir fauvé l'armée de Prague par une retraite digne de *Xénophon*, venait de délivrer la Provence, difputait alors les Alpes aux ennemis, les tenait en alarmes, les avait chaffés de Nice, mettait en fureté nos frontières. Un génie brillant, audacieux, dans qui tout refpire la grandeur, la hauteur et les graces, cet homme qui ferait encore diftingué dans l'Europe, quand même il n'aurait aucune occafion de fe fignaler, foutenait la liberté de Gènes contre les Autrichiens, les Piémontais et les Anglais. Le roi d'Efpagne, inébranlable dans fon alliance, joignait à nos troupes fes troupes audacieufes et fidèles, dont la valeur ne s'eft jamais démentie. Le royaume de Naples était en fureté. *Louis XV* veillait à la fois fur tous fes alliés, et contenait ou accablait tous fes ennemis.

Enfin, par une fuite de l'adminiftration fecrète qui donne la vie à ce grand corps politique de la France, l'Etat n'était épuifé ni par les tréfors engloutis dans la Bohème et dans la Bavière, ni par les libéralités prodiguées

à un empereur que le roi avait protégé, ni par ces dépenſes immenſes qu'exigeaient nos nombreuſes armées. L'Autriche et la Savoie, au contraire, ne ſe ſoutenaient que par les ſubſides de l'Angleterre; et l'Angleterre commençait à ſuccomber ſous le fardeau, ſon ſang et ſes tréſors ſe perdaient pour des intérêts qui n'étaient pas les ſiens : la Hollande ſe ruinait et s'enchaînait par opiniâtreté; des craintes imaginaires lui feſaient éprouver des malheurs réels : et nous, victorieux et tranquilles, nous regardions de loin, dans le ſein de l'abondance, tous les fléaux de la guerre portés loin de nos provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts, quelque grands qu'ils fuſſent, parce que nous avons ſenti qu'ils étaient néceſſaires et établis avec une ſage proportion. Auſſi (ce qui peut-être n'était jamais arrivé depuis pluſieurs ſiècles) aucun miniſtre des finances n'a excité le moindre murmure, aucun financier n'a été odieux; et quand, ſur quelques difficultés, le parlement a fait des remontrances à ſon maître, on a cru voir un père de famille qui conſulte, ſur les intérêts de ſes enfans, les interprètes des lois.

Il s'eſt trouvé un homme qui a ſoutenu le crédit de la nation par le ſien, crédit fondé à la fois ſur l'induſtrie et ſur la probité, qui ſe

perd ſi aiſément, et qui ne ſe rétablit plus quand il eſt détruit. (*) C'était un des prodiges de notre ſiècle; et ce prodige ne nous frappait pas peut-être aſſez : nous y étions accoutumés comme aux vertus de notre monarque. Nos camps, devant tant de places aſſiégées, ont été ſemblables à des villes policées où règnent l'ordre, l'affluence et la richeſſe. Ceux qui ont ainſi fait ſubſiſter nos armées, étaient des hommes dignes de ſeconder ceux qui nous ont fait vaincre. (**)

Vous pardonnez, héros équitable, héros modeſte, vous pardonnez ſans doute, ſi on oſe mêler l'éloge de vos ſujets à celui du père de la patrie ? Vous les avez choiſis. Quand tous les reſſorts d'un Etat ſe déploient d'un concert unanime, la main qui les dirige eſt celle d'un grand-homme : peut-être ceſſerait-il de l'être, s'il voyait d'un œil chagrin et jaloux la juſtice qui leur eſt rendue.

Grace à cette adminiſtration unique, le roi n'a jamais éprouvé cette douleur, ſi cruelle pour un bon prince, de ne pouvoir récompenſer ceux qui ont prodigué leur ſang pour l'Etat.

Jamais, dans le cours de cette longue guerre, le miniſtre n'a ignoré ni laiſſé ignorer au prince aucune belle action du moindre officier; et toutes nombreuſes, toutes communes qu'elles

(*) M. de *Montmartel*. (**) M. *Duvernei*.

ſont devenues, jamais la récompenſe ne s'eſt fait attendre. Mais quel pouvoir chez les hommes eſt aſſez grand pour mettre un prix à la vie? il n'en eſt point, et ſi le cœur du maître n'eſt pas ſenſible on n'eſt mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la capitale, pluſieurs d'entre vous verront dans leurs voyages ces terrains que *Louis XV* a rendus ſi célèbres, ces plaines ſanglantes que vous ne connaiſſez encore que par les réjouiſſances paiſibles qui ont célébré des victoires ſi chèrement achetées : quand vous aurez reconnu la place où tant de héros ſont morts pour vous, verſez des larmes ſur leurs tombeaux, imitez votre roi qui les regrette.

Un de nos princes écrivait au roi, de la cime des Alpes qui étaient ſes champs de victoire : *Le colonel de mon régiment a été tué ; vous connaiſſez trop, Sire, tout le prix de l'amitié, pour n'être pas touché de ma douleur.* Qu'une telle lettre eſt honorable, et pour qui l'écrit, et pour qui la reçoit ! O hommes ! apprenez d'un prince et d'un roi ce que vaut le ſang des hommes : apprenez à aimer.

Quel préjugé s'eſt répandu ſur la terre, que cette amitié, cette précieuſe conſolation de la vie, eſt exilée dans les cabanes, qu'elle ſe plaît chez les malheureux ! O erreur, l'amitié

eſt également inconnue, et chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux, et chez les heureux ſouvent endurcis, et dans le travail des campagnes, et dans les occupations des villes, et dans les intrigues des cours. Par-tout elle eſt étrangère : elle eſt, comme la vertu, le partage de quelques ames privilégiées ; et lorſqu'une de ces belles ames ſe trouve ſur le trône, ô Providence, qu'il faut vous bénir ! Puiſſent ceux qui croient que dans les cours l'intrigue ou le haſard diſtribue toujours les récompenſes, lire quelques-unes de ces lettres que le monarque écrivait après ſes victoires ! *J'ai perdu*, dit-il dans un de ces billets où le cœur parle et où le héros ſe peint, *j'ai perdu un honnête-homme et un brave officier que j'eſtimais et que j'aimais. Je ſais qu'il a un frère dans l'état eccléſiaſtique : donnez-lui le premier bénéfice, s'il en eſt digne, comme je le crois.*

Peuples c'eſt ainſi que vous êtes gouvernés. Songez quelle eſt votre gloire au dehors, et votre tranquillité au-dedans ; voyez les arts protégés au milieu de la guerre ; comparez tous les temps ; comptez-les depuis *Charlemagne* : quel ſiècle trouverez-vous comparable à notre âge ? celui du règne trop court de l'immortel *Henri IV*, depuis la paix de Vervins ? et encore quel affreux levain reſtait des diſcordes de quatre règnes ! Les belles et triomphantes

années de *Louis XIV ?* mais quels malheurs les ont ſuivies ! et puiſſe notre bonheur être plus durable ! Enfin vous trouverez ſoixante ans peut-être de grandeur et de félicité répandues dans plus de neuf ſiècles, tant le bonheur public eſt rare, tant le chemin eſt lent qui mène en tout genre à la perfection, tant il eſt difficile de gouverner les hommes et de les ſatisfaire.

On s'eſt plaint (car la vérité ne diſſimule rien, et nous ſommes aſſez grands pour avouer ce qui nous manque) on s'eſt plaint qu'un ſeul reſſort ſe ſoit rencontré faible dans cette vaſte et puiſſante machine ſi habilement conduite. *Louis XV*, en prenant à la fois le timon de l'Etat et l'épée, ne trouva point dans ſes ports de ces flottes nombreuſes, de ces grands établiſſemens de marine, qui ſont l'ouvrage du temps. Un effort précipité ne peut en ce genre ſuppléer à ce qui demande tant de prévoyance et une ſi longue application. Il n'en eſt pas de nos forces maritimes comme de ces trirèmes que les Romains apprirent ſi rapidement à conſtruire et à gouverner. Un ſeul vaiſſeau de guerre eſt un objet plus grand que les flottes qui décidèrent auprès d'Actium de l'empire du monde. Tout ce qu'on a pu faire, on l'a fait ; nous avons même armé plus de vaiſſeaux que n'en avait la Hollande, qu'on appelle

encore *Puiſſance maritime :* mais il n'était pas poſſible d'égaler en peu d'années l'Angleterre, qui étant ſi peu de choſe par elle-même ſans l'empire de la mer, regarde depuis ſi long-temps cet empire comme le ſeul fondement de ſa puiſſance, et comme l'eſſence de ſon gouvernement. Les hommes réuſſiſſent toujours dans ce qui leur eſt abſolument néceſſaire; ce qui eſt néceſſaire à un Etat eſt toujours ce qui en fait la force. Ainſi la Hollande a ſes navires marchands, la Grande-Bretagne ſes armées navales, la France ſes armées de terre.

Le miniſtre qui prêtait la main aux rènes du gouvernement dans le commencement de la guerre, était dans cette extrême vieilleſſe où il ne reſte plus que deux objets: le moment qui fuit, et l'éternité. Il avait ſu long-temps retenir comme enchaînées ces flottes de nos voiſins, toujours prêtes à couvrir les mers et à s'élancer contre nous. Ses négociations lui avaient acquis le droit d'eſpérer que ſes yeux, prêts à ſe fermer, ne verraient plus la guerre; mais DIEU qui prolonge et retranche à ſon gré nos années, frappa *Charles VI* avant lui: et cette mort imprévue, comme le ſont preſque tous les événemens, fut le ſignal de plus de trois cents mille morts. Enfin la ſageſſe de ce vieillard reſpectable, ſes ſervices, ſa douceur, ſon égalité, ſon déſintéreſſement perſonnel

méritaient nos éloges, et ſon âge nos excuſes. S'il avait pu lire dans l'avenir, il aurait ajouté à la puiſſance de l'Etat ce rempart de vaiſſeaux, cette force qui peut ſe porter à la fois dans les deux hémiſphères : et que n'aurait-on point exécuté ? Le héros auſſi admirable qu'infortuné, qui aborda ſeul dans ſon ancienne patrie, qui ſeul y a formé une armée, qui a gagné tant de combats, qui ne s'eſt affaibli qu'à force de vaincre, aurait recueilli le fruit de ſon audace plus qu'humaine ; et ce prince ſupérieur à *Guſtave Vaſa*, ayant commencé comme lui, aurait fini de même.

Mais enfin, quoique ces grandes reſſources nous manquaſſent, notre gloire s'eſt conſervée ſur les mers. Tous nos officiers de marine, combattant avec des forces inférieures, ont fait voir qu'ils euſſent vaincu s'ils en avaient eu d'égales. Notre commerce a ſouffert, et n'a jamais été interrompu : nos grands établiſſemens ont ſubſiſté ; nous avons renverſé ceux de nos ennemis aux extrémités de l'Orient. Nous étions par-tout à craindre, et tout tombait devant nous en Flandre.

Dans ces circonſtances heureuſes, on vole de la victoire de Lawfelt aux baſtions de Berg-op-zoom. On ſavait que les *Requeſens*, les *Parme*, les *Spinola*, ces héros de leur ſiècle, en avaient tour-à-tour levé le ſiége. *Louis XIV*

lui-même, dont l'armée victorieuſe ſe répandit comme un torrent dans quatre provinces de la Hollande, ne voulut pas ſe commettre à l'aſſiéger. *Cohorn*, le *Vauban* hollandais, en avait fait depuis la place de l'Europe la plus forte. La mer et une armée entière la défendaient : *Louis XV* en ordonne le ſiége, et nous la prenons d'aſſaut. Le guerrier qui avait forcé Oczakow dans la Tartarie, déploie ainſi ſur cette frontière de la Hollande de nouveaux ſecrets de l'art de la guerre ; ſecrets au-deſſus des règles de l'art. A cette nouvelle conquête, qui répandit tant de conſternation chez les ennemis et qui étonna tant les vainqueurs, l'Europe penſe que *Louis XV* ceſſera d'être ſi facile ; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute et qu'on juſtifie en la ſuppoſant toujours. Il le faut avouer, les ennemis ont fait ce qu'ils ont pu pour la lui inſpirer. Ils ſont heureux, ils n'ont pas réuſſi. Il arbore le même olivier ſur ces murs écraſés et fumans de ſang ; il ne propoſe rien de plus que ce qu'il offrait dans ſes premières proſpérités.

Cet excès de vertu ne perſuade pas encore ; il était trop peu vraiſemblable : on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'impoſer : on tremble et on s'aigrit : le vaincu eſt auſſi obſtiné dans ſa haine que le vainqueur

eſt conſtant dans ſa clémence. Qui aurait jamais cru que cette opiniâtreté eût pu ſe porter juſqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés qui naguère n'étaient connus que de nom ? Qui eût penſé que les habitans des bords du Volga et de la mer Caſpienne duſſent être appelés aux bords de la Meuſe ? Ils viennent cependant ; et cent mille hommes qui couvrent Maſtricht, les attendent pour renouveler toutes les horreurs de la guerre. Mais tandis que les ſoldats hyperboréens font cette marche ſi longue et ſi pénible, le général chargé du deſtin de la France, confond en une ſeule marche tant de projets. Par quel art a-t-il pu faire paſſer ſon armée à travers l'armée ennemie ? comment Maſtricht eſt-il tout d'un coup aſſiégé en leur préſence ? par quelle intelligence ſublime les a-t-il diſperſés ? Maſtricht eſt aux abois ; on tremble dans Nimègue ; les généraux ennemis ſe reprochent les uns aux autres ce coup fatal qu'aucun d'eux n'avait prévu ; toutes les reſſources leur manquent à la fois : il ne leur reſte plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejetée. Quelles conditions nous impoſerez-vous ? diſent-ils. Les mêmes, répond le roi victorieux, que je vous ai préſentées depuis quatre années, et que vous auriez acceptées ſi vous m'aviez connu. Il en ſigne les

préliminaires : le voile qui couvrait tous les yeux tombe alors, et les plus ſages de nos ennemis s'écrient : Le père de la France eſt donc le père de l'Europe !

Les Anglais ſurtout, chez qui la raiſon a toujours quelque choſe de ſupérieur quand elle eſt tranquille, rendent comme nous juſtice à la vertu ; eux qui s'irritèrent ſi long-temps contre la gloire de *Louis XIV*, chériſſent celle de *Louis XV*.

Dans tout ce qu'on vient de dire, a-t-on avancé un ſeul fait que la malignité puiſſe ſeulement couvrir du moindre doute ? On s'était propoſé un panégyrique, on n'a fait qu'un récit ſimple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges ? nous devons des actions de graces. Quel eſt le citoyen qui en voyant cet homme ſi grand et ſi ſimple, ne doive s'écrier du fond de ſon cœur : Si la frontière de ma province eſt en ſureté, ſi la ville où je ſuis né eſt tranquille, ſi ma famille jouit en paix de ſon patrimoine, ſi le commerce et tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux, c'eſt à vous, c'eſt à vos travaux, c'eſt à votre grand cœur que je le dois ?

Il y a toujours des hommes qui contrediſent la voix publique. Des politiques ont demandé pourquoi ce vainqueur ſe contente de la juſtice

qu'il fait rendre à ſes alliés? pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes? il pouvait d'un mot gagner pluſieurs villes. Oui, il le pouvait ſans doute; mais lequel vaut le mieux pour un roi de France et pour nous, de retenir quelques faibles conquêtes, inutiles à ſa grandeur, en laiſſant dans le cœur de ſes ennemis des ſemences éternelles de diſcorde et de haine, ou bien de ſe contenter du plus beau royaume de l'Europe, en conquérant des cœurs qui ſemblaient pour jamais aliénés, en fermant ces anciennes plaies que la jalouſie feſait ſaigner, en devenant l'arbitre des nations ſi long-temps conjurées contre nous? Quel roi a fait jamais une paix plus utile? Il faut enfin rendre gloire à la vérité. *Louis XV* apprend aux hommes que la plus grande politique eſt d'être vertueux. Que nous reſte-t-il à ſouhaiter déſormais, ſinon qu'il ſe reſſemble toujours à lui-même, et que les rois à venir lui reſſemblent?

ELOGE FUNEBRE

DES OFFICIERS

Qui ſont morts dans la guerre de 1741.

Un peuple qui fut l'exemple des nations, qui leur enſeigna tous les arts et même celui de la guerre, le maître des Romains qui ont été nos maîtres, la Grèce enfin, parmi ſes inſtitutions qu'on admire encore, avait établi l'uſage de conſacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur ſang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une nation valeureuſe et humaine, digne de nous! Pourquoi ne la ſuivrions-nous pas, nous long-temps les heureux rivaux en tant de genres de cette nation reſpectable? Pourquoi nous renfermer dans l'uſage de ne célébrer après leur mort que ceux qui ayant été donnés en ſpectacle au monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie?

Il eſt juſte ſans doute, il importe au genre-humain de louer les *Titus*, les *Trajan*, les *Louis XII*, les *Henri IV*, et ceux qui leur reſſemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs ſi intéreſſans et ſi chers quand ils ſont rendus à la perſonne; ſi vains

quand ils ne ſont qu'une partie néceſſaire d'une pompe funèbre, quand le cœur n'eſt point touché, quand la vanité ſeule de l'orateur parle à la vanité des hommes, et que dans un diſcours compoſé et dans une diviſion forcée, on s'épuiſe en éloges vagues qui paſſent avec la fumée des flambeaux funéraires? Du moins s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux ſans doute (ſi la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux,) heureux le magiſtrat immortaliſé par le même organe qui avait fait verſer tant de pleurs ſur la mort de *Marie d'Angleterre*, et qui fut digne de célébrer le grand *Condé!* Mais ſi la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs, eſt-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui : Les a-t-on rendus au grand *Colbert*, à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'induſtrie, qui porta ſes vues ſupérieures juſqu'aux extrémités de la terre, qui rendit la France la dominatrice des mers, et à qui nous devons une grandeur et une félicité long-temps inconnue?

O mémoire! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien ſervi l'Etat! vivez éternellement : mais ſurtout ne périſſez pas tout entiers, vous guerriers qui êtes morts pour

nous défendre. C'eſt votre ſang qui nous a valu des victoires; c'eſt ſur vos corps déchirés et palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi, et qu'ils ont monté à tant de remparts; c'eſt à vous que nous devons une paix glorieuſe, achetée par votre perte. Plus la guerre eſt un fléau épouvantable, raſſemblant ſous lui toutes les calamités et tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaiſſance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuſe qui doit être l'unique but de la guerre, et le ſeul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

Faibles et inſenſés mortels que nous ſommes, qui raiſonnons tant ſur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs et nos faibleſſes, nous feſons ſans ceſſe retentir nos temples de reproches et de condamnations; nous anathématiſons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus ſecrètes complaiſances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il eſt vrai, mais qui troublent à peine la ſociété. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'eſt jamais élevée contre ce crime ſi grand et ſi univerſel, contre cette rage deſtructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères, contre ces déprédations atroces, contre ces cruautés qui font de

la terre un féjour de brigandage, un horrible et vafte tombeau?

Des bords du Pô jufqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même Dieu ces drapeaux fous lefquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires, à qui l'efprit de débauche, de libertinage et de rapine, a fait quitter leurs campagnes : ils vont, et ils changent de maîtres : ils s'expofent à un fupplice infame pour un léger intérêt. Le jour du combat vient; et fouvent le foldat qui s'était rangé naguère fous les enfeignes de fa patrie, répand fans remords le fang de fes propres concitoyens: il attend avec avidité le moment où il pourra, dans le champ du carnage, arracher aux mourans quelques malheureufes dépouilles qui lui font enlevées par d'autres mains. Tel eft trop fouvent le foldat; telle eft cette multitude aveugle et féroce dont on fe fert pour changer la deftinée des empires, et pour élever les monumens de la gloire. Confidérés tous enfemble, marchant avec ordre fous un grand capitaine, ils forment le fpectacle le plus fier et le plus impofant qui foit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénéfies brutales, (fi on en excepte un petit nombre) c'eft la lie des nations.

Tel

Tel n'eſt point l'officier, idolâtre de ſon honneur et de celui de ſon ſouverain, bravant de ſang-froid la mort avec toutes les raiſons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la ſociété pour des fatigues qui font frémir la nature ; humain, généreux, compatiſſant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui ; né pour les douceurs de la ſociété comme pour les dangers de la guerre ; auſſi poli que fier, orné ſouvent par la culture des lettres, et plus encore par les graces de l'eſprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaiſſent nos officiers ; elles avouent ſurtout que lorſque le premier feu trop ardent de leur jeuneſſe eſt tempéré par un peu d'expérience, ils ſe font aimer même de leurs ennemis. Mais ſi leurs graces et leur franchiſe ont adouci quelquefois les eſprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur ?

Ce ſont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohème, conquiſe par leurs mains en ſi peu de momens ; eux qui attaquaient, qui aſſiégeaient leurs aſſiégeans ; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées ; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouie des ſaiſons dans cette marche mémorable, moins longue que celle des Grecs de *Xénophon*, mais non moins pénible et non moins haſardeuſe.

On les a vus, ſous un prince auſſi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes ; victorieux à la fois de tous les obſtacles que la nature, l'art et la valeur oppoſaient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoi, rivages de l'Eſcaut et de la Meuſe, teints de leur ſang, c'eſt dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce roi que les nations, conjurées contre lui, auraient dû choiſir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces héros dont la foule eſt connue à peine ?

Qu'avaient donc au-deſſus d'eux ces centurions et ces tribuns des légions romaines ? En quoi les paſſaient-ils, ſi ce n'eſt peut-être dans l'amour invariable de la diſcipline militaire ? Les anciens Romains éclipsèrent, il eſt vrai, toutes les autres nations de l'Europe quand la Grèce fut amollie et déſunie et quand les autres peuples étaient encore des barbares deſtitués de bonnes lois, ſachant combattre et ne ſachant pas faire la guerre, incapables de ſe réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts et de toutes les reſſources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur et légiſlateur ; ſoit que l'on conſidère tant de

connaiſſances perfectionnées, tant de nouvelles inventions, ce commerce immenſe et habile qui embraſſe les deux mondes ; tant de villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étaient que des déſerts ſous les conſuls et ſous les céſars ; ſoit qu'on jette les yeux ſur ces armées nombreuſes et diſciplinées, qui défendent vingt royaumes policés ; ſoit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agiſſante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin la jalouſie même qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie et qui anime leurs travaux, ſert encore à élever l'Europe au-deſſus de ce qu'elle admirait ſtérilement dans l'ancienne Rome ſans avoir ni la force ni même le déſir de l'imiter.

Mais de tant de nations en eſt-il une qui puiſſe ſe vanter de renfermer dans ſon ſein un pareil nombre d'officiers tels que les nôtres ? Quelquefois ailleurs on ſert pour faire ſa fortune, et parmi nous on prodigue la ſienne pour ſervir ; ailleurs on trafique de ſon ſang avec des maîtres étrangers, ici on brûle de donner ſa vie pour ſon pays ; là on marche parce qu'on eſt payé, ici on vole à la mort pour être regardé de ſon ſouverain : et l'honneur a toujours fait de plus grandes choſes que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux et de tant de belles actions, nous nous dispensons de la reconnaissance en disant que l'ambition a tout fait. C'est la logique des ingrats. Qui nous sert veut s'élever, je l'avoue : oui on est excité en tout genre par cette noble ambition, sans laquelle il ne serait point de grands-hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, serait-on bien récompensé par ce public si ardent quelquefois et si précipité dans ses éloges, mais toujours plus prompt dans ses censures, passant de l'enthousiasme à la tiédeur, et de la tiédeur à l'oubli?

Sibarites tranquilles dans le sein de nos cités florissantes, occupés des rafinemens de la mollesse, devenus insensibles à tout et au plaisir même, pour avoir tout épuisé; fatigués de ces spectacles journaliers dont le moindre eût été une fête pour nos pères, et de ces repas continuels plus délicats que les festins des rois; au milieu de tant de voluptés si accumulées et si peu senties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvres si perfectionnés et si peu considérés; enivrés et assoupis dans la sécurité et dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille; on se réveille de sa douce léthargie pour demander avec empressement

des détails dont on parle au hafard, pour cenfurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre. Cependant cinq ou fix cents familles du royaume font ou dans les larmes ou dans la crainte : elles gémiffent retirées dans l'intérieur de leurs maifons, et redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paifibles habitans de Paris fe rendent le foir aux fpectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût ; et fi dans les repas qui fuccèdent aux fpectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'eft quelquefois avec indifférence, ou en rappelant leurs défauts quand on ne devrait fe fouvenir que de leur perte ; ou même en exerçant contre eux ce facile et malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos fuccès, un revers tel qu'en ont éprouvé dans tous les temps les plus grands capitaines, a fufpendu le progrès de nos armes, alors tout eft défefpéré ; alors on affecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers perfécutent, jufque dans le tombeau, le général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureufe. (*a*) Et favons-nous quels étaient fes deffeins, fes reffources ? Et pouvons-nous de nos lambris

(*a*) Le chevaler de *Belle-Isle*.

dorés, dont nous ne fommes prefque jamais fortis, voir d'un coup-d'œil jufte le terrain fur lequel on a combattu? Celui que vous accufez a pu fe tromper; mais il eft mort en combattant pour vous. Quoi ! nos livres, nos écoles, nos déclamations hiftoriques, répéteront fans ceffe le nom d'un *Cinégyre* qui ayant perdu les bras en faififfant une barque perfane, l'arrêtait encore vainement avec les dents; et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui eft mort en arrachant ainfi les paliffades des retranchemens ennemis au combat d'Exilles, quand il ne pouvait plus les faifir de fes mains bleffées?

Rempliffons-nous l'efprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'antiquité, fouvent très-peu prouvés et beaucoup exagérés; mais qu'il refte au moins place dans nos efprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donné nos concitoyens. Le jeune *Brienne* qui ayant le bras fracaffé à ce combat d'Exilles, monte encore à l'efcalade en difant: *Il m'en refte un autre pour mon roi et pour ma patrie*, ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique et du Latium? et tous ceux qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère? n'ont-ils pas même mérité

cent fois plus de gloire en mourant ſous des boulevards inacceſſibles, que n'en ont acquis leurs ennemis qui en ſe défendant contre eux avec ſureté, les immolaient ſans danger et ſans peine?

Que dirai-je de ceux qui ſont morts à la journée de Dettingue, journée ſi bien préparée et ſi mal conduite, et dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre? Parmi ceux dont l'hiſtoire célébrera la valeur inutile et la mort malheureuſe, oubliera-t-on un jeune *Boufflers*, (*b*) un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe caſſée, qui la fait couper ſans ſe plaindre et qui meurt de même; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, et unique à cet âge?

Si nous tournons les yeux ſur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de héros dont les exploits et les noms doivent être ſans ceſſe dans notre bouche! que de terrains arroſés du plus beau ſang, et célèbres par des triomphes! Là s'élevaient contre nous cent boulevards qui ne ſont plus. Que ſont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de ſang, écroulés ſous leurs défenſeurs, entourés des cadavres des aſſiégeans? On voit encore les remparts de Namur, et ces châteaux

(*b*) *Boufflers de Remiancour*, neveu du duc de *Boufflers*.

qui font dire au voyageur étonné : Comment a-t-on réduit cette forteresse qui touche aux nues ? On voit Ostende qui, jadis soutenait des siéges de trois années, et qui s'est rendue en cinq jours à nos armes victorieuses. Chaque plaine, chaque ville de ces contrées est un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté !

O peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes qui ont expiré victimes de cette gloire, ou qui survivent encore à une partie d'eux-mêmes, les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent. Si vous les refusiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire : C'est ici que ce modeste et intrépide *Luttaux*, (*c*) chargé d'années et de services, déjà blessé de deux coups, affaibli et perdant son sang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles ;* et ramenant au combat des troupes dispersées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est là que le colonel des gardes-françaises, en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frappé le premier dans cette journée meurtrière, et périt en fesant des souhaits pour le monarque et pour l'Etat. Plus loin est mort le neveu de ce célèbre archevêque de Cambrai,

(*c*) Lieutenant-colonel des gardes, et lieutenant-général.

l'héritier

l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu ſi aimable. (*d*)

O qu'alors les places des pères deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut ſentir la moindre atteinte de l'envie, quand ſur les remparts de Tournai, un de ces tonnerres ſouterrains qui trompent la valeur et la prudence, ayant emporté les membres ſanglans et diſperſés du colonel de Normandie, ce régiment eſt donné le jour même à ſon jeune fils, et ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur ? Ainſi cette troupe étrangère devenue ſi nationale, qui porte le nom de *Dillon*, a vu les enfans et les frères ſuccéder rapidement à leurs pères et à leurs frères tués dans les batailles : ainſi le brave d'*Aubeterre*, le ſeul colonel tué au ſiége de Bruxelles, fut remplacé par ſon valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le gouvernement de la Flandre, de ce théâtre éternel de combats, eſt devenu le juſte partage de celui qui, à peine au ſortir de l'enfance, avait tant de fois en un jour expoſé ſa vie à la bataille de Rocoux. (*e*) Son père

(*d*) Le marquis de *Fénélon*, lieutenant-général, ambaſſadeur en Hollande.

(*e*) Le duc de *Boufflers*, lieutenant-général, s'était mis avec ſon fils âgé de quinze ans à la tête du régiment de ce jeune homme ; il avait reçu dix coups de feu dans ſes habits : il eſt mort à Gènes, et ſon fils a eu ſon gouvernement de Flandre.

marcha à côté de lui à la tête de ſon régiment, et lui apprit à commander et à vaincre : la mort qui reſpecta ce père généreux et tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendait dans Gènes ſous une forme différente ; c'eſt là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verſer ſon ſang ſur les baſtions de la ville aſſiégée, mais avec la conſolation de laiſſer Gènes libre, et emportant dans la tombe le nom de ſon libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, ſoit ſur cette ville délivrée, ſoit ſur le Pô et ſur le Teſin, ſur la cime des Alpes, ſur les bords de l'Eſcaut, de la Meuſe et du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être ſtupide pour ne pas admirer, et barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouſe craintive, qui embraſſe dans ſes enfans l'image du jeune époux qu'elle aime, (*f*) tandis que ce guerrier qui avait cherché le péril en tant d'occaſions, et qui avait été bleſſé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de ſa brave troupe ; cet homme, qui à l'exemple de ſa famille cultivait les lettres et les armes, et dont l'eſprit

(*f*) Le marquis de *la Faye*, tué à Gènes.

égalait la valeur, reçoit le coup funeste qu'il avait tant cherché, il meurt; à cette nouvelle la triste moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ses enfans, qui ne sentent pas encore leur malheur. Ici une mère et une épouse veulent partir pour aller secourir en Flandre un jeune héros dont la sagesse et la vaillance prématurée lui méritaient la tendresse du dauphin, et semblaient lui promettre une vie glorieuse; elles se flattent que leurs soins le rendront à la vie, et on leur dit: Il est mort. (*g*) Quel moment, quel coup funeste pour la fille d'un empereur infortuné, idolâtre de son époux, son unique consolation, son seul espoir dans une terre étrangère, quand on lui dit: Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui seul vous aimiez la vie! (*h*)

Une mère vole, sans s'arrêter, en Flandre, dans des transes cruelles où la jette la blessure de son jeune fils. (*i*) Déjà, dans la bataille de Rocoux, elle avait vu son corps percé et déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laissent plus qu'une vie languissante; cette fois elle est encore trop heureuse: elle rend grace au ciel de voir ce fils privé d'un bras, lorsqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

(*g*) Le comte de *Froulai.*

(*h*) Le comte de *Bavière.*

(*i*) Le marquis de *Ségur*, depuis ministre de la guerre.

Ne ſuivons ici ni l'ordre des temps ni celui de nos exploits et de nos pertes. Le ſentiment n'a point de règles. Je me tranſporte à ces campagnes voiſines d'Augsbourg, où le père de ce jeune guerrier dont je parle ſauvait les reſtes de notre armée, et les dérobait à la pourſuite d'un ennemi que le nombre et la trahiſon rendaient ſi ſupérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejeton de la maiſon de *Rupelmonde*, cet officier ſi inſtruit et ſi aimable, qui avait fait l'étude la plus approfondie de la guerre, et qui réuniſſait l'intrépidité de l'ame, la ſolidité et les graces de l'eſprit à la douceur et la facilité du commerce; il laiſſe dans les larmes une épouſe et une mère dignes d'un tel fils; il ne leur reſte plus de conſolation ſur la terre.

Maintenant, eſprits dédaigneux et frivoles, qui prodiguez une plaiſanterie ſi inſultante et ſi déplacée ſur tout ce qui attendrit les ames nobles et ſenſibles; vous qui, dans les événemens frappans dont dépend la deſtinée des royaumes, ne cherchez à vous ſignaler que par ces traits que vous appelez *bons mots*, et qui par-là prétendez une eſpèce de ſupériorité dans le monde, oſez ici exercer ce miſérable talent d'une imagination faible et barbare; ou plutôt, s'il vous reſte quelque humanité, mêlez vos ſentimens à tant de regrets, et quelques

pleurs à tant de larmes : mais êtes-vous dignes de pleurer ?

Que ſurtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers, et les témoins de tant de pertes, ne prennent pas dans l'oiſiveté tumultueuſe de nos villes, dans la légèreté du commerce, cette habitude trop commune à notre nation, de répandre un air de frivolité et de dériſion ſur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie, et de plus affreux dans la mort : voudraient-ils s'avilir ainſi eux-mêmes, et flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids et ridicules romans, que ceux qui ont le malheur de ne ſe plaire qu'à ces puériles penſées plus fauſſes que délicates dont nous ſommes tant rebattus, dédaignent ce tribut ſimple de regrets qui partent du cœur : qu'ils ſe laſſent de ces peintures vraies de nos grandeurs et de nos pertes, de ces éloges ſincères donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent ; je ne me laſſerai point de jeter des fleurs ſur les tombeaux de nos défenſeurs ; j'élèverai encore ma faible voix ; je dirai: Ici a été tranchée, dans ſa fleur, la vie de ce jeune guerrier (*k*) dont les frères combattent ſous nos étendards, dont le père a protégé les arts à Florence, ſous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le marquis

(*k*) Le marquis de *Beauvau*, fils du prince de *Craon*.

de *Beauvau* ſon couſin, quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypres à ſe rendre. Accablé de douleurs incroyables, entouré de nos ſoldats qui ſe diſputaient l'honneur de le porter, il leur diſait d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes néceſſaires, allez combattre et laiſſez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement ſa noble franchiſe, ſes vertus civiles, ſes connaiſſances, ſon amour des lettres, le goût éclairé des monumens antiques enſeveli avec lui ? Ainſi périſſent d'une mort violente, à la fleur de leur âge, tant d'hommes dont la patrie attendait ſon avantage et ſa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amuſent dans nos jardins leur vieilleſſe oiſive du plaiſir de raconter les premiers ces nouvelles déſaſtreuſes.

O deſtin ! ô fatalité ! nos jours ſont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive, qui anéantit tous les projets et toutes les eſpérances. Le comte de *Biſſi*, prêt à jouir de ces honneurs tant déſirés par ceux mêmes ſur qui les honneurs ſont accumulés, accourt de Gènes devant Maſtricht, et le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie ; il eſt la dernière victime immolée, au moment même que le ciel avait preſcrit pour la ceſſation de tant de meurtres. Guerre qui as rempli la France de gloire et de deuil, tu ne frappes pas ſeulement par

des traits rapides qui portent en un moment la destruction ! que de citoyens, que de parens et d'amis nous ont été ravis par une mort lente que les fatigues des marches, l'intempérie des saisons traînent après elles !

Tu n'es plus, ô douce espérance du reste de mes jours ! ô ami tendre, élevé dans cet invincible régiment du roi, toujours conduit par des héros ! qui s'est tant signalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoi, dans celle de Lawfelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces, jeta dans ton sein les semences de la mort, que mes tristes yeux ont vu depuis se développer : familiarisé avec le trépas, tu le sentis approcher avec cette indifférence que les philosophes s'efforçaient jadis ou d'acquérir ou de montrer : accablé de souffrances au dedans et au dehors, privé de la vue, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, et cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vu toujours le plus infortuné des hommes et le plus tranquille. On ignorerait ce qu'on a perdu en toi, si le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage consacré à l'amitié, et embelli par les charmes de la plus touchante poësie. Je n'étais point

ſurpris que dans le tumulte des armes tu cultivaſſes les lettres et la ſageſſe : ces exemples ne ſont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'oſtentation ne t'imposèrent jamais ; ſi ceux qui, dans l'amitié même, ne ſont conduits que par la vanité, révoltèrent ton cœur, il y a des ames nobles et ſimples qui te reſſemblent. Si la hauteur de tes penſées ne pouvait s'abaiſſer à la lecture de ces ouvrages licencieux, délices paſſagers d'une jeuneſſe égarée à qui le ſujet plaît plus que l'ouvrage ; ſi tu mépriſais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; ſi ceux qui ne veulent avoir que de l'eſprit, te paraiſſaient ſi peu de choſe ; ce goût ſolide t'était commun avec ceux qui ſoutiennent toujours la raiſon contre l'inondation de ce faux goût qui ſemble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philoſophie et la vraie éloquence, ſans autre étude que le ſecours de quelques bons livres? Comment avais-tu pris un eſſor ſi haut dans le ſiècle des petiteſſes ? et comment la ſimplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur et cette force de génie ? Je ſentirai long-temps avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes : non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaiſirs, qui s'envole avec eux, et dont

on a toujours à ſe plaindre, mais de cette amitié ſolide et courageuſe, la plus rare des vertus. C'eſt ta perte qui mit dans mon cœur ce deſſein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenſeurs de l'Etat, pour élever auſſi un monument à la tienne. Mon cœur, rempli de toi, a cherché cette conſolation ſans prévoir à quel uſage ce diſcours ſera deſtiné, ni comment il ſera reçu de la malignité humaine qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois auſſi inſulte à leurs cendres, quand c'eſt un prétexte de plus de déchirer les vivans.

Juin 1748.

N. B. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raiſon, eſt M. de *Vauvenargues*, long-temps capitaine au régiment du roi. Je ne ſais ſi je me trompe, mais je crois qu'on trouvera, dans la ſeconde édition de ſon livre, plus de cent penſées qui caractériſent la plus belle ame, la plus profondément philoſophe, la plus dégagée de tout eſprit de parti.

Que ceux qui penſent, méditent les maximes ſuivantes :

La raiſon nous trompe plus ſouvent que la nature.

Si les paſſions ſont plus de fautes que le jugement, c'eſt par la même raiſon que ceux qui gouvernent ſont plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes penſées viennent du cœur.

(C'eſt ainſi que, ſans le ſavoir, il ſe peignait lui-même.)

La conſcience des mourans calomnie leur vie.

La fermeté ou la faibleſſe à la mort dépend de la dernière maladie.

(J'oſerais conſeiller qu'on lût les maximes qui ſuivent celles-ci, et qui les expliquent.)

La penſée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

La plus fauſſe de toutes les philoſophies eſt celle qui, ſous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des paſſions, leur conſeille l'oiſiveté.

Nous devons peut-être aux paſſions les plus grands avantages de l'eſprit.

Ce qui n'offenſe pas la ſociété n'eſt pas du reſſort de la juſtice.

Quiconque eſt plus ſévère que les lois eſt un tyran.

On voit, ce me ſemble, par ce peu de penſées que je rapporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables eſprits de nos jours a dit de ces philoſophes de parti, de ces nouveaux ſtoïciens qui en ont impoſé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il eſt ni ce qu'il doit être.

J'ignore ſi jamais aucun de ceux qui ſe ſont mêlés d'inſtruire les hommes, a rien écrit de plus ſage que ſon chapitre ſur le bien et ſur le mal moral. Je ne dis pas que tout ſoit égal dans le livre ; mais ſi l'amitié ne me fait pas illuſion, je n'en connais guère qui ſoit plus capable de former une ame bien née et digne d'être inſtruite. Ce qui me perſuade encore qu'il y a des choſes excellentes dans cet ouvrage que M. de *Vauvenargues* nous a laiſſé, c'eſt que je l'ai vu mépriſé par ceux qui n'aiment que les jolies phraſes et le faux bel-eſprit. (1)

(1) L'ouvrage dont M. de *Voltaire* parle ici, page 79, eſt une épître de M. de *Marmontel*, production de la jeuneſſe, où l'on trouve une philoſophie et des vers dignes de ſon maître.

Dans le temps de la mort de M. de *Vauvenargues*, les jéſuites avaient la manie de chercher à s'emparer des derniers momens

de tous les hommes qui avaient quelque célébrité ; et s'ils pouvaient ou en extorquer quelque déclaration, ou réveiller dans leur ame affaiblie les horreurs de l'enfer, ils criaient au miracle. Un de ces pères se présente chez M. de *Vauvenargues* mourant. Qui vous a envoyé ici, dit le philosophe? Je viens de la part de DIEU, répondit le jésuite. *Vauvenargues* le chassa ; puis se tournant vers ses amis :

Cet esclave est venu ;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

L'ouvrage de M. de *Vauvenargues*, imprimé après sa mort, est intitulé : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*

Les éditeurs, pour faire passer les maximes hardies qu'il renferme, y ont joint une *méditation* et une *prière* trouvées dans les papiers de l'auteur qui, dans une dispute sur *Bossuet* avec ses amis, avait soutenu qu'on pouvait parler de la religion avec majesté et avec enthousiasme sans y croire. On le défia de le prouver, et c'est pour répondre à ce défi qu'il fit les deux pièces qu'on trouve dans ses œuvres.

ELOGE HISTORIQUE

DE MADAME LA MARQUISE

DU CHATELET. (*)

1 7 5 4.

CETTE traduction que plusieurs savans hommes de France devaient faire, et que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise et achevée, à l'étonnement et à la gloire de son pays. *Gabrielle-Emilie de Breteuil*, épouse du marquis du *Châtelet-Laumont*, lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances dont le monde est redevable au grand *Newton.*

C'eût été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel ; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du *Châtelet* fût entrée bien avant dans la carrière que *Newton* avait ouverte, et qu'elle possédât ce

(*) Cet éloge a paru à la tête d'une traduction des principes de *Newton*, par madame la marquise du *Châtelet*.

que ce grand-homme avait enſeigné. On a vu deux prodiges ; l'un que *Newton* ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une dame l'ait traduit et l'ait éclairci.

Ce n'était pas ſon coup d'eſſai ; elle avait auparavant donné au public une explication de la philoſophie de *Leibnitz*, ſous le titre d'*Inſtitutions de phyſique adreſſées à ſon fils*, auquel elle avait enſeigné elle-même la géométrie.

Le diſcours préliminaire qui eſt à la tête de ces inſtitutions, eſt un chef-d'œuvre de raiſon et d'éloquence ; elle a répandu dans le reſte du livre une méthode et une clarté que *Leibnitz* n'eut jamais, et dont ſes idées ont beſoin, ſoit qu'on veuille ſeulement les entendre, ſoit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de *Leibnitz* intelligibles, ſon eſprit, qui avait acquis encore de la force et de la maturité par ce travail même, comprit que cette métaphyſique ſi hardie, mais ſi peu fondée, ne méritait pas ſes recherches : ſon ame était faite pour le ſublime, mais pour le vrai. Elle ſentit que les monades et l'harmonie préétablie devaient être miſes avec les trois élémens de *Deſcartes*, et que des ſyſtêmes qui n'étaient qu'ingénieux n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainſi après avoir eu le courage d'embellir *Leibnitz*, elle eut celui de l'abandonner ; courage bien rare

dans quiconque a embraſſé une opinion, mais qui ne coûta guère d'efforts à une ame paſſionnée pour la vérité.

Défaite de tout eſprit de ſyſtême, elle prit pour ſa règle celle de la ſociété royale de Londres, *nullius in verba;* et c'eſt parce que la bonté de ſon eſprit l'avait rendue ennemie des partis et des ſyſtêmes, qu'elle ſe donna toute entière à *Newton.* En effet *Newton* ne fit jamais de ſyſtême, ne ſuppoſa jamais rien, n'enſeigna aucune vérité qui ne fût fondée ſur la plus ſublime géométrie, ou ſur des expériences inconteſtables. Ses conjectures, qu'il a haſardées à la fin de ſon livre, ſous le nom de *recherches*, ne ſont que des doutes; il ne les donne que pour tels, et il ſerait preſque impoſſible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes, n'eût pas douté de tout le reſte.

Tout ce qui eſt donné ici pour principe eſt en effet digne de ce nom; ce ſont les premiers reſſorts de la nature, inconnus avant lui; et il n'eſt plus permis de prétendre à être phyſicien ſans les connaître.

Il faut donc bien ſe garder d'enviſager ce livre comme un ſyſtême, c'eſt-à-dire comme un amas de probabilités qui peuvent ſervir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un affez abfurde pour foutenir la matière fubtile et la matière cannelée, pour dire que la terre eft un foleil encroûté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière fubtile fait la pefanteur, pour foutenir toutes ces autres opinions romanefques fubftituées à l'ignorance des anciens, on dirait, cet homme eft cartéfien ; s'il croyait aux monades, on dirait, il eft leibnitzien ; mais on ne dira pas de celui qui fait les élémens d'*Euclyde* qu'il eft euclydien ; ni de celui qui fait d'après *Galilée* en quelle proportion les corps tombent, qu'il eft galiléifte : auffi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitéfimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont appris les lois de la gravitation, ne font point appelés newtoniens : c'eft le privilége de l'erreur de donner fon nom à une fecte. Si *Platon* avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de platoniciens, et tous les hommes auraient appris peu à peu ce que *Platon* aurait enfeigné : mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'attachaient à une erreur, les autres à une autre, on combattait fous différens étendards ; il y avait des péripatéticiens, des platoniciens, des épicuriens, des zénoniftes, en attendant qu'il y eût des fages.

Si

Si l'on appelle encore en France newtoniens les philoſophes qui ont joint leurs connaiſſances à celles dont *Newton* a gratifié le genre-humain, ce n'eſt que par un reſte d'ignorance et de préjugé. Ceux qui ſavent peu et ceux qui ſavent mal, ce qui compoſe une multitude prodigieuſe, s'imaginèrent que *Newton* n'avait fait autre choſe que combattre *Deſcartes*, à peu près comme avait fait *Gaſſendi*. Ils entendirent parler de ſes découvertes, et ils les prirent pour un ſyſtême nouveau. C'eſt ainſi que quand *Harvei* eut rendu palpable la circulation du ſang, on s'éleva en France contre lui : on appela *harvéiſtes* et *circulateurs* ceux qui oſaient embraſſer la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous ſont venues d'ailleurs, et toutes ont été combattues. Il n'y a pas juſqu'aux expériences que *Newton* avait faites ſur la lumière, qui n'aient eſſuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'eſt pas ſurprenant après cela que la gravitation univerſelle de la matière ayant été démontrée, ait été auſſi combattue.

Les ſublimes vérités que nous devons à *Newton*, ne ſe ſont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de

Descartes : car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, et quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Madame du *Châtelet* a rendu un double service à la postérité, en traduisant le livre des principes, et en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit est entendue de tous les savans ; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques et physiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées ; c'est un grand inconvénient dans les livres de sciences, et il faut avouer que ce n'est plus guère la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité, et qui peuvent causer de l'embarras. Le français, qui est la langue courante de l'Europe, et qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles et nécessaires, est beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaissances nouvelles.

A l'égard du *Commentaire àlgébrique*, c'eſt un ouvrage au-deſſus de la traduction. Madame du *Châtelet* y travailla ſur les idées de M. *Clairaut*, elle fit tous les calculs elle-même; et quand elle avait achevé un chapitre, M. *Clairaut* l'examinait et le corrigeait. Ce n'eſt pas tout; il peut dans un travail ſi pénible échapper quelque mépriſe : il eſt très-aiſé de ſubſtituer en écrivant un ſigne à un autre. M. *Clairaut* feſait encore revoir par un tiers les calculs, quand ils étaient mis au net, de ſorte qu'il eſt moralement impoſſible qu'il ſe ſoit gliſſé dans cet ouvrage une erreur d'inattention; et ce qui le ferait du moins autant, c'eſt qu'un ouvrage où M. *Clairaut* a mis la main ne fût pas excellent en ſon genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entrepriſe qui demandait de ſi grandes lumières et un travail ſi obſtiné, autant doit-on déplorer ſa perte prématurée; elle n'avait pas encore entièrement terminé le commentaire, lorſqu'elle prévit que la mort allait l'enlever. Elle était jalouſe de ſa gloire, et n'avait point cet orgueil de la fauſſe modeſtie, qui conſiſte à paraître mépriſer ce qu'on ſouhaite, et à vouloir paraître ſupérieur à cette gloire véritable, la ſeule récompenſe de ceux qui ſervent le public, la ſeule digne des grandes ames, qu'il eſt beau de rechercher et

qu'on n'affecte de dédaigner que quand on eſt incapable d'y atteindre.

C'eſt ce ſoin qu'elle avait de ſa réputation qui la détermina quelques jours avant ſa mort à dépoſer à la bibliothèque du roi ſon livre tout écrit de ſa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une ſimplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui eſt ſouvent le fruit des études ſérieuſes. Jamais femme ne fut ſi ſavante qu'elle, et jamais perſonne ne mérita moins qu'on dît d'elle : C'eſt une femme ſavante. Elle ne parlait jamais de ſcience qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'inſtruire, et jamais elle n'en parla pour ſe faire remarquer. On ne la vit point raſſembler de ces cercles où il ſe fait une guerre d'eſprit, où l'on établit une eſpèce de tribunal, où l'on juge ſon ſiècle par lequel en récompenſe on eſt jugé très-ſévèrement. Elle a vécu long-temps dans des ſociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, et elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine étaient bien loin de ſe douter qu'elles fuſſent à côté du commentateur de *Newton* : on la prenait pour une perſonne ordinaire, ſeulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité et de la juſteſſe avec laquelle on la voyait faire les comptes et terminer les différens ; dès qu'il y avait quelque combinaiſon à faire,

la philoſophe ne pouvait plus ſe cacher. Je l'ai vu un jour diviſer juſqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres, de tête et ſans aucun ſecours, en préſence d'un géomètre étonné qui ne pouvait la ſuivre.

Née avec une éloquence ſingulière, cette éloquence ne ſe déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'eſprit, ces petites fineſſes, ces tours délicats que l'on donne à des penſées ordinaires n'entraient pas dans l'immenſité de ſes talens. Le mot propre, la préciſion, la juſteſſe et la force étaient le caractère de ſon éloquence. Elle eût plutôt écrit comme *Paſcal* et *Nicole* que comme madame de *Sévigné* : mais cette fermeté ſévère et cette trempe vigoureuſe de ſon eſprit ne la rendait pas inacceſſible aux beautés de ſentiment. Les charmes de la poëſie et de l'éloquence la pénétraient, et jamais oreille ne fut plus ſenſible à l'harmonie. Elle ſavait par cœur les meilleurs vers, et ne pouvait ſouffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut ſur *Newton* d'unir à la profondeur de la philoſophie le goût le plus vif et le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philoſophe réduit à la ſéchereſſe des vérités, et pour qui les beautés de l'imagination et du ſentiment ſont perdues.

Dès ſa tendre jeuneſſe elle avait nourri ſon eſprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Enéide, dont j'ai vu pluſieurs morceaux remplis de l'ame de ſon auteur : elle apprit depuis l'italien et l'anglais. Le *Taſſe* et *Milton* lui étaient familiers comme *Virgile* : elle fit moins de progrès dans l'eſpagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guère dans cette langue qu'un livre célèbre et que ce livre eſt frivole.

L'étude de ſa langue fut une de ſes principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuſcrites dans leſquelles on découvre, au milieu de l'incertitude et de la bizarrerie de la grammaire, cet eſprit philoſophique qui doit dominer par-tout, et qui eſt le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le ſavant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouvât du temps, non-ſeulement pour remplir tous les devoirs de la ſociété, mais pour en rechercher avec avidité tous les amuſemens ? Elle ſe livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la ſociété était de ſon reſſort, hors la médiſance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'en apercevoir ; et quand on lui diſait que quelques perſonnes ne lui avaient pas rendu juſtice,

elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne ſais quelle miſérable brochure dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait oſé mal parler d'elle; elle dit que ſi l'auteur avait perdu ſon temps à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le ſien à les lire: le lendemain, ayant ſu qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en ſa faveur ſans qu'il l'ait jamais ſu.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts perſonnels ſont ſi aiſément oublier tout le reſte. Sa mémoire a été précieuſe à tous ceux qui l'ont connue particulièrement, et qui ont été à portée de voir l'étendue de ſon eſprit et la grandeur de ſon ame.

Il eût été heureux pour ſes amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les ſavans vont jouir : on peut dire d'elle en déplorant ſa deſtinée, *periit arte ſuâ.*

Elle ſe crut frappée à mort long-temps avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne ſongea plus qu'à employer le peu de temps qu'elle prévoyait lui reſter, à finir ce qu'elle avait entrepris, et à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur et l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un temps où le

repos l'aurait ſauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle ſentit ſa fin approcher, et par un mélange ſingulier de ſentimens qui ſemblaient ſe combattre, on la vit regretter la vie et regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une ſéparation éternelle affligeait ſenſiblement ſon ame; et la philoſophie dont cette ame était remplie lui laiſſait tout ſon courage. Un homme qui s'arrache triſtement à ſa famille déſolée, et qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'eſt que le faible portrait de ſa douleur et de ſa fermeté, de ſorte que ceux qui furent les témoins de ſes derniers momens ſentaient doublement ſa perte par leur propre affliction et par ſes regrets, et admiraient en même temps la force de ſon eſprit qui mêlait à des regrets ſi touchans une conſtance ſi inébranlable.

Elle eſt morte au palais de Lunéville, le 10 août 1749, à l'âge de quarante-trois ans et demi, et a été inhumée dans la chapelle voiſine. (1)

(1) Outre la traduction des principes mathématiques de *Newton*, on a de madame la marquiſe du *Châtelet*, 1°. Un volume d'*Inſtitutions leibnitziennes*, dont les premiers chapitres ſont un modèle du ſtyle qui convient aux ouvrages philoſophiques. Ces inſtitutions ſont adreſſées à ſon fils, depuis ambaſſadeur en Angleterre, et colonel du régiment du roi. 2°. Une pièce ſur la nature du feu, dont nous avons parlé dans le volume des œuvres phyſiques de M. de *Voltaire*. 3°. Un traité manuſcrit ſur le bonheur, le ſeul peut-être des ouvrages ſur cette queſtion qui ait été écrit ſans prétention et avec une entière franchiſe.

ELOGE

DE

M. DE CREBILLON.

1762.

MONSIEUR de *Crébillon* avait plus de génie que de littérature ; il s'appliqua cependant aſſez tard à la poëſie dramatique. Il fut dans ſa jeuneſſe homme de plaiſir et de bonne compagnie ; et ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il compoſa ſa première tragédie. Il était né en 1674 à Dijon, ville qui a produit plus d'un homme d'eſprit et de génie. Il donna en 1705 ſon Idoménée.

IDOMENÉE.

CETTE tragédie eut treize repréſentations. On jouait alors les pièces nouvelles plus long-temps qu'aujourd'hui, parce qu'alors le public n'était point partagé entre pluſieurs ſpectacles, tels que la comédie italienne et la foire : il fallait environ vingt repréſentations pour conſtater le ſuccès paſſager d'une nouveauté. Aujourd'hui on regarde une douzaine de

repréſentations comme un ſuccès aſſez rare; ſoit que l'on commence à être raſſaſié de tragédies dans leſquelles on a vu ſi ſouvent des déclarations d'amour, des jalouſies et des meurtres; ſoit parce que nous n'avons plus de ces acteurs dont la voix, noble comme celle de *Baron*, terrible comme celle de *Baubourg*, touchante comme celle de *Dufreſne*, ſubjugue l'attention du public; ſoit qu'enfin la multitude des ſpectacles faſſe tort au théâtre le plus eſtimé de l'Europe.

On trouva quelques beautés dans l'Idoménée; mais elle n'eſt point reſtée au théâtre; l'intrigue en était faible et commune, la diction lâche, et toute l'économie de la pièce trop moulée ſur ce grand nombre de tragédies languiſſantes qui ont paru ſur la ſcène et qui ont diſparu.

ATRÉE.

EN 1707 il donna Atrée qui eut beaucoup plus de ſuccès. On la joua dix-huit fois. Elle avait un caractère plus fier et plus original. Le cinquième acte parut trop horrible. Il ne l'eſt cependant pas plus que le cinquième de Rodogune; car certainement *Cléopâtre* en aſſaſſinant un de ſes fils, et en préſentant du poiſon à l'autre, n'ayant à ſe plaindre d'aucun

des deux, commet une action bien plus atroce que celle d'*Atrée*, à qui ſon frère a enlevé ſa femme. Ce n'eſt donc point parce que la coupe pleine de ſang eſt une choſe horrible qu'on ne joue plus cette pièce ; au contraire cet excès de terreur frapperait beaucoup de ſpectateurs, et les remplirait de cette ſombre et douloureuſe attention qui fait le charme de la vraie tragédie ; mais le grand défaut d'Atrée c'eſt que la pièce n'eſt pas intéreſſante. On ne prend aucune part à une vengeance affreuſe méditée de ſang-froid ſans aucune néceſſité. Un outrage fait à *Atrée* il y a vingt ans ne touche perſonne ; il faut qu'un grand crime ſoit néceſſaire, et il faut qu'il ſoit commis dans la chaleur du reſſentiment. Les anciens connurent bien mieux le cœur humain que ce moderne, quand ils repréſentèrent la vengeance d'*Atrée* ſuivant de près l'injure.

L'auteur tombe encore dans le défaut tant reproché aux modernes, celui d'un amour inſipide. Ce qui a achevé de dégoûter à la longue de cette pièce, c'eſt l'incorrection du ſtyle. Il y a beaucoup de ſolécifmes et de barbariſmes, et encore plus d'expreſſions impropres. Dès les deux premiers vers il péche contre la langue et contre la raiſon.

» Avec l'éclat du jour je vois enfin paraître
» L'eſpoir et la douceur de me venger d'un traître.

Comment voit-on paraître un espoir avec l'éclat du jour? comment voit-on paraître la douceur? Le plus grand défaut de son style consiste dans des vers boursoufflés, dans des sentences qui sont toujours hors de la nature.

» Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux;
» Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
» Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

La Fontaine a dit aussi heureusement que plaisamment:

» Je sais que la vengeance
» Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais une telle idée peut-elle entrer dans une tragédie?

Thieste y raconte un songe qui n'est au fond qu'un amas d'images incohérentes, une déclamation absolument inutile au nœud de la pièce: à quoi sert

» une ombre qui *perce la terre?*

Un songe

» qui finit par un coup de tonnerre?

Ce sont de grands mots qui étourdissent les oreilles. *Les songes de la nuit qui ne se dissipent que par le jour qui les suit, sont d'infortunés*

préſages qui aſſerviſſent ſon ame à de triſtes images. Tout cela n'eſt ni bien écrit ni bien penſé.

On y voit une foule d'expreſſions vagues, rebattues et ſans objet déterminé, comme :

» Athène éprouvera le ſort le plus funeſte.
» Au milieu des horreurs du ſort le plus funeſte.
» Pour venger l'affront le plus funeſte.
» Allez, que votre bras à l'Attique funeſte.
» Ne comptez-vous pour rien un amour ſi funeſte ?
» Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte !
» Tes ſoupçons et ta haine funeſte.
» Puis-je encor m'étonner d'une ardeur ſi funeſte ?
» Ce billet ſeul contient un regret ſi funeſte.
» Dans un jour ſi funeſte.

Cette rime oiſeuſe tant de fois répétée n'eſt pas la ſeule qui fatigue les oreilles délicates. Il y a trop de rimes en épithètes : en général la pièce eſt écrite avec dureté. Les vers ſont ſans harmonie, la verſification négligée comme la langue. La plupart de nos auteurs tragiques n'ont pas ſu toujours bien écrire et faire dire aux perſonnages ce qu'ils devaient dire. Il eſt vrai que tous ces devoirs ſont très-difficiles à remplir. Pour faire une tragédie en vers il faut ſavoir faire des vers, il faut poſſéder parfaitement ſa langue, ne ſe ſervir jamais que du mot propre, n'être ni ampoulé, ni faible, ni

commun, ni trop ſingulier. Je ne parle ici que du ſtyle. Les autres conditions ſont encore plus néceſſaires et plus difficiles. Nous n'avons aucune tragédie parfaite, et peut-être n'eſt-il pas poſſible que l'eſprit humain en produiſe jamais. L'art eſt trop vaſte, les bornes du génie trop étroites, les règles trop gênantes, la langue trop ſtérile, et les rimes en trop petit nombre. C'eſt bien aſſez qu'il y ait dans une tragédie des beautés qui faſſent pardonner les défauts.

ELECTRE.

ELECTRE jouée en 1708 eut autant de repréſentations qu'Atrée; mais elle eut l'avantage de reſter plus long-temps au théâtre. Le rôle de *Palamède* qui fut le mieux joué était auſſi celui qui en impoſait le plus. On s'aperçut depuis que ce rôle de *Palamède* eſt étranger à la pièce, et qu'un inconnu obſcur qui fait le perſonnage principal dans la famille d'*Agamemnon* gâte abſolument ce grand ſujet en aviliſſant *Oreſte* et *Electre*. Ce roman qui fait d'*Oreſte* un homme fabuleux ſous le nom de *Thidée*, et qui le donne pour fils de *Palamède*, a paru trop peu vraiſemblable. On ne peut concevoir comment *Oreſte*, ſous le nom de *Thidée*, ayant fait tant de belles actions à la cour

d'*Egiste*, ayant vaincu les deux rois de Corinthe et d'Athènes, comment ce héros connu par ses victoires est ignoré de *Palamède*.

On a surtout condamné la partie quarrée d'*Electre* avec *Itis* fils de *Thieste*, et d'*Iphianasse* avec *Thidée* qui est enfin reconnu pour *Oreste*. Ces amours sont d'autant plus condamnables qu'ils ne servent en rien à la catastrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. C'est une grande faute, il faut l'avouer, d'avoir rendu amoureuse cette *Electre* âgée de quarante ans, dont le nom même signifie *sans faiblesse*, et qui est représentée dans toute l'antiquité comme n'ayant jamais eu d'autre sentiment que celui de la vengeance de son père.

C'est le peu de connaissance des bons ouvrages anciens, ou plutôt l'impuissance de fournir cinq actes dans un sujet si noble et si simple, qui fait recourir un auteur à cette malheureuse ressource d'un amour trivial.

Il y a de belles tirades dans l'Electre de M. de *Crébillon*. On souhaiterait en général que la diction fût moins vicieuse, le dialogue mieux fait, les pensées plus vraies.

Electre commence à s'adresser à la Nuit comme dans un couplet d'opéra : elle l'appelle *insensible témoin de ses vives douleurs ; elle ne vient plus lui confier ses pleurs*, et elle lui confie

qu'elle aime *Itis* : elle lui dit qu'elle veut tuer *Itis*, parce qu'elle l'aime, *immolons l'amant qui nous outrage ;* et le moment d'après elle avoue à la Nuit que le vertueux *Itis n'en a pas moins trouvé le chemin de ſon cœur* : *mais Arcas ne vient pas*, dit-elle. Quel rapport cet *Arcas* a-t-il avec cet *Itis* et avec cette Nuit? Il n'y a là nulle ſuite d'idées, nul art, nulle connaiſſance de la manière dont on doit ſentir et s'exprimer : *Arcas* lui dit :

» Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
» Flattez plutôt d'Itis l'audacieuſe flamme ;
» Faites que votre hymen ſe diffère d'un jour :
» Peut-être nous verrons Oreſte de retour.

Ces vers et preſque tous ceux de la pièce ſont trop dépourvus d'élégance, d'harmonie, de liaiſon. *Itis* ſe préſente à *Electre*, et lui dit :

» Ah ! ne m'enviez pas mon amour, inhumaine ;
» Ma tendreſſe ne ſert que trop bien votre haine.
» Si l'amour cependant peut déſarmer un cœur,
» Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?
» Au prix de tout mon ſang je voudrais être à vous,
» Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
» Ah ! par pitié pour vous, princeſſe infortunée,
» Payez mon tendre amour par un prompt hyménée ;
» Régnez donc avec moi, c'eſt trop vous en défendre.

Ce ne ſont pas-là les vers de *Sophocle*. L'auteur écrit mieux quand il imite les beaux morceaux du grec, quand *Electre* dit à ſa mère :

„ Moi, l'eſclave d'Egiſte ! ah , fille infortunée !
„ Qui m'a fait ſon eſclave ? et de qui ſuis-je née ?
„ Etait-ce donc à vous de me le reprocher ? &c.

C'était-là le véritable ſujet de la pièce ; c'était-là l'unique intérêt qu'il fallait faire paraître.

On ne peut ſouffrir, après ces mouvemens de terreur et de pitié , qu'*Oreſte* vienne faire une déclaration d'amour à *Iphianaſſe*, et qu'il diſe :

„ Peut-être à cet honneur aurais-je pu prétendre
„ Avec quelque bonheur et l'amour le plus tendre.
„ Quels efforts, quels travaux, quels illuſtres projets
„ N'a point tentés ce cœur charmé de vos attraits ;
„ Qui trop plein d'un amour qu'Iphianaſſe inſpire,
„ En dit moins qu'il n'en ſent et plus qu'il n'en doit dire !

Et l'autre lui répond :

„ Un amant comme vous, quelque feu qui l'inſpire,
„ Doit ſoupirer du moins ſans oſer me le dire.

Ces diſcours de roman mis en vers ſi lâches et ſi faibles dépareraient trop une pièce qui

ſerait d'ailleurs bien faite et bien écrite ; mais quand on voit des vers tels que ceux-ci :

„ Ah que les malheureux éprouvent de tourmens !
„ D'Electre en ce moment, faible cœur, cours l'apprendre.
„ Eſt-ce ainſi que des Dieux la ſuprême ſageſſe
„ Doit braver des mortels la crédule faibleſſe !
„ J'ai fait peu pour Egiſte, et de quelques ſuccès
„ Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
„ . . . .
„ Ne m'arrêtez donc plus ſur l'eſpoir des bienfaits.
„ Connaiſſez-vous enfin ce guerrier redoutable
„ Pour le tyran d'Argos, *rempart impénétrable ?*
„ Dans le ſein d'un barbare éteindre mes tranſports.

quand on voit, dis-je, tant de vers ou durs, ou dénués de ſens, ou languiſſans par des épithètes inutiles, ou défigurés par des termes impropres, on prononce avec *Boileau :*

„ Sans la langue en un mot l'auteur le plus divin
„ Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

Que doit-on donc prononcer, quand une verſification ſi vicieuſe dans tous les points n'a guère d'autre mérite que de ſoutenir par quelques deſcriptions ampoulées, un drame plus vicieux encore par la conduite ?

Malgré ces défauts dont il faut convenir, il y avait aſſez de beautés pour faire réuſſir la

pièce. Les rôles d'*Electre* et de *Palamède* ont des tirades très-imposantes. La reconnaissance d'*Electre* et d'*Oreste* fesait un grand effet; & si le style en général n'était pas châtié, il y avait des vers d'un grand tragique, qui méritaient des applaudissemens.

DIGRESSION

Sur ce qui se passa entre les représentations d'Electre et de Rhadamiste.

TANDIS qu'après le succès d'Atrée et d'Electre il semblait que M. de *Crébillon* pût prétendre à l'académie française, il en fut exclus par les deux brigues de *la Motte* et de *Rousseau*. Il fit contre *la Motte* et contre les amis de cet auteur qui s'assemblaient souvent au café de la veuve *Laurent*, une satire dans laquelle chacun d'eux était désigné sous le nom de quelque animal. *La Motte* était la taupe, parce qu'il était déjà menacé de perdre la vue; l'abbé de *Pons*, disgracié de la nature par l'irrégularité de sa taille, était le singe; *Danchet*, d'une assez haute stature, était le chameau; *Fontenelle*, par allusion à sa conduite adroite, était le renard. Cette satire manquait de grace et de sel. Il la récitait volontiers chez *Oghières*;

mais je ne crois pas qu'elle ait jamais été imprimée.

Il fit aussi cette épigramme contre *Rousseau* qui sollicitait la place de l'académie :

„ Quand poil de Roux fesant la quarantaine,
„ De ses poisons le louvre infectera,
„ En tel mépris cetui corps tombera
„ Que Pellegrin y entrera sans peine.

Ce *Pellegrin* avait fait plusieurs pièces de théâtre avec quelques succès passagers. Deux prix remportés à l'académie semblaient le mettre à portée de prétendre à cette place.

Pour *Rousseau*, il n'était encore connu que par quelques odes approuvées des connaisseurs, et par quelques épigrammes. La carrière du théâtre est infiniment plus difficile à remplir. Sa comédie du Café et celle du Capricieux avaient été très-mal reçues ; celle du flatteur était froide et n'eut qu'un succès très-médiocre. Ses opéra étaient encore plus mauvais. D'ailleurs son caractère lui ayant fait beaucoup d'ennemis, *la Motte* eut la place, et *Rousseau* n'eut que deux voix pour lui.

Tout cela excita la bile de *Rousseau* qui fit une satire intitulée *Epître à Marot*, dans laquelle on trouve de très-jolis vers parmi beaucoup d'autres qui ne sont que bizarres,

et qui ſont remplis d'injures groſſières et de termes haſardés et impropres. Il traite tous ceux qui allaient au café, de marouſles, et il parle ainſi de *Crébillon :*

» Comment nommer ce froid énergumène,
» Qui d'Hélicon chaſſé par Melpomène,
» Me défigure en ſes vers oſtrogos,
» Comme il a fait rois et princes d'Argos.

Après cette ſatire, *Rouſſeau* n'oſa plus remettre les pieds au café de la *Laurent* où tous les gens de lettres qu'il avait outragés s'aſſemblaient. Chacun d'eux l'accabla d'épigrammes et de chanſons. Toute cette guerre divertiſſait le public aux dépens des parties belligérantes ; et c'était le ſeul fruit qu'on en pût retirer.

La choſe devint ſérieuſe quand *Rouſſeau* eut fait cinq couplets atroces, ſur un air d'opéra, contre la plupart de ſes ennemis. Ces couplets qu'il récita imprudemment devinrent publics. Malheureuſement pour lui, un nommé *Debrie* qui était devenu ſon ami et ſon confident, lui conſeilla de faire de nouveaux couplets, et de les envoyer par des inconnus aux intéreſſés mêmes. On ne pouvait donner un conſeil plus déteſtable ; il ſemblait même qu'il fût dicté par la haine ; car *Rouſſeau* avait fait contre ce *Debrie* les épigrammes les plus violentes,

dans lesquelles il l'avait traité de *fesse-Matthieu.* Cependant il est vrai que *Debrie* haïssant encore plus tous ceux qui lui avaient témoigné du mépris au café de la *Laurent*, et s'étant réconcilié avec *Rousseau*, auquel même je sais qu'il prêta quelque argent, non-seulement il lui conseilla de faire les couplets qui commencent ainsi;

» Que de mille sots réunis
» Pour jamais le café s'épure;
» Que l'insipide Dionis
» Porte ailleurs sa plate figure;

mais il en porta lui-même une copie chez *Oghières*, qui eut la discrétion de la jeter au feu. C'est ce qui m'a été confirmé par un parent de *Debrie*, qui fut témoin de tout ce scandale, et qui conjura le sieur *Oghières* de n'en parler jamais.

Enfin les derniers couplets parurent. M. de *Crébillon* y fut attaqué dans ses mœurs d'une manière affreuse, qui lui fit même assez de tort, et qui ne contribua pas peu à lui fermer encore long-temps les portes de l'académie, tant les hommes sont injustes. Il faut remarquer que *Rousseau* ayant su par *Debrie* que le suisse *Oghières*, en jetant au feu les premiers couplets, avait dit que l'auteur quel qu'il fût

méritait le carcan et les galères, plaça *Oghières* lui-même dans les derniers qui firent tant de bruit. Tout cela eſt ſi vrai, que dans le procès criminel que *Rouſſeau* oſa intenter au ſieur *Saurin* géomètre de l'académie des ſciences, au ſujet de ces couplets infames, *Debrie* fut le ſeul qui accompagna *Rouſſeau* devant les juges. Ils pourſuivirent enſemble l'affaire entamée pour perdre les ſieurs *Saurin* et *la Motte;* et lorſque *Rouſſeau* fut condamné unanimement par le châtelet et par le parlement, ce *Debrie* lui prêta de l'argent pour ſortir du royaume.

Ce ſont-là des faits de la vérité la plus inconteſtable. Je n'ai jamais pu concevoir comment il s'eſt pu trouver quelques perſonnes aſſez dépourvues de raiſon et d'équité pour ſoutenir que *la Motte*, *Saurin* et un joaillier nommé *Malaſaire* avaient fait enſemble tous ces infames couplets pour les imputer à *Rouſſeau.*

M. de *Crébillon* ſavait à n'en pouvoir douter que *Rouſſeau* était l'auteur de tout; *Oghières* lui avait enfin avoué que *Debrie* lui avait apporté les premiers.

Il eſt indubitable que non-ſeulement *Rouſſeau* fut coupable de cette infamie, mais encore du crime affreux d'en accuſer un innocent. La haine l'aveuglait; c'était ſa paſſion dominante.

Il y joignit l'hypocrifie; car dans le cours du procès même il fit une retraite au noviciat des jéfuites fous le père *Sanadon;* et retiré à Bruxelles, il fit un pélerinage à pied à Notre-Dame de Hall, dans le temps qu'il trahiffait et livrait à fes créanciers le fieur *Médine* qui l'avait fecouru dans fes plus preffans befoins. Ce font encore des faits dont on a la preuve. Il ne ceffa de faire à Bruxelles des épigrammes bonnes ou mauvaifes contre les mêmes perfonnes qu'il avait outragées à Paris; il en fit contre *Fontenelle*, *la Motte*, *la Faye*, *Saurin* et contre *Crébillon* qu'il défigne fous le nom de *Lycophron.*

Il en fit contre l'abbé d'*Olivet* qui n'avait pas approuvé fes Aïeux chimériques, et contre l'abbé *Dubos* fecrétaire perpétuel de l'académie. Tout cela eft imprimé.

Il refte à favoir fi de telles horreurs peuvent être pardonnées en faveur de deux ou trois odes qui ne font que des déclamations de rhétorique, de quelques pfaumes au-deffous des cantiques d'*Efther* et d'*Athalie*, et de quelques épigrammes dont le fond n'eft jamais de lui, et dont prefque tout le mérite confifte dans des turpitudes. Je voudrais feulement qu'on lui eût donné le rôle de *Palamède* et de *Rhadamifte* à traiter; il aurait été infiniment au-deffous de M. de *Crébillon.* Qu'on en juge par toutes fes pièces de théâtre, et

en

en dernier lieu par les Aïeux chimériques et par l'Hypocondre ; on voit un homme abſolument ſans invention et ſans génie , qui n'avait guère d'autres talens que celui de la rime et du choix des mots. Il n'y a pas un vers dans tous ſes ouvrages qui aille au cœur ; et on peut conclure, par le froid qui règne dans tous ſes drames , qu'il était incapable de faire une ſcène tragique.

Si M. de *Crébillon* avait plus châtié ſon ſtyle, je ne balancerais pas à le placer, malgré ſes défauts, infiniment au-deſſus de *Rouſſeau ;* car ſi on doit proportionner ſon eſtime aux difficultés vaincues, il eſt certainement plus difficile de faire une tragédie qu'une ode. Les cantiques d'*Athalie* et d'*Eſther* ſont ce que nous avons de meilleur en ce genre : mais approchent-ils d'une ſeule ſcène bien faite ?

RHADAMISTE.

RHADAMISTE eſt la meilleure pièce de M. de *Crébillon*. L'intrigue eſt tirée toute entière du ſecond tome d'un roman aſſez ignoré , intitulé *Bérénice*. Cette pièce fut jouée pour la première fois en 1711 , et eut trente repréſentations. Elle eſt pleine de grands traits de force et de pathétique. On trouva , il eſt vrai, l'expoſition trop obſcure , et l'amour d'*Arſane*

trop faible ; *Pharaſmane* reſſemblait trop à *Mithridate* amoureux d'une jeune perſonne dont ſes deux fils ſont amoureux auſſi. C'était imiter un défaut de *Racine ;* mais le rôle de *Pharaſmane* eſt plus fier et plus tragique que celui de *Mithridate*, s'il n'eſt pas ſi bien écrit.

Ce que les eſprits ſages condamnèrent le plus dans cette pièce, ce fut une idée puérile de *Rhadamiſte*, qui attribue aux Romains un ridicule dont ils étaient fort éloignés. Il ſuppoſe qu'il eſt choiſi par eux pour aller ſous un nom étranger en ambaſſade auprès de ſon propre père, pour ſemer la diſcorde dans ſa famille. Comment la cour de l'empereur romain aurait-elle été aſſez imbécille pour imaginer que ce fils ſerait toujours inconnu à la cour de *Pharaſmane*, et qu'étant une fois reconnu, il ne ſe raccommoderait point avec lui ?

Une telle extravagance n'eſt jamais entrée dans la tête de perſonne, excepté dans celle de l'auteur du roman de *Bérénice*, pour lequel M. de *Crébillon* a pouſſé trop loin la complaiſance. Il pallie autant qu'il le peut le vice de cette ſuppoſition, en diſant :

Des Romains ſi vantés telle eſt la politique.

Mais cela même devint comique, parce que tout le monde ſent aſſez l'abſurdité d'une politique pareille.

C'eſt en partie ce vice capital, joint à l'obſcurité de l'expoſition et à la verſification incorrecte de l'auteur, qui fit dire à *Boileau* dans ſa dernière maladie, quand on lui apporta cette pièce : *Qu'on m'ôte ce galimatias ; les Pradons étaient des aigles en comparaiſon de ces gens-ci ; je crois que c'eſt la lecture de* Rhadamiſte *qui a augmenté mon mal.*

La mauvaiſe humeur de *Boileau* était injuſte. Rhadamiſte valait mieux que les pièces des rivaux de *Racine*, et même que l'Alexandre de *Racine*, auquel *Boileau* avait prodigué autrefois des éloges bien peu mérités ; ce qui aurait pu excuſer la bilieuſe critique de *Boileau*, c'était le commencement même de la pièce.

ZENOBIE.

„ Laiſſe-moi ; ta pitié, tes conſeils et la vie
„ Sont le comble des maux pour la triſte Iſménie.
„ Dieu juſte ! ciel vengeur, effroi des malheureux, &c.

PHENICE.

„ Vous verrai-je *toujours* les yeux baignés de larmes,
„ Par d'éternels tranſports remplir mon cœur d'alarmes !
„ Le ſommeil en ces lieux verſe en vain ſes pavots ;
„ La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos.
„ Cruelle, ſi l'amour vous éprouve inflexible, &c.

C'eſt ainſi que la pièce débute. Les connaiſſeurs devinent aiſément combien un homme

tel que *Boileau* devait être choqué de voir que *la pitié de Phénice eſt le comble des maux pour Zénobie.* Cela n'a pas de ſens. Comment la pitié et les conſeils d'une confidente, d'une amie, peuvent-ils être le comble des maux? comment les conſeils et la vie ſont-ils enſemble? pourquoi *le ciel eſt-il l'effroi des malheureux?* Il l'eſt des coupables, et ce ſont des malheureux dont il eſt le conſolateur.

Pourquoi *Phénice* appelle-t-elle ſa maîtreſſe *cruelle?* Cela eſt bon dans *Oenone* à qui *Phèdre* cache ſon ſecret; mais cette imitation eſt ridicule dans *Phénice.* Un amant de comédie peut appeler ſa maîtreſſe qui le refuſe, *cruelle;* mais une confidente tragique ne doit point lui reprocher en mauvais français que l'*amour l'éprouve inflexible.*

Boileau pouvait-il ne pas condamner une *Zénobie rempliſſant toujours d'alarmes, par d'éternels tranſports*, le cœur de ſa ſuivante? Qu'eſt-ce qu'*une nuit qui n'a point de douceur?* quel langage faible et barbare? *Boileau* pouvait-il ſupporter une femme qui s'écrie:

» Puiſque l'amour a fait le malheur de ma vie,
» Quel autre que l'amour peut venger Zénobie?

De telles pointes ſont-elles tolérables? Un homme de goût approuvera-t-il que *Rhadamiſte*

dise qu'il est *criminel sans penchant*, *vertueux sans dessein?* cela forme-t-il un sens ? On voit bien que *Rhadamiste* veut dire qu'il est criminel malgré lui, qu'il aime la vertu sans la suivre ; mais il faut savoir exprimer sa pensée. Tant d'expressions louches, obscures, impropres, vicieuses peuvent rebuter un lecteur instruit et difficile.

Rhadamiste, prétendu ambassadeur de Rome auprès de son père, veut enlever une inconnue que le jeune *Arsame* lui recommande, et il dit:

» D'ailleurs, pour l'enlever ne me suffit-il pas
» Que mon père cruel brûle pour ses appas?

Quoi ! il enlève une femme uniquement parce que le roi son père en est amoureux ! de plus, comment ne voit-il pas qu'on la reprendra aisément de ses mains ? Quel ambassadeur a jamais fait une telle folie ? *Rhadamiste* peut-il heurter ainsi les premiers principes de la raison, après avoir dit .... *d'un ambassadeur empruntons la prudence*? Ce vers, tout comique qu'il est, n'est-il pas la condamnation de sa conduite ? quelle prudence de violer le droit des gens pour s'exposer aux plus grands affronts !

Un grand défaut de conduite encore, c'est qu'à la fin de la pièce, *Arsame* voyant son

frère *Rhadamiſte* en péril, et pouvant le ſauver d'un mot, ne révèle point à *Pharaſmane* que *Rhadamiſte* eſt ſon fils. Il n'a qu'à parler pour prévenir un parricide, nulle raiſon ne le retient, cependant il ſe tait. L'auteur le fait perſiſter une ſcène entière dans un ſilence condamnable, uniquement pour ménager à la fin une ſurpriſe qui devient puérile, parce qu'elle n'eſt nullement vraiſemblable.

C'eſt-là une partie des défauts que tous les connaiſſeurs remarquent dans Rhadamiſte. Cependant il y a dans cette pièce du tragique, de l'intérêt, des ſituations, des vers frappans. La reconnaiſſance de *Rhadamiſte* et de *Zénobie* plaît beaucoup : le rôle de *Zénobie* eſt noble ; elle eſt vertueuſe et attendriſſante : en un mot, c'eſt la ſeule de toutes les pièces de cet auteur qu'on croie devoir reſter au théâtre.

XERXÈS.

La tragédie de Xerxès, donnée en 1715, ne fut jouée que deux fois. Il arriva à la première repréſentation une choſe aſſez ſingulière : tout le monde ſe mit à rire à ces vers d'un ſcélérat nommé *Artaban*, qui va aſſaſſiner ſon maître :

» Amour d'un vain renom, faibleſſe ſcrupuleuſe,
» Ceſſez de tourmenter une ame généreuſe.

„ Digne de s'affranchir de vos ſoins odieux :
„ Chacun a ſes vertus, ainſi qu'il a ſes dieux.
„ Dès que le ſort nous garde un ſuccès favorable,
„ Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable;
„ Il fait du parricide un homme généreux.
„ Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux.

Ce n'était pas ſeulement ce galimatias qui feſait rire, c'était l'atrocité inſenſée de ces déteſtables maximes trop ordinaires alors au théâtre, et que *Cartouche* n'aurait oſé prononcer. Cette horreur était ſi outrée dans la tragédie de Xerxès, que le public prit le parti d'en rire au lieu de faire entendre les huées d'indignation. Xerxès eſt écrit et conduit comme les pièces de *Cyrano de Bergerac*. Cependant on l'a fait imprimer en 1759 au louvre, aux dépens du roi : c'eſt un honneur que n'ont ni Cinna ni Athalie.

SEMIRAMIS.

EN 1717 M. de *Crébillon* fit repréſenter Sémiramis; elle n'eut aucun ſuccès, et ne ſera jamais repriſe. Le défaut le plus intolérable de cette pièce eſt que *Sémiramis*, après avoir reconnu *Ninias* pour ſon fils, en eſt encore amoureuſe; et ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que cet amour eſt ſans terreur et ſans intérêt. Les

vers de cette pièce ſont très-mal faits, la conduite inſenſée, et nulle beauté n'en rachète les défauts. Les maximes n'en ſont pas moins abominables que celles de Xerxès. La diction et la conduite ſont également mauvaiſes; cependant l'auteur eut la faibleſſe de la faire imprimer.

Le ſieur *Danchet*, examinateur des livres, fut chargé de rendre compte de la pièce; il donna ſon approbation en ces termes:

» J'ai lu Sémiramis, et j'ai cru que la
» mort de cette reine, au défaut de ſes remords,
» pouvait faire tolérer l'impreſſion de cette
» tragédie. »

Cette ſingulière approbation brouilla vivement *Crébillon* et *Danchet*. Celui-ci adoucit un peu les termes de ſon approbation; mais *la mort, au défaut des remords* ſubſiſta, et *Crébillon* fut au déſeſpoir. Il a fait retrancher les approbations dans l'édition qu'il a obtenu qu'on fît au louvre.

PYRRHUS.

PYRRHUS eut quelque ſuccès en 1729; mais ce ſuccès baiſſa toujours depuis; et aujourd'hui cette tragédie eſt entièrement abandonnée. Elle vaut mieux que Sémiramis; mais le ſtyle en eſt ſi mauvais, il y a tant de longueurs

et

et ſi peu de naturel et d'intérêt, qu'il n'eſt point à croire que jamais elle ſoit tirée de la foule des pièces qu'on ne repréſente plus.

CATILINA.

M. de *Crébillon* ayant commencé la tragédie de Cromwell, abandonna ce projet, et refondit des endroits des deux premiers actes dans le ſujet de Catilina. Enſuite ſe livrant au dégoût que lui donnait le malheur attaché ſi ſouvent à la littérature, il renonça à toute ſociété et à tout travail, juſqu'à ce qu'en 1747 une perſonne reſpectable, dont le nom doit être cher à tous les gens de lettres, (*) l'engagea par des bienfaits à finir cet ouvrage dont on parlait dans Paris avec les plus grands éloges.

M. de *Crébillon*, reçu enfin à l'académie françaiſe, y avait récité pluſieurs fois les premiers actes de Catilina qu'on avait applaudis avec tranſport. Il continua la pièce à l'âge de ſoixante et dix ans paſſés. La faveur du public ne ſe ſignala jamais avec plus d'indulgence. En vain ce petit nombre d'hommes qui va toujours aux repréſentations, armé d'une critique ſévère, réprouva l'ouvrage; rien ne prévalut contre l'heureuſe diſpoſition du public qui voulait ranimer un vieillard dont il plaignait

(*) Madame de *Pompadour*.

la longue retraite, dont les talens avaient trouvé des partiſans que le public aimait.

Il eſt vrai qu'on riait en voyant *Catilina* parler au ſénat de Rome du ton dont on ne parlerait pas aux derniers des hommes; mais après avoir ri, on retournait à Catilina. On l'a joué dix-ſept fois. Rien ne caractériſe peut-être plus la nation que cet empreſſement ſingulier. Il y avait dans cette faveur paſſagère une autre raiſon qui contribua beaucoup à cet étrange ſuccès, et qui ne venait pas d'un eſprit de faveur. (*)

Mais après que le torrent fut paſſé, on mit la pièce à ſa véritable place; et quelque protection qu'elle eût obtenue, on ne put la faire reparaître ſur la ſcène. Les yeux s'ouvrent tantôt plus tôt, tantôt plus tard. Catilina était trop barbarement écrit. La conduite de la pièce était trop oppoſée au caractère des Romains, trop bizarre, trop peu raiſonnable et trop peu intéreſſante, pour que tous les lecteurs ne fuſſent pas mécontens. On fut ſurtout indigné de la manière dont *Cicéron* eſt avili. Ce grand homme, conſeillant à ſa fille de faire l'amour à *Catilina*, était couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce.

(*) La haine de quelques perſonnes puiſſantes contre M. de *Voltaire*, et l'envie des gens de lettres.

Lorſque l'auteur récita cet endroit à l'académie, dans une ſéance ordinaire et non publique, il s'aperçut que ſes auditeurs, qui connaiſſaient *Cicéron* et l'hiſtoire romaine, ſecouaient la tête. Il s'adreſſa à M. l'abbé d'*Olivet*: *Je vois bien*, lui dit-il, *que cela vous déplaît. Point du tout*, répondit ce ſavant et judicieux académicien, *cet endroit eſt digne du reſte, et j'ai beaucoup de plaiſir à voir Cicéron le mercure de ſa fille.*

Une courtiſanne nommée *Fulvie*, déguiſée en homme, était encore une étrange indécence. Les derniers actes froids et obſcurs achevèrent enfin de dégoûter les lecteurs.

Quant à la verſification et au ſtyle, on ſera peut-être étonné que l'académie, à qui l'auteur avait lu l'ouvrage, y ait laiſſé ſubſiſter tant de défauts énormes; mais il faut ſavoir que l'académie ne donne jamais de conſeils que quand on les lui demande, et l'auteur était trop vieux pour en demander et pour en profiter. Ses vers ne furent applaudis dans les ſéances publiques que par des jeunes gens ſur qui une déclamation ampoulée fait toujours quelque impreſſion. Il arrive ſouvent la même choſe au parterre, et ce n'eſt qu'avec le temps qu'on ſe détrompe d'une illuſion en quelque genre que ce puiſſe être.

S'il eſt de quelque utilité de faire voir les défauts de détail, en voici quelques-uns que nous tirerons des premières ſcènes :

„ Dis-moi, (ſi juſque-là ta fierté peut deſcendre,)
„ Pourquoi faire égorger *Nonnius cette nuit?*

La fierté de *Catilina* deſcend juſqu'à répondre à *Scipion* qu'il a aſſaſſiné ce ſénateur, l'un de ſes partiſans, pour ſe concilier les autres :

„ Et l'art de les ſoumettre exige un art ſuprême,
„ Plus difficile encor que la victoire même.

Un chef de parti, dit-il,

„ . . . doit tout rapporter à cet unique objet.
„ Vertueux ou méchant au gré de ſon projet;
„ Qu'il ſoit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
„ Il ſera toujours grand, s'il eſt impénétrable.
„ Tel on déteſte avant, que l'on adore après. . . .
„ L'imprudence n'eſt pas dans la témérité.

Enſuite il dit qu'il aime la fille de *Cicéron* par tempérament :

„ C'eſt l'ouvrage des ſens, non le faible de l'ame.

Deux vers après, il dit que cette paſſion

„ Eſt moins amour en lui, qu'excès d'ambition.

Il avoue *qu'il a conquis ce bien.*

Il dit après :

„ . . . cette flamme où tout mon cœur s'applique,
„ Eſt le fruit de ma haine et de ma politique.

Ainſi il aime *Tullie* par les ſens, par ambition et par haine.

Il faut avouer qu'il eſt plaiſant de voir après cela *Tullie* venir parler à *Catilina* dans un temple ; d'entendre *Catilina* qui lui dit :

„ Qu'il eſt doux cependant de revoir vos beaux yeux,
„ Et de pouvoir ici raſſembler tous ſes dieux !

A quoi *Tullie* répond *que ſi ſes yeux ſont des dieux, la foudre deviendra le moindre de leurs coups.*

Et *Catilina* réplique :

„ Que l'amour *eſt* déchu de ſon autorité,
„ Dès qu'il veut de l'honneur bleſſer la dignité.

C'eſt ainſi que preſque toute la pièce eſt écrite.

Les étrangers nous ont reproché amèrement d'avoir applaudi cet ouvrage ; mais ils devaient ſavoir que nous n'avons fait en cela que reſpecter la vieilleſſe et la mauvaiſe fortune, et que cette condeſcendance eſt peut-être une des choſes qui fait le plus d'honneur à notre public.

LE TRIUMVIRAT.

IL est difficile qu'un auteur ne croie pas qu'on lui a rendu justice, quand on a applaudi son ouvrage. M. de *Crébillon*, encouragé par ce succès, fit le Triumvirat à l'âge de 81 ans; mais le temps de la compassion était passé. Ce temps est toujours très-court, et on ne peut obtenir grace qu'une fois. Le Triumvirat se sentait trop de l'âge de l'auteur; on ne le siffla point, il n'y eut ni tumulte ni mauvaise volonté; on l'écouta avec patience; mais bientôt la salle fut déserte. M. de *Crébillon* eut encore la faiblesse de faire imprimer cette malheureuse pièce avec une épître chagrine, dans laquelle il se plaint de la plus horrible cabale. Il y a quelquefois des cabales en effet; mais quelle cabale peut empêcher le public de revenir entendre un ouvrage, s'il en est content?

C'est une chose assez plaisante que les préfaces des auteurs de pièces de théâtre : tantôt il y a eu une conspiration générale contre leur pièce, tantôt ils remercient le public d'avoir bien voulu avoir du plaisir; et lorsque cette préface si remplie de remercîmens est imprimée, le public a déjà oublié la pièce et l'auteur.

Comme de toutes les productions de l'esprit, les dramatiques sont les plus exposées au grand

jour, ce ſont celles qui donnent le plus de gloire ou le plus de ridicule. Il n'en eſt pas d'une tragédie comme d'une épître, d'une ode. On ne récita point en public l'ode de *Boileau* ſur la priſe de Namur, ni ſes ſatires ſur l'équivoque et ſur l'amour de DIEU, devant deux mille perſonnes aſſemblées pour approuver ou pour condamner.

Un ouvrage en vers, quel qu'il ſoit, n'eſt guère connu que d'un petit nombre d'ama teurs ; il eſt d'ordinaire mis au rang des choſes frivoles dont la nation eſt inondée ; mais les ſpectacles ſont une partie de l'adminiſtration publique ; ils ſe donnent par l'ordre du roi, ſous l'inſpection des officiers de la couronne et des magiſtrats ; ils exigent des frais immenſes. C'eſt à la fois un objet de commerce, de police, d'étude, de plaiſir, d'inſtruction et de gloire. Il raſſemble les citoyens, il attire les étrangers, et par-là devient une choſe importante. Tout cela fait que le ſuccès eſt plus brillant en ce genre que dans tout autre ; mais auſſi la chute eſt plus ignominieuſe, étant plus éclairée. C'eſt un triomphe ou une eſpèce d'eſclavage. Il s'agit encore d'une rétribution aſſez honnête pour tirer un homme de la pauvreté ; ainſi un auteur dramatique flotte pour l'ordinaire entre la fortune et l'indigence, entre le mépris et la gloire.

Ce font ces deux puiffans motifs qui ont toujours produit des haines fi vives entre tous ceux qui ont travaillé pour le théâtre, depuis *Ariftophane* jufqu'à nous. Ce fut l'unique fource de ces abominables couplets dans lefquels M. de *Crébillon* fut défigné fi fcandaleufement par *Rouffeau*, qui ne pouvait digérer le fuccès d'Idoménée, d'Atrée et d'Electre, tandis qu'il voyait tomber toutes fes comédies : *figulus figulo invidet*, eft un proverbe de tous les temps et de toutes les nations.

Il eft vrai que ce proverbe n'a pas eu lieu entre M. de *Voltaire* et M. de *Crébillon*; c'eft même une chofe affez fingulière que M. de *Voltaire* ayant traité Sémiramis, Electre et Catilina, et s'étant ainfi trouvé trois fois en concurrence avec lui, l'ait loué toujours publiquement, et lui ait même donné plufieurs marques d'amitié. Ils n'ont jamais eu aucun démêlé enfemble. Cela eft rare entre gens de lettres qui courent la même carrière.

Fin de l'éloge de M. de Crébillon.

ELOGE FUNEBRE

DE LOUIS XV,

Prononcé dans une académie, le 25 mai 1774.

MESSIEURS,

JE ne viens point ici, au milieu d'une pompe lugubre et éclatante, mêler la vanité d'un difcours étudié à toutes ces vanités établies pour faire illufion aux vivans, fous le fpécieux prétexte de la gloire des morts.

Notre affemblée n'eft point une de ces cérémonies faftueufes inventées pour féduire les yeux et les oreilles. Mon difcours doit être fimple et vrai, comme l'était le monarque dont nous déplorons la perte.

Quand la grande éloquence commença et finit le fiècle de *Louis XIV*, les oraifons funèbres prononcées par les *Boffuet* et par les *Fléchier* fubjuguaient la France étonnée. Elles étaient les feuls ornemens qu'on remarquât au milieu de ces fuperbes appareils funéraires. On était tranfporté de ce nouveau genre; il a diminué de prix dès qu'il eft devenu commun.

Aujourd'hui que la recherche du vrai en tout genre eft devenue la paffion dominante

des hommes, ce fard des déclamations ſi impoſant autrefois a perdu ſon éclat. Nous ſommes heureuſement réduits, ſurtout dans ces aſſemblées ſecrètes, à ſuivre la méthode inventée par l'ingénieux *Fontenelle*, et perfectionnée par le marquis de *Condorcet ;* méthode qui conſiſte à faire plutôt le précis de la vie d'un homme que ſon éloge, à ne le louer que par les faits, à raconter ſans emphaſe les ſervices qu'il a rendus, à laiſſer voir ſans malignité les faibleſſes inſéparables de la nature humaine, à ne chercher enfin pour toute éloquence que des vérités utiles. Les hommes ne ſe dégoûteront jamais de ce genre, parce qu'il reſſemble à celui de l'hiſtoire.

C'était l'uſage des anciens peuples renommés qui jugeaient les rois après leur mort, et qui par-là enſeignèrent la juſtice à la terre. De tels diſcours funèbres peuvent avoir ſur l'hiſtoire même un grand avantage, celui de ne recueillir aucune de ces fables ſecrètes que la méchanceté ou la ſeule envie de parler débite ſur un prince de ſon vivant, que l'erreur populaire accrédite, et qu'au bout de quelques années les hiſtoriens adoptent en ſe trompant eux-mêmes et en trompant la poſtérité.

Si l'on oſait être ſage, des diſcours de ce genre feraient d'une utilité bien plus grande

encore ; car également éloignés de la flatterie et de la ſatire, ils feraient la leçon de ceux dont un jour on doit faire l'oraiſon funèbre. Ce qu'un homme éclairé et juſte prononcerait ſur un roi, devant ſon ſucceſſeur et devant la nation, ferait une impreſſion cent fois plus forte et plus durable que tous ces diſcours d'oſtentation qui ne ſont plus regardés que comme une partie des cérémonies qui paſſent en un jour.

Nous n'avons rien à dire du premier âge de *Louis XV*; preſque toutes les enfances comme toutes les décrépitudes ſe reſſemblent; les premières donnent toujours quelque eſpérance que les ſecondes ôtent entièrement. Son caractère était doux et facile, et l'on a remarqué que dans toute ſa vie il ne montra aucun emportement. Ce qu'il apprit le mieux dans ſa première jeuneſſe fut la géographie, ſcience la plus utile à un roi, ſoit en guerre ſoit en paix. Il fit même imprimer au louvre un petit livre *de la géographie par le cours des fleuves*, qu'il compoſa en partie ſur les leçons de M. de l'*Iſle*, et dont on tira cinquante exemplaires. C'eſt cette étude qui le détermina depuis à faire lever des cartes topographiques de toute la France, ouvrage immenſe où l'on n'a trouvé preſque rien d'omis ni d'inexact.

Ce goût pour la géographie le conduifit naturellement à quelques connaiffances de l'aftronomie et à un peu d'hiftoire naturelle.

Son jugement en toutes chofes était jufte; mais cette douce facilité de caractère dont nous avons parlé, le porta toujours à préférer l'opinion des autres à la fienne.

C'eft par cette condefcendance qu'il fe réfolut à la guerre de 1741, malgré le cardinal de *Fleuri* qui s'y oppofait. Car des perfonnes qui avaient alors plus de crédit fur fon efprit que fon miniftre même, l'entraînèrent lui et ce miniftre dans cette entreprife qui fut heureufe en Flandre et malheureufe par-tout ailleurs. Ainfi *Louis XV* fit la guerre fans être ambitieux, et donna deux batailles fans être emporté par cette ardeur qui naît de la fougue du tempérament, et que la faibleffe humaine a nommée héroïque.

Son ame était toujours tranquille. Elle le fut même lorfqu'en 1744 il courut à la tête de fon armée délivrer l'Alface inondée d'ennemis. Ce fut alors qu'étant tombé malade à Metz, et près de mourir, il reçut de fes peuples ce furnom fi flatteur de *bien-aimé*. Il ne lui fut point donné en cérémonie et par des actes authentiques, comme le furnom de *grand* fut décerné à *Louis XIV* par l'hôtel-de-ville en

1680. L'enthousiasme des Parisiens cherchait un titre qui exprimât sa tendresse pour son roi. Un homme de la populace cria, *Louis le bien-aimé ;* bientôt cinq cents mille voix le répétèrent ; tous les calendriers, tous les papiers publics furent ornés de ce nom. L'amour l'avait donné, et l'usage le conserva dans les temps orageux où ces mêmes Parisiens, que l'Europe accuse de légèreté, semblèrent démentir pour quelques jours les témoignages de leur tendresse.

Il mérita cet amour, sans doute, lorsque, pour tout fruit de ses conquêtes en Flandre, il demandait la paix à la vertueuse *Marie-Thérèse*. On eût dit qu'il pressentait les obligations que la France aurait un jour à cette souveraine. Il ne pouvait assez acheter le présent inestimable qu'elle nous a fait, et dont nous jouissons aujourd'hui.

Si même la guerre la plus juste est toujours funeste aux nations, celle qu'on fesait à la légitime héritière de tant de césars n'en pesait que davantage au cœur de *Louis XV*. Il voyait qu'elle n'était pas fondée sur cette justice évidente dont il avait les principes dans le fond de son ame. C'est cette justice si rare qui peut seule justifier la guerre aux yeux des sages.

Sa déférence pour les sentimens d'autrui, lui fit encore entreprendre la guerre de 1756,

qui fut bien plus malheureuſe que la première. La France y perdit beaucoup de ſang, encore plus de tréſors, tout le Canada, ſon commerce de l'Inde, ſon crédit dans l'Europe; et il a fallu que la nation toujours induſtrieuſe, toujours agiſſante, travaillât douze années entières pour réparer à peine une partie de ces brèches immenſes.

Tant de malheurs n'altérèrent point l'ame du monarque. Les hommes placés dans un rang éminent veulent tous paraître inébranlables; ils affectent le calme au milieu du trouble: mais *Louis XV* n'affectait rien; il ne cherchait point la tranquillité; il la trouvait dans ſon caractère. Ce ſerait le plus précieux don de la nature, s'il pouvait toujours être joint à l'activité.

Son ame ne ſe démentit pas même dans cette horrible et incroyable aventure d'un fanatique de la lie du peuple, qui oſa porter la main ſur ſa perſonne ſacrée; et après les premiers momens donnés à l'incertitude des ſuites, il fut auſſi ſerein que s'il n'avait point été bleſſé.

Cette égalité d'ame, cette ſimplicité, il la mettait dans toutes ſes actions, dans le ſervice auprès de ſa perſonne, dans les ordres qu'il donnait pour ces ouvrages publics admirables, dont tout autre aurait voulu tirer

quelque gloire avec juſtice. En cela ſon caractère était l'oppoſé de celui de *Louis XIV*, ſon prédéceſſeur.

C'eſt ſur quoi l'on a demandé ſouvent, s'il eſt à déſirer qu'un roi recherche la gloire, ou qu'il ſoit indifférent pour elle. Peut-être cette indifférence ſi louable ôte quelquefois à l'ame un peu d'énergie : peut-être empêcha-t-elle aſſez long-temps *Louis XV* de ſe faire valoir lui-même en feſant à des officiers bleſſés pour ſon ſervice cet accueil prévenant qui conſole la nature humaine, et qui eſt leur première récompenſe. Mais ce n'était qu'un défaut d'attention, ce n'était point un vice de ſon cœur. C'en ſerait un, s'il était l'effet de la dureté.

Cette dureté ne peut lui être imputée, puiſque tous ſes domeſtiques avouent qu'on ne vit jamais un maître plus indulgent, et que tous ceux qui ont travaillé ſous ſes ordres ſe louent de ſon affabilité. On ne peut pas être toujours roi; on ſerait trop à plaindre; il faut être homme, il faut entrer dans tous les devoirs de la vie civile, et *Louis XV* y entrait, ſans que ce fût pour lui une gêne et un dehors emprunté.

Il eſt vrai que, quand un monarque admet ſes courtiſans dans ſa familiarité, il ne faut jamais que le roi ſe venge des petits torts

qu'on peut avoir avec l'homme. On s'eſt plaint que *Louis XV* a trop fait ſentir quelquefois qu'on avait offenſé le trône, quand on n'avait bleſſé que quelques devoirs établis dans la ſociété. Un roi ne doit point punir ce que la loi ne punirait pas : autrement il faudrait ſe dérober à tous les rois, comme à des êtres trop élevés au-deſſus de l'eſpèce humaine, et trop dangereux pour elle ; ils ſe verraient condamnés à n'être que maîtres, et à ne jouir jamais des faibles conſolations qu'on peut goûter dans cette vie paſſagère.

On s'eſt étonné que dans ſa vie toujours uniforme il ait ſi ſouvent changé de miniſtres ; on en murmurait, on ſentait que les affaires en pouvaient ſouffrir ; que rarement le miniſtre qui ſuccède ſuit les vues de celui qui eſt déplacé ; qu'il eſt dangereux de changer de médecins, et qu'il eſt triſte de changer d'amis. On ne pouvait concevoir comment une ame toujours ſereine pouvait dans un repos inaltérable conſentir à tant de viciſſitudes. C'était le dangereux effet du principe le plus eſtimable, de cette défiance de lui-même, de cette condeſcendance aux volontés des perſonnes qui avaient moins de lumières et d'expérience que lui, enfin de cette même égalité d'une ame paiſible à laquelle ces grands bouleverſemens ne coûtaient point d'efforts. Tout tenait à cette

première

première caufe. Il lui était égal d'ordonner un monument digne des *Augufte* et des *Trajan*, ou l'appartement le plus modefte. Son imagination ne lui préfentait pas d'abord les grandes chofes ; mais fon jugement les faififfait dès qu'on les lui propofait.

C'eft ainfi qu'il fit ce grand établiffement de l'école militaire, reffource fi utile de la nobleffe, inventée par un homme qui n'était pas noble, et qui fera au-deffus des titres dans la poftérité. C'eft enfin de ce même principe que dépendit fa vie publique et fa vie privée. Sans être tendre et affectueux, il était bon mari, bon père, bon maître, & même ami, autant que peut l'être un roi.

C'eft furtout à cette férénité qu'il faut rendre grace de ce qu'il ne fut point perfécuteur. Il ne fonda point l'opinion des hommes pour les condamner. Il ne rechercha point des fautes obfcures pour les mettre au grand jour, & pour fe faire un cruel mérite de les punir. Long-temps fatigué par des querelles fcolaftiques qui troublaient avant lui le royaume, et par ces divifions entre la magiftrature et quelques portions du clergé, il voulut toujours donner aux difputans cette même paix qui était dans fon cœur.

Il favait que, dans un Etat où les maximes ont changé, et où les anciens abus font

demeurés, il eſt néceſſaire quelquefois de jeter un voile ſur ces abus accrédités par le temps; qu'il eſt des maux qu'on ne peut guérir, et qu'alors tout ce que l'art peut procurer de ſoulagement aux hommes, eſt de les faire vivre avec leurs infirmités.

Ne ſe point émouvoir, et ſavoir attendre, ont donc été les deux pivots de ſa conduite. Il a conſervé cette imperturbabilité juſque dans l'affreuſe maladie qui l'a enlevé à la France, ne marquant ni faibleſſe, ni crainte, ni impatience, ni vains regrets, ni déſeſpoir; rempliſſant des devoirs lugubres avec ſa ſimplicité ordinaire; et dans les tourmens douloureux qu'il éprouvait, il a fini comme par un ſommeil paiſible, ſe conſolant dans l'idée qu'il laiſſait des enfans dont on eſpérait tout.

Sa mémoire nous ſera chère, parce que ſon cœur était bon. La France lui aura une obligation éternelle d'avoir aboli la vénalité de la magiſtrature, et d'avoir délivré tant d'infortunés habitans de nos provinces de la néceſſité d'aller achever leur ruine dans une capitale où l'on ignore preſque toujours nos coutumes. Un jour viendra que toutes ces coutumes ſi différentes ſeront rendues uniformes, et quo'n ſera vivre ſous les mêmes lois les citoyens de la même patrie. Les abus invétérés ne ſe corrigent qu'avec le temps.

Chaque roi dont defcendait *Louis XV*, a fait du bien. *Henri IV*, que nous béniffons, a commencé. *Louis XIII*, par fon grand miniftre, a bien mérité quelquefois de la France. *Louis XIV* a fait par lui-même de très-grandes chofes. Ce que *Louis XV* a établi, ce qu'il a détruit, exige notre reconnaiffance. Nous attendrions une félicité entière de fon fucceffeur, fi elle était au pouvoir des hommes.

(Comme l'orateur, bien moins orateur que citoyen, prononçait ces paroles, arriva la nouvelle que les trois princeffes filles du feu roi étaient attaquées de la petite vérole. Alors il continua ainfi :)

Meffieurs, à nos douloureux regrets fuccèdent les plus cruelles alarmes; nous pleurions, et nous tremblons ; la France doit être en larmes et en prières : mais que peuvent les vœux des faibles mortels ? On a invoqué en peu de temps la patrone de Paris pour les jours du dernier dauphin, pour fon époufe, pour fa mère, enfin pour le feu roi. DIEU n'a point changé fes décrets éternels. Puiffe fa providence ineffable avoir ordonné que l'art vienne heureufement combattre les maux dont la nature accable fans ceffe le genre humain ! Que l'inoculation nous affure la confervation de notre nouveau roi, de nos princes et de nos princeffes ; que les exemples de

tant de ſouverains les encouragent à ſauver leur vie par une épreuve qui eſt immanquable, quand elle eſt faite ſur un corps bien diſpoſé. Il ne s'agit plus ici d'achever l'éloge du feu roi, il s'agit que ſon ſucceſſeur vive. L'inoculation nous paraiſſait téméraire avant les exemples courageux qu'ont donnés M. le duc d'Orléans, le duc de Parme, les rois de Suède, de Danemarck, l'impératrice-reine, l'impératrice de Ruſſie. Maintenant il ſerait téméraire de ne la pas employer. C'eſt notre malheur que les vérités et les découvertes en tout genre eſſuient long-temps parmi nous des contradictions; mais quand un intérêt ſi cher parle, les contradictions doivent ſe taire.

VIE

DE MOLIERE,

Avec de petits ſommaires de ſes pièces.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du Molière in-4°, édition de Paris. On pria un homme très-connu de faire cette vie et ces courtes analyses destinées à être placées au-devant de chaque pièce. M. *Rouillé*, chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé *la Serre* : c'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de *la Serre* fut imprimé très-mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du Molière. On nous a dit que quelques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle ; nous la donnons, malgré la répugnance de l'auteur écrasé par *la Serre*.

VIE

DE MOLIERE.

LE goût de bien des lecteurs pour les chofes frivoles, et l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, font caufe que l'hiftoire de hommes célèbres eft prefque toujours gâtée par des détails inutiles et des contes populaires auffi faux qu'infipides. On y ajoute fouvent des critiques injuftes de leurs ouvrages. C'eft ce qui eft arrivé dans l'édition de *Racine* faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte hiftoire de la vie de *Molière*; on ne dira de fa propre perfonne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté, et on ne hafardera fur fes ouvrages rien qui foit contraire aux fentimens du public éclairé.

Jean-Baptifte Poquelin naquit à Paris en 1620 dans une maifon qui fubfifte encore fous les piliers des halles. Son père *Jean-Baptifte Poquelin*, valet de chambre et tapiffier chez le roi, marchand fripier, et *Anne Boutet*, fa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le deftinaient : il refta jufqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre fon métier, qu'un peu à

lire et à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la ſurvivance de leur charge chez le roi; mais ſon génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que preſque tous ceux qui ſe ſont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, et qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme ſentit bientôt une averſion invincible pour ſa profeſſion. Son goût pour l'étude ſe développa; il preſſa ſon grand-père d'obtenir qu'on le mît au collége, et il arracha enfin le conſentement de ſon père, qui le mit dans une penſion et l'envoya externe aux jéſuites avec la répugnance d'un bourgeois qui croyait la fortune de ſon fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune *Poquelin* fit au collége les progrès qu'on devait attendre de ſon empreſſement à y entrer. Il y étudia cinq années; il y ſuivit le cours des claſſes d'*Armand de Bourbon*, premier prince de *Conti*, qui depuis fut le protecteur des lettres et de *Molière*.

Il y avait alors dans ce collége deux enfans qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* et *Bernier*: celui-ci connu par ſes voyages aux Indes, et l'autre célèbre par quelques vers naturels

et

et aiſés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un ſoin ſingulier de l'éducation du jeune *Chapelle*, ſon fils naturel; et pour lui donner de l'émulation, il feſait étudier avec lui le jeune *Bernier*, dont les parens étaient mal à leur aiſe. Au lieu même de donner à ſon fils naturel un précepteur ordinaire et pris au haſard, comme tant de pères en uſent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre *Gaſſendi* à ſe charger de l'inſtruire.

Gaſſendi ayant démêlé de bonne heure le génie de *Poquelin*, l'aſſocia aux études de *Chapelle* et de *Bernier*. Jamais plus illuſtre maître n'eut de plus dignes diſciples. Il leur enſeigna la philoſophie d'*Epicure*, qui, quoiqu'auſſi fauſſe que les autres, avait au moins plus de méthode et plus de vraiſemblance que celle de l'école, et n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'inſtruire ſous *Gaſſendi*. Au ſortir du collége, il reçut de ce philoſophe les principes d'une morale plus utile que ſa phyſique, et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de ſa vie.

Son père étant devenu infirme et incapable de ſervir, il fut obligé d'exercer les fonctions

de ſon emploi auprès du roi. Il ſuivit *Louis XIII* dans Paris. Sa paſſion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ſes études, ſe réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres, ſi mépriſée quand elle eſt médiocre, contribue à la gloire d'un Etat, quand elle eſt perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville : ils jouaient les pièces de *Hardy*, de *Monchrétien*, ou de *Balthazar Baro*.

Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie et de l'aviliſſement vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient auſſi bonnes pour ſon ſiècle qu'elles ſont mauvaiſes pour le nôtre, furent cauſe qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la paſſion du cardinal de *Richelieu* pour les ſpectacles mit le goût de la comédie à la mode ; et il y avait plus de ſociétés particulières qui repréſentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'aſſocia avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation ; ils jouaient au faubourg Saint-Germain et au

quartier Saint-Paul. Cette ſociété éclipſa bientôt toutes les autres ; on l'appela *l'illuſtre théâtre.* On voit par une tragédie de ce temps-là, intitulée *Artaxerxe*, d'un nommé *Magnon*, et imprimée en 1645, qu'elle fut repréſentée ſur *l'illuſtre théâtre.*

Ce fut alors que *Poquelin* ſentant ſon génie, ſe réſolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien et auteur, et de tirer de ſes talens de l'utilité et de la gloire.

On ſait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient ſouvent dans leurs pièces, et qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de ſon ſiècle. Il prit le nom de *Molière*, et il ne fit, en changeant de nom, que ſuivre l'exemple des comédiens d'Italie, et de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *le Grand*, s'appelait *Belleville* dans la tragédie, et *Turlupin* dans la farce, d'où vient le mot de *turlupinade. Hugues Gueret* était connu dans les pièces ſérieuſes ſous le nom de *Fléchelles ;* dans la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait *Gautier-Garguille ;* de même, *Arlequin* et *Scaramouche* n'étaient connus que ſous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un

comédien appelé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau *Molière* fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France; il employa ces années à cultiver ſon talent et à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de ſcènes italiennes, dont il feſait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers eſſais très-informes tenaient plus du mauvais théatre italien, où il les avait pris, que de ſon génie, qui n'avait pas eu encore l'occaſion de ſe développer tout entier. Le génie s'étend et ſe reſſerre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le Docteur amoureux, les trois Docteurs rivaux, le Maître d'école; ouvrages dont il ne reſte que le titre. Quelques curieux ont conſervé deux pièces de *Molière* dans ce genre; l'une eſt le Médecin volant, et l'autre la Jalouſie de Barbouille. Elles ſont en proſe et écrites en entier. Il y a quelques phraſes et quelques incidens de la première qui nous ſont conſervés dans le Médecin malgré lui; et on trouve dans la Jalouſie de Barbouille un canevas, quoique informe, du troiſième acte de George Dandin.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il compoſa, fut l'Etourdi. Il repréſenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans

cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de *Molière* parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe ſe joignirent à *Molière*, et il partit de Lyon pour les Etats de Languedoc avec une troupe aſſez complète, compoſée principalement de deux frères nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtiſſier de la rue Saint-Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* et de la *de Brie*.

Le prince de *Conti*, qui tenait les Etats de Languedoc à Béziers, ſe ſouvint de *Molière* qu'il avait vu au collége; il lui donna une protection diſtinguée. Il joua devant lui l'Etourdi, le Dépit amoureux, et les Précieuſes ridicules.

Cette petite pièce des Précieuſes, faite en province, prouve aſſez que ſon auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales; mais il ſe trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger et la cour et la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'eſt l'âge où *Corneille* fit le Cid. Il eſt bien difficile de réuſſir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaiſſance du monde et du cœur humain.

On prétend que le prince de *Conti* voulut alors faire *Molière* ſon ſecrétaire, et qu'heureuſement pour la gloire du théâtre français,

Molière eut le courage de préférer fon talent à un pofte honorable. Si ce fait eft vrai, il fait également honneur au prince et au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, et avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de *Conti* lui donna accès auprès de *Monfieur*, frère unique du roi *Louis XIV*; *Monfieur* le préfenta au roi et à la reine-mère. Sa troupe et lui repréfentèrent la même année devant leurs majeftés la tragédie de Nicomède, fur un théâtre élevé par ordre du roi dans la falle des gardes du vieux louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens affiftèrent au début de la nouvelle troupe. *Molière*, après la repréfentation de Nicomède, s'avança fur le bord du théâtre, et prit la liberté de faire au roi un difcours par lequel il remerciait fa majefté de fon indulgence, et louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne dont il devait craindre la jaloufie : il finit en demandant la permiffion de donner une pièce d'un acte qu'il avait jouée en province.

La mode de repréfenter ces petites farces après de grandes pièces, était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de *Molière*,

et l'on joua dans l'inſtant le Docteur amoureux. Depuis ce temps l'uſage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte où de trois après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de *Molière* de s'établir à Paris ; ils s'y fixèrent et partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens italiens, qui en étaient en poſſeſſion depuis quelques années.

La troupe de *Molière* jouait ſur ce théâtre les mardis, les jeudis et les ſamedis ; et les italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait auſſi que trois fois la ſemaine, excepté lorſqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de *Molière* prit le titre de *la troupe de Monſieur*, qui était ſon protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la ſalle du palais-royal. Le cardinal de *Richelieu* l'avait fait bâtir pour la repréſentation de Mirame, tragédie dans laquelle ce miniſtre avait compoſé plus de cinq cents vers. Cette ſalle eſt auſſi mal conſtruite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie, et je ſuis obligé de remarquer à cette occaſion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre ſupportable : c'eſt une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raiſon. Les

bonnes pièces ſont en France, et les belles ſalles en Italie.

La troupe de *Molière* eut la jouiſſance de cette ſalle juſqu'à la mort de ſon chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilége de l'opéra, quoique ce vaiſſeau ſoit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658 juſqu'à 1673, c'eſt-à-dire, en quinze années de temps, il donna toutes ſes pièces, qui ſont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réuſſit pas; il avait une volubilité dans la voix et une eſpèce de hoquet qui ne pouvait convenir au genre ſérieux, mais qui rendait ſon jeu comique plus plaiſant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus, a donné ce portrait-ci de *Molière*.

„ Il n'était ni trop gros, ni trop maigre;
„ il avait la taille plus grande que petite,
„ le port noble, la jambe belle; il marchait
„ gravement; avait l'air très-ſérieux, le nez
„ gros, la bouche grande, les lèvres épaiſſes,
„ le teint brun, les ſourcils noirs et forts;
„ et les divers mouvemens qu'il leur don-
„ nait lui rendaient la phyſionomie extrê-
„ mement comique. A l'égard de ſon carac-
„ tère, il était doux, complaiſant, généreux;
„ il aimait fort à haranguer, et quand il liſait

» ſes pièces aux comédiens, il voulait qu'ils y
» amenaſſent leurs enfans, pour tirer des con-
» jectures de leur mouvement naturel. »

Molière ſe fit dans Paris un très-grand nombre de partiſans et preſque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui feſant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très-ſévèrement. Les mêmes ſpectateurs qui applaudiſſaient aux pièces médiocres des autres auteurs, relevaient les moindres défauts de *Molière* avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue; et le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, ſuffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi Britannicus et les Plaideurs de M. *Racine* furent ſi mal reçus; voilà pourquoi l'Avare, le Miſanthrope, les Femmes ſavantes, l'Ecole des femmes, n'eurent d'abord aucun ſuccès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel et l'eſprit très-juſte, ſans l'avoir cultivé, ramena ſouvent, par ſon approbation, la cour et la ville aux pièces de *Molière*. Il eût été plus honorable pour la nation de n'avoir pas beſoin des déciſions de ſon prince pour bien juger. *Molière* eut des ennemis cruels, ſurtout les mauvais auteurs du temps, leurs protecteurs et leurs cabales: ils ſuſcitèrent contre

lui les dévots ; on lui imputa des livres ſcandaleux ; on l'accuſa d'avoir joué des hommes puiſſans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; et il eut ſuccombé ſous ces accuſations, ſi ce même roi, qui encouragea et qui ſoutint *Racine* et *Deſpréaux*, n'eût pas auſſi protégé *Molière*.

Il n'eut à la vérité qu'une penſion de mille livres, et ſa troupe n'en eut qu'une de ſept. La fortune qu'il fit par le ſuccès de ſes ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à ſouhaiter; ce qu'il retirait du théâtre avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente, ſomme qui en ce temps-là feſait preſque le double de la valeur réelle de pareille ſomme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît aſſez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de ſon médecin. Ce médecin s'appelait *Mauvilain*. Tout le monde ſait qu'étant un jour au dîné du roi : *Vous avez un médecin*, dit le roi à Molière, *que vous fait-il ? Sire*, répondit Molière, *nous cauſons enſemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris.*

Il feſait de ſon bien un uſage noble et ſage ; il recevait chez lui des hommes de la première compagnie, les *Chapelle*, les *Jonſac*, les *Desbarreaux*, &c. qui joignaient la volupté

et la philoſophie. Il avait une maiſon de campagne à Auteuil, où il ſe délaſſait ſouvent avec eux des fatigues de ſa profeſſion, qui ſont bien plus grandes qu'on ne penſe. Le maréchal de *Vivonne*, connu par ſon eſprit et par ſon amitié pour *Deſpréaux*, allait ſouvent chez *Molière*, et vivait avec lui comme *Lélius* avec *Térence*. Le grand *Condé* exigeait de lui qu'il le vînt voir ſouvent, et diſait qu'il trouvait toujours à apprendre dans ſa converſation.

Molière employait une partie de ſon revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes *des charités*. Il encourageait ſouvent par des préſens conſidérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'eſt peut-être à *Molière* que la France doit *Racine*. Il engagea le jeune *Racine*, qui ſortait de Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit compoſer la tragédie de Théagène et Cariclée ; et quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit préſent au jeune auteur de cent louis, et lui donna le plan des Frères ennemis.

Il n'eſt peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps, c'eſt-à-dire en 1661, *Racine* ayant fait une ode ſur le mariage

de *Louis XIV*, M. *Colbert* lui envoya cent louis au nom du roi.

Il eſt très-triſte pour l'honneur des lettres, que *Molière* et *Racine* aient été brouillés depuis ; de ſi grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva et forma un autre homme, qui par la ſupériorité de ſes talens et par les dons ſinguliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la poſtérité. C'était le comédien *Baron*, qui a été unique dans la tragédie et dans la comédie. *Molière* en prit ſoin comme de ſon propre fils.

Un jour *Baron* vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de ſe préſenter, lui demandait quelque léger ſecours pour aller joindre ſa troupe. *Molière* ayant ſu que c'était un nommé *Mondorge*, qui avait été ſon camarade, demanda à *Baron* combien il croyait qu'il fallait lui donner? Celui-ci répondit au haſard : *Quatre piſtoles. Donnez-lui quatre piſtoles pour moi*, lui dit Molière ; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous ;* et il joignit à ce préſent celui d'un habit magnifique. Ce ſont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre :

un inſtant après le pauvre court après lui, et lui dit : *Monſieur, vous n'aviez peut-être pas deſſein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami*, dit *Molière*, *en voilà un autre;* et il s'écria : *Où la vertu va-t-elle ſe nicher !* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchiſſait ſur tout ce qui ſe préſentait à lui, et qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ſes ſuccès et par ſes protecteurs, par ſes amis et par ſa fortune, ne le fut pas dans ſa maiſon. Il avait épouſé en 1661 une jeune fille née de la *Béjart* et d'un gentilhomme nommé *Modène*. On diſait que *Molière* en était le père : le ſoin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que pluſieurs perſonnes prirent celui de la réfuter. On prouva que *Molière* n'avait connu la mère qu'après la naiſſance de cette fille. La diſproportion d'âge, et les dangers auxquels une comédienne jeune et belle eſt expoſée, rendirent ce mariage malheureux; et *Molière*, tout philoſophe qu'il était d'ailleurs, eſſuya dans ſon domeſtique les dégoûts, les amertumes, et quelquefois les ridicules qu'il avait ſi ſouvent joués ſur le théâtre : tant il eſt vrai que les hommes qui ſont au-deſſus des autres par les talens, s'en rapprochent preſque toujours

par les faibleſſes ; car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-deſſus de l'humanité ?

La derniére pièce qu'il compoſa fut le Malade imaginaire. Il y avait quelque temps que ſa poitrine était attaquée, et qu'il crachait quelquefois du ſang. Le jour de la troiſième repréſentation il ſe ſentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conſeilla de ne point jouer ; mais il voulut faire un effort ſur lui-même, et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulſion en prononçant *juro*, dans le divertiſſement de la réception du Malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut aſſiſté quelques momens par deux de ces ſœurs religieuſes qui viennent quêter à Paris pendant le carême, et qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le ſang qui lui ſortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laiſſa qu'une fille qui avait beaucoup d'eſprit. Sa veuve épouſa un comédien nommé *Guérin*.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les ſecours de la religion, et la prévention contre la comédie, déterminèrent *Harlay de Chanvalon*, archevêque de Paris, ſi connu par ſes intrigues galantes, à refuſer la ſépulture à *Molière*. Le roi le regrettait ; et ce

monarque dont il avait été le domeſtique et le penſionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une égliſe. Le curé de Saint-Euſtache, ſa paroiſſe, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaiſſait dans *Molière* que le comédien, et qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philoſophe, un grand homme en ſon genre, s'attroupa en foule à la porte de ſa maiſon le jour du convoi : ſa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres ; et ces miſérables qui auraient, ſans ſavoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec reſpect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la ſépulture, et les injuſtices qu'il avait eſſuyées pendant ſa vie, engagèrent le fameux père *Bouhours* à compoſer cette eſpèce d'épitaphe, qui, de toutes celles qu'on fit pour *Molière*, eſt la ſeule qui mérite d'être rapportée, et la ſeule qui ne ſoit pas dans cette fauſſe et mauvaiſe hiſtoire qu'on a miſe juſqu'ici au-devant de ſes ouvrages.

Tu réformas et la ville et la cour ;
Mais quelle en fut la récompenſe ?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaiſſance.

Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir ſa gloire et ſon étude ;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis ſi bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-ſeulement j'ai omis dans cette vie de *Molière* les contes populaires touchant *Chapelle* et ſes amis ; mais je ſuis obligé de dire que ces contes adoptés par *Grimareſt* ſont très-faux. Le feu duc de *Sulli*, le dernier prince de *Vendôme*, l'abbé de *Chaulieu*, qui avaient beaucoup vécu avec *Chapelle*, m'ont aſſuré que toutes ces hiſtoriettes ne méritaient aucune créance.

L'ETOURDI,

OU LES CONTRE-TEMPS,

Comédie en vers et en cinq actes, jouée d'abord à Lyon, en 1653, et à Paris, au mois de décembre 1658, ſur le théâtre du petit Bourbon.

CETTE pièce eſt la première comédie que *Molière* ait donnée à Paris : elle eſt compoſée de pluſieurs petites intrigues aſſez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre italien et eſpagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des

tiſſus

tiſſus d'aventures ſingulières, où l'on n'avait guère ſongé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la repréſentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité que les hommes puiſſans avaient pour lors de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons qui étaient les modèles de nos *Jodelets ;* et on ne repréſentait que le ridicule de ces miſérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puiſque la ſociété et la galanterie, ſeules ſources du bon comique, ne feſaient que d'y naître. Ce loiſir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes ſe livrent à leur caractère et à leur ridicule, eſt le ſeul temps propre pour la comédie ; car c'eſt le ſeul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occaſion de les bien voir, et le ſeul pendant lequel les ſpectacles puiſſent être fréquentés aſſidument. Auſſi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour et Paris, et bien connu les hommes, que *Molière* les repréſenta avec des couleurs ſi vraies et ſi durables.

Les connaiſſeurs ont dit que l'Etourdi devrait ſeulement être intitulé, *les Contre-temps. Lélie*, en rendant une bourſe qu'il a trouvée, en ſecourant un homme qu'on attaque, fait des actions de généroſité plutôt que d'étourderie.

Son valet paraît plus étourdi que lui, puifqu'il n'a prefque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop fouvent été l'écueil de *Molière*, n'eft pas meilleur ici que dans fes autres pièces : cette faute eft plus inexcufable dans une pièce d'intrigue que dans une comédie de caractère.

On eft obligé de dire (et c'eft principalement aux étrangers qu'on le dit) que le ftyle de cette pièce eft faible et négligé, et que furtout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-feulement il fe trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de conftruction, mais auffi plufieurs mots impropres et furannés. Trois des plus grands auteurs du fiècle de *Louis XIV*, *Molière*, *la Fontaine* et *Corneille*, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres, y difcernent ces petites fautes, et qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au refte, l'Etourdi eut plus de fuccès que le Mifanthrope, l'Avare et les Femmes favantes n'en eurent depuis. C'eft qu'avant l'Etourdi on ne connaiffait pas mieux, et que la réputation de *Molière* ne fefait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français que le Menteur.

LE DEPIT AMOUREUX,

Comédie en vers et en cinq actes, repréſentée au théâtre du petit Bourbon, en 1658.

LE Dépit amoureux fut joué à Paris immédiatement après l'Etourdi. C'eſt encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un ſeul nœud dans le Dépit amoureux. Il eſt vrai qu'on a trouvé le déguiſement d'une fille en garçon peu vraiſemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, ſans en avoir l'intérêt; et le cinquième acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la ſcène de la brouillerie et du raccommodement d'*Eraſte* et de *Lucile*. Le ſuccès eſt toujours aſſuré, ſoit en tragique, ſoit en comique, à ces ſortes de ſcènes qui repréſentent la paſſion la plus chère aux hommes dans la circonſtance la plus vive. La petite ode d'*Horace*, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces ſcènes qui ſont enfin devenues des lieux communs.

LES PRECIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte et en profe, jouée d'abord en province, et repréfentée pour la première fois à Paris, fur le théâtre du petit Bourbon, au mois de novembre 1659.

LORSQUE *Molière* donna cette comédie, la fureur du bel-efprit était plus que jamais à la mode. *Voiture* avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieufe dans laquelle il eft fi difficile d'éviter la fadeur et l'affectation. Ses ouvrages où il fe trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans, étaient les feuls modèles; et prefque tous ceux qui fe piquaient d'efprit n'imitaient que fes défauts. Les romans de mademoifelle *Scudéri* avaient achevé de gâter le goût : il régnait dans la plupart des converfations un mélange de galanterie guindée, de fentimens romanefques et d'expreffions bizarres, qui compofaient un jargon nouveau, inintelligible et admiré. Les provinces qui outrent toutes les modes avaient encore renchéri fur ce ridicule : les femmes qui fe piquaient de cette efpèce de bel-efprit s'appelaient *précieufes*. Ce nom, fi décrié depuis par la pièce de *Molière*, était

alors honorable ; et *Molière* même dit dans ſa préface qu'il a beaucoup de reſpect pour *les véritables précieuſes*, et qu'il n'a voulu jouer que les fauſſes.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, et jouée quatre mois de ſuite. La troupe de *Molière* fit doubler pour la première fois le prix ordinaire qui n'était alors que de dix ſous au parterre.

Dès la première repréſentation, *Ménage*, homme célèbre dans ce temps-là, dit au fameux *Chapelain : Nous adorions vous et moi toutes les ſottiſes qui viennent d'être ſi bien critiquées ; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du moins c'eſt ce que l'on trouve dans le *Ménagiana ;* et il eſt aſſez vraiſemblable que *Chapelain*, homme alors très-eſtimé, et cependant le plus mauvais poëte qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des Précieuſes ridicules chez madame de *Longueville*, qui préſidait, à ce que dit le cardinal de *Retz*, à ces combats ſpirituels dans leſquels on était parvenu à ne ſe point entendre.

La pièce eſt ſans intrigue et toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que, lorſqu'on écrit en proſe, on eſt bien plus maître de ſon ſtyle ; et parce que *Molière*, ayant à critiquer le langage des beaux-eſprits du temps, châtia le ſien davantage. Le

grand ſuccès de ce petit ouvrage lui attira des critiques que l'Etourdi et le Dépit amoureux n'avaient pas eſſuyées. Un certain *Antoine Bodeau* fit *les véritables Précieuſes :* on parodia la pièce de *Molière;* mais toutes ces critiques et ces parodies ſont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On ſait qu'à une repréſentation des Précieuſes ridicules, un vieillard s'écria du milieu du parterre : *Courage*, *Molière* , *voilà la bonne comédie*. On eut honte de ce ſtyle affecté , contre lequel *Molière* et *Deſpréaux* ſe ſont toujours élevés. On commença à ne plus eſtimer que le naturel; et c'eſt peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de ſe diſtinguer a ramené depuis le ſtyle des Précieuſes ; on le trouve encore dans pluſieurs livres modernes. L'un , (*a*) en traitant ſérieuſement de nos lois, appelle un exploit, *un compliment timbré*. L'autre , (*b*) écrivant à une maîtreſſe en l'air, lui dit : *Votre nom eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur.... Je veux vous faire peindre en iroquoiſe, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amuſement*. Un troiſième (*c*) appelle un cadran au ſoleil *un greffier ſolaire ;* une groſſe rave , *un phénomène potager*. Ce ſtyle a reparu ſur le théâtre même,

(*a*) *Toureil.* (*b*) *Fontenelle.* (*c*) *La Motte.*

où *Molière* l'avait ſi bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué ſon bon goût en mépriſant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle eſtimait.

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte et en vers, repréſentée à Paris, le 28 mai 1660.

LE Cocu imaginaire fut joué quarante fois de ſuite, quoique dans l'été, et pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'eſt une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, et dont l'intrigue eſt comique par elle-même. On voit que *Molière* perfectionna ſa manière d'écrire, par ſon ſéjour à Paris. Le ſtyle du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup ſur celui de ſes premières pièces en vers; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il eſt vrai qu'il y a quelques groſſièretés :

La bière eſt un ſéjour par trop mélancolique,
Et trop mal-ſain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expreſſions qui ont vieilli. Il y a auſſi des termes que la politeſſe a bannis aujourd'hui du théâtre, comme *carogne*, *cocu*, &c.

Le dénouement que fait *Villebrequin*, eſt un des moins bien ménagés et des moins heureux de *Molière*. Cette pièce eut le ſort des bons ouvrages, qui ont et de mauvais cenſeurs et de mauvais copiſtes. Un nommé *Donneau* fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *la Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DOM GARCIE DE NAVARRE,

OU LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers et en cinq actes, repréſentée pour la première fois, le 4 février 1661.

MOLIERE joua le rôle de dom *Garcie*, et ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le ſérieux, comme acteur. La pièce et le jeu de *Molière* furent très-mal reçus. Cette pièce, imitée de l'Eſpagnol, n'a jamais été rejouée depuis ſa chute. La réputation naiſſante de *Molière* ſouffrit beaucoup de cette diſgrace, et ſes ennemis triomphèrent quelque temps. Dom Garcie ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ECOLE

L'ECOLE DES MARIS,

Comédie en vers et en trois actes, repréſentée à Paris, le 24 juin 1661.

Il y a grande apparence que *Molière* avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés, puiſqu'elles ſe ſuccédèrent en ſi peu de temps.

L'Ecole des maris affermit pour jamais la réputation de *Molière*. C'eſt une pièce de caractère et d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce ſeul ouvrage, il eût pu paſſer pour un excellent auteur comique.

On dit que l'Ecole des maris était une copie des Adelphes de *Térence* : ſi cela était, *Molière* eût plus mérité l'éloge d'avoir fait paſſer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé ſa pièce. Mais les Adelphes ont fourni tout au plus l'idée de l'Ecole des maris. Il y a dans les Adelphes deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent ; il y a de même dans l'Ecole des maris deux tuteurs, dont l'un eſt ſévère et l'autre indulgent : voilà toute la reſſemblance. Il n'y a preſque point d'intrigue dans les Adelphes ; celle de

l'Ecole des maris eſt fine, intéreſſante et comique. Une des femmes de la pièce de *Térence*, qui devrait faire le perſonnage le plus intéreſſant, ne paraît ſur le théâtre que pour accoucher. L'*Iſabelle* de *Molière* occupe preſque toujours la ſcène avec eſprit et avec grace, et mêle quelquefois de la bienſéance, même dans les tours qu'elle joue à ſon tuteur. Le dénouement des Adelphes n'a nulle vraiſemblance : il n'eſt point dans la nature qu'un vieillard qui a été ſoixante et dix ans chagrin, ſévère et avare, devienne tout-à-coup gai, complaiſant et libéral. Le dénouement de l'Ecole des maris eſt le meilleur de toutes les pièces de *Molière*. Il eſt vraiſemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue; et, ce qui vaut bien autant, il eſt extrêmement comique. Le ſtyle de *Térence* eſt pur, ſentencieux, mais un peu froid, comme *Céſar*, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de *Molière*, dans cette pièce, eſt plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale preſque la pureté de la diction de *Térence*, et le paſſe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaiſanterie,

LES FACHEUX,

Comédie en vers et en trois actes, représentée à Vaux, devant le roi, au mois d'août; et à Paris, sur le théâtre du palais-royal, le 4 novembre de la même année 1661.

NICOLAS FOUQUET, dernier surintendant des finances, engagea *Molière* à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi et à la reine-mère dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée *Villars. Molière* n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, et en composa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, apprise et représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend *Grimarest*, auteur d'une vie de *Molière*, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. *Molière* n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre : de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était *Fouquet*; et il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal

inventés et mal exécutés. *Paul Péliſſon*, homme célèbre dans les lettres, compoſa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour, et plut beaucoup à *Louis XIV*. Mais celui qui donna la fête, et l'auteur du prologue, furent tous deux mis en priſon peu de temps après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triſte exemple de l'inſtabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne ſont pas le premier ouvrage en ſcènes abſolument détachées, qu'on ait vu ſur notre théâtre. Les Viſionnaires de *Deſmarêts* étaient dans ce goût, et avaient eu un ſuccès ſi prodigieux que tous les beaux-eſprits du temps de *Deſmarêts* l'appelaient l'*inimitable comédie*. Le goût du public s'eſt tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par ſon extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du temps de *Deſmarêts*. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaiſſaient point la nature. Ils peignaient au haſard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque, dominaient par-tout. *Molière* fut le

premier qui fit ſentir le vrai, et par conſéquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la cour et du roi; et lorſque, quelque temps après, *Molière* donna cette pièce à Saint-Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la ſcène du chaſſeur. On prétend que ce chaſſeur était le comte de *Soyecourt*. *Molière* qui n'entendait rien au jargon de la chaſſe, pria le comte de *Soyecourt* lui-même de lui indiquer les termes dont il devait ſe ſervir.

L'ECOLE DES FEMMES,

Comédie en vers et en cinq actes, repréſentée à Paris ſur le théâtre du palais-royal, le 26 décembre 1662.

LE théâtre de *Molière*, qui avait donné naiſſance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, et toute l'année 1662, pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaiſes, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu ſous le nom de *Scaramouche*. Les mêmes ſpectateurs qui applaudiſſaient ſans réſerve à ces farces monſtrueuſes, ſe rendirent difficiles pour l'Ecole des femmes, pièce d'un genre

tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, eſt ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action.

Elle fut très-ſuivie et très-critiquée, comme le dit la gazette de *Loret :*

> Pièce qu'en pluſieurs lieux on fronde,
> Mais où pourtant va tant de monde,
> Que jamais ſujet important
> Pour le voir n'en attira tant.

Elle paſſe pour être inférieure en tout à l'Ecole des maris, et ſurtout dans le dénouement qui eſt auſſi *poſtiche* dans l'Ecole des femmes, qu'il eſt bien amené dans l'Ecole des maris. On ſe révolta généralement contre quelques expreſſions qui paraiſſent indignes de *Molière ;* on déſaprouva *le corbillon*, *la tarte à la crême*, *les enfans faits par l'oreille.* Mais auſſi, les connaiſſeurs admirèrent avec quelle adreſſe *Molière* avait ſu attacher et plaire pendant cinq actes, par la ſeule confidence d'*Horace* au vieillard et par de ſimples récits. Il ſemblait qu'un ſujet ainſi traité ne dût fournir qu'un acte ; mais c'eſt le caractère du vrai génie de répandre ſa fécondité ſur un ſujet ſtérile, et de varier ce qui ſemble uniforme. On peut dire en paſſant que c'eſt-là le grand art des tragédies de l'admirable *Racine.*

LA CRITIQUE

DE L'ECOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal, le premier juin 1663.

C'EST le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, et non une comédie. *Molière* y fait plus la satire de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'Ecole des femmes. On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte à la crême*, et quelques autres bassesses de style qui lui étaient échappées; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de *Licidas*. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la Critique de l'Ecole des femmes, intitulée : *le Portrait du peintre*, ou *la Contre-critique.*

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Versailles, le 14 octobre 1663; et à Paris, le 4 novembre de la même année.

MOLIERE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, et en partie pour répondre à la pièce de *Boursault*. C'est une satire cruelle et outrée. *Boursault* y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienséance et de l'honnêteté publique de supprimer la satire de *Boursault* et celle de *Molière*. Il est honteux que les hommes de génie et de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés, comme *Rolet* et *Wasp*. *Molière* sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, et ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

OU LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE,

Repréſentée le 7 mai 1664 à Verſailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

LES fêtes que *Louis XIV* donna dans ſa jeuneſſe, méritent d'entrer dans l'hiſtoire de ce monarque, non-ſeulement par les magnificences ſingulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même-temps à ſes plaiſirs, à la politeſſe et à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue ſous le nom de l'*Ile enchantée*, que *Molière* fit jouer la Princeſſe d'Elide, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte et la première ſcène du ſecond qui ſoient en vers : *Molière*, preſſé par le temps, écrivit le reſte en proſe. Cette pièce réuſſit beaucoup dans une cour qui ne reſpirait que la joie, et qui, au milieu de tant de plaiſirs, ne pouvait critiquer avec ſévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis repréſenté la Princeſſe d'Elide à Paris ; mais elle ne put avoir le même ſuccès,

dépouillée de tous ſes ornemens et des circonſtances heureuſes qui l'avaient ſoutenue. On joua la même année la comédie de la Mère coquette, du célèbre *Quinault* : c'était preſque la ſeule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de *Molière* ; et elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réuſſiſſent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête eſt donnée ſont toujours indulgens ; mais le public libre eſt toujours ſévère. Le genre ſérieux et galant n'était point le génie de *Molière* ; et cette eſpèce de poëme n'ayant ni le plaiſant de la comédie, ni les grandes paſſions de la tragédie, tombe preſque toujours dans l'inſipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en proſe et en un acte, repréſentée au louvre, le 24 janvier 1664, et au théâtre du palais-royal, le 15 décembre de la même année.

C'EST une de ces petites farces de *Molière* qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces de cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques ſcènes tirées du théâtre italien. On y

remarque plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément. Elle fut accompagnée au louvre d'un petit ballet où *Louis XIV* danſa.

L'AMOUR MEDECIN,

Petite comédie en un acte et en proſe, repréſentée à Verſailles, le 15 ſeptembre 1665, et ſur le théâtre du palais-royal, le 22 du même mois.

L'AMOUR médecin eſt un impromptu fait pour le roi en cinq jours de temps : cependant cette petite pièce eſt d'un meilleur comique que le Mariage forcé. Elle fut accompagnée d'un prologue en muſique, qui eſt l'une des premières compoſitions de *Lulli.*

C'eſt le premier ouvrage dans lequel *Molière* ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui ; ils allaient preſque toujours en robe et en rabat, et conſultaient en latin.

Si les médecins de notre temps ne connaiſſent pas mieux la nature, ils connaiſſent mieux le monde, et ſavent que le grand art d'un médecin eſt l'art de plaire. *Molière* peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie; mais les mœurs du ſiècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'eſprit

de raiſon s'eſt introduit dans toutes les ſciences, et la politeſſe dans toutes les conditions.

DOM JUAN,

OU LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en proſe et en cinq actes, repréſentée ſur le théâtre du palais-royal, le 15 février 1665.

L'ORIGINAL de la comédie bizarre du Feſtin de Pierre, eſt de *Triſo de Molina*, auteur eſpagnol. Il eſt intitulé: *el Combidado de Piedra*, (*le Convié de Pierre.*) Il fut joué enſuite en Italie, ſous le titre de *Convitato di Pietra.* La troupe des comédiens italiens le joua à Paris, et on l'appela *le Feſtin de Pierre.* Il eut un grand ſuccès ſur le théâtre irrégulier; on ne ſe révolta point contre le monſtrueux aſſemblage de bouffonnerie et de religion, de plaiſanterie et d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui ſont le ſujet de cette pièce. Une ſtatue qui marche et qui parle, et les flammes de l'enfer qui engloutiſſent un débauché ſur le théâtre d'*Arlequin*, ne ſoulevèrent point les eſprits; ſoit qu'en général il y ait dans cette pièce quelque intérêt; ſoit que le

jeu des comédiens l'embellît; ſoit plutôt que le peuple, à qui le Feſtin de Pierre plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette eſpèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit le Feſtin de Pierre en vers, et il eut quelque ſuccès à ce théâtre. *Molière* voulut auſſi traiter ce bizarre ſujet. L'empreſſement d'enlever des ſpectateurs à l'hôtel de Bourgogne fit qu'il ſe contenta de donner en proſe ſa comédie : c'était une nouveauté inouie alors qu'une pièçe de cinq actes en proſe. On voit par-là combien l'habitude a de puiſſance ſur les hommes, et comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puiſſe réuſſir en vers; les Français, au contraire, ne croyaient pas qu'on pût ſupporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de *Villiers* ſur celle de *Molière;* et ce préjugé a duré ſi long-temps, que *Thomas Corneille*, en 1673, immédiatement après la mort de *Molière*, mit ſon Feſtin de Pierre en vers: il eut alors un grand ſuccès ſur le théâtre de la rue Guénegaud; et c'eſt de cette manière qu'on le repréſente aujourd'hui.

A la première repréſentation du Feſtin de Pierre de *Molière*, il y avait une ſcène entre

dom *Juan* et un pauvre. Dom *Juan* demandait à ce pauvre à quoi il paſſait ſa vie dans la forêt? *A prier* DIEU, répondait le pauvre, *pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu paſſes ta vie à prier* DIEU? diſait dom *Juan* : *ſi cela eſt, tu dois donc être fort à ton aiſe. Hélas! Monſieur, je n'ai pas ſouvent de quoi manger. Cela ne ſe peut pas*, répliquait dom *Juan* : DIEU *ne ſaurait laiſſer mourir de faim ceux qui le prient du ſoir au matin. Tiens, voilà un louis d'or; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette ſcène convenable au caractère impie de dom *Juan*, mais dont les eſprits faibles pouvaient faire un mauvais uſage, fut ſupprimée à la ſeconde repréſentation; et ce retranchement fut peut-être cauſe du peu de ſuccès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la ſcène écrite de la main de *Molière*, entre les mains du fils de *Pierre Marcaſſus*, ami de l'auteur.

Cette ſcène a été imprimée depuis.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers et en cinq actes, repréſentée ſur le theâtre du palais-royal, le 4 juin 1666.

L'EUROPE regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le ſujet du Miſanthrope a réuſſi chez toutes les nations long-temps avant *Molière*, et après lui. En effet, il y a peu de choſes plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain, dont il a éprouvé les noirceurs, et qui eſt entouré de flatteurs dont la complaiſance ſervile fait un contraſte avec ſon inflexibilité. Cette façon de traiter le Miſanthrope eſt la plus commune, la plus naturelle, et la plus ſuſceptible du genre comique. Celle dont *Molière* l'a traité eſt bien plus délicate, et fourniſſant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'eſt fait à lui-même un ſujet ſtérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Miſanthrope hait les hommes, encore plus par humeur que par raiſon. Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en faut pour faire ſortir les caractères, mais peut-être pas aſſez pour attacher; en récompenſe, tous ces caractères ont une force, une vérité, et une fineſſe, que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière eſt le premier qui ait ſu tourner en ſcènes ces converſations du monde, et y mêler des portraits. Le Miſanthrope en eſt plein; c'eſt une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il eſt inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'eſprit; de montrer avec quel art *Molière* a peint un homme qui pouſſe la vertu juſqu'au ridicule, rempli de faibleſſes pour une coquette; et de remarquer la converſation et le contraſte charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit doit ſentir ces beautés, leſquelles même, toutes grandes qu'elles ſont, ne feraient rien ſans le ſtyle. La pièce eſt d'un bout à l'autre à peu-près dans le ſtyle des ſatyres de *Deſpréaux;* et c'eſt de toutes les pièces de *Molière* la plus fortement écrite.

Elle eut à la première repréſentation les applaudiſſemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'eſprit que pour la multitude, et plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le théâtre fut déſert dès le troiſième jour. Depuis, lorſque le fameux acteur *Baron* étant remonté ſur le théâtre, après trente ans d'abſence, joua le Miſanthrope, la pièce n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion où l'on

était

était que cette pièce ſerait plus admirée que ſuivie. Ce peu d'empreſſement qu'on a d'un côté pour le Miſanthrope, et de l'autre la juſte admiration pour lui, prouvent peut-être plus qu'on ne penſe, que le public n'eſt point injuſte. Il court en foule à des comédies gaies et amuſantes, mais qu'il n'eſtime guère; et ce qu'il admire n'eſt pas toujours réjouiſſant. Il en eſt des comédies comme des jeux: il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne ſont faits que pour les eſprits plus fins et plus appliqués.

Si on oſait encore chercher dans le cœur humain la raiſon de cette tiédeur du public aux repréſentations du Miſanthrope, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuſes et fines ne ſont pas également vives et intéreſſantes; dans ces converſations même qui ſont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours néceſſaires à la pièce, peut-être refroidiſſent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin dans le dénouement qui, tout bien amené et tout ſage qu'il eſt, ſemble être attendu du public ſans inquiétude, et qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le ſpectateur ne ſouhaite point que le Miſanthrope épouſe la coquette *Célimène*,

et ne s'inquiéte pas beaucoup s'il ſe détachera d'elle. Enfin, on prendrait la liberté de dire que le Miſanthrope eſt une ſatyre plus ſage et plus fine que celles d'*Horace* et de *Boileau*, et pour le moins auſſi-bien écrite ; mais qu'il y a des comédies plus intéreſſantes ; et que le Tartuffe, par exemple, réunit les beautés du ſtyle du Miſanthrope avec un intérêt plus marqué.

On ſait que les ennemis de *Molière* voulurent perſuader au duc de *Montauſier*, fameux par ſa vertu ſauvage, que c'était lui que *Molière* jouait dans le Miſanthrope. Le duc de *Montauſier* alla voir la pièce, et dit, en ſortant, qu'il aurait bien voulu reſſembler au Miſanthrope de *Molière*.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes et en proſe, repréſentée ſur le théâtre du palais-royal, le 9 août 1666.

MOLIERE ayant ſuſpendu ſon chef-d'œuvre du Miſanthrope, le rendit quelque temps après au public, accompagné du Médecin malgré lui, farce très-gaie et très-bouffonne, et dont le peuple groſſier avait beſoin ; à peu-près comme à l'opéra, après une muſique noble et ſavante, on entend avec plaiſir ces

petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aiſément. Ces gentilleſſes frivoles ſervent à faire goûter les beautés ſérieuſes.

Le Médecin malgré lui ſoutint le Miſanthrope : c'eſt peut-être à la honte de la nature humaine ; mais c'eſt ainſi qu'elle eſt faite : on va plus à la comédie pour rire que pour être inſtruit. Le Miſanthrope était l'ouvrage d'un ſage qui écrivait pour les hommes éclairés ; et il fallut que le ſage ſe déguiſât en farceur pour plaire à la multitude.

MELICERTE,

PASTORALE-HEROIQUE,

Repréſentée à Saint-Germain-en-Laye pour le roi, au ballet des muſes, en décembre 1666.

MOLIERE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie ; le roi ſe contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des muſes. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il eſt dans un genre qui n'était point celui de *Molière*. Quelque peine qu'il eût priſe, les plus grands efforts d'un homme d'eſprit ne remplacent jamais le génie.

LE SICILIEN,

OU L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose et en un acte, représentée à Saint-Germain-en-Laye, en 1667, et sur le théâtre du palais-royal, le 10 juin de la même année.

C'EST la seule petite pièce en un acte, où il y ait de la grace et de la galanterie. Les autres petites pièces que *Molière* ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fond plus bouffon et moins agréable.

AMPHITRION,

Comédie en vers et en trois actes, représentée sur le théâtre du palais-royal, le 13 janvier 1668.

EURIPIDE et *Archippus* avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs : c'est une des pièces de *Plaute* qui a eu le plus de succès ; on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui ; et ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des

fêtes consacrées à *Jupiter*. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre, des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de *Plaute*, hors les scènes de *Sosie* et de *Cléantis*. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de *Lucien*, ne savent pas la différence qui est entre une imitation et la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit et de Mercure dans *Molière*, avec le petit dialogue de Mercure et d'Apollon dans *Lucien* : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que *Molière* doive à cet auteur grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés savent combien l'Amphitrion français est au-dessus de l'Amphitrion latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de *Molière* ce qu'*Horace* dit de celles de *Plaute*.

Nostri proavi plautinos et numeros et
Laudavere sales, nimiùm patienter utrumque.

Dans *Plaute*, *Mercure* dit à *Sosie* : *Tu viens avec des fourberies cousues ; Sosie* répond : *Je viens avec des habits cousus. Tu as menti*, replique le dieu, *tu viens avec tes pieds, et non avec tes habits*. Ce n'est pas-là le comique de notre

théâtre. Autant *Molière* paraît ſurpaſſer *Plaute* dans cette eſpèce de plaiſanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il auſſi l'emporter dans l'économie de ſa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre aux ſpectateurs quelque événement, un acteur venait ſans façon le conter dans un monologue : ainſi *Amphitrion* et *Mercure* viennent ſeuls ſur la ſcène dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela ſeul fait peut-être voir que le théâtre des anciens (d'ailleurs à jamais reſpectable) eſt par rapport au nôtre ce que l'enfance eſt à l'âge mûr.

Madame *Dacier*, qui a fait honneur à ſon ſexe par ſon érudition, et qui lui en eût fait davantage, ſi avec la ſcience des commentateurs elle n'en eût pas eu l'eſprit, fit une diſſertation pour prouver que l'Amphitrion de *Plaute* était fort au-deſſus du moderne ; mais ayant ouï dire que *Molière* voulait faire une comédie des *Femmes ſavantes*, elle ſupprima ſa diſſertation.

L'Amphitrion de *Molière* réuſſit pleinement et ſans contradiction ; auſſi eſt-ce une pièce faite pour plaire aux plus ſimples et aux plus groſſiers, comme aux plus délicats. C'eſt la première comédie que *Molière* ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre

de verſification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté et plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres ſont d'autant plus mal aiſés à faire qu'ils ſemblent plus faciles. Il y a un rhythme très-peu connu qu'il y faut obſerver, ſans quoi cette poëſie rebute. *Corneille* ne connut pas ce rhythme dans ſon Agéſilas.

L' AVARE,

Comédie en proſe et en cinq actes, repréſentée à Paris ſur le théâtre du palais-royal, le 9 ſeptembre 1668.

CETTE excellente comédie avait été donnée au public en 1667; mais le même préjugé qui fit tomber le Feſtin de Pierre, parce qu'il était en proſe, avait fait tomber l'Avare. *Molière*, pour ne point heurter de front le ſentiment des critiques, et ſachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le temps de revenir, et ne rejoua l'Avare qu'un an après : le public qui, à la longue, ſe rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudiſſemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes

comédies en proſe, et qu'il y a peut-être plus de difficultés à réuſſir dans ce ſtyle ordinaire, où l'eſprit ſeul ſoutient l'auteur, que dans la verſification qui, par la rime, la cadence, et la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que la proſe n'embellirait pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées priſes de *Plaute*, et embellies par *Molière. Plaute* avait imaginé le premier de faire en même temps voler la caſſette de l'Avare, et ſéduire ſa fille; c'eſt de lui qu'eſt toute l'invention de la ſcène du jeune homme qui vient avouer le rapt, et que l'Avare prend pour le voleur. Mais on oſe dire que *Plaute* n'a point aſſez profité de cette ſituation; il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait ſeul : l'amant de la fille ne paraît que dans cette ſcène; il vient ſans être annoncé ni préparé, et la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reſte de la pièce eſt de *Molière*, caractères, intrigues, plaiſanteries; il n'a imité que quelques lignes. comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal à propos) aux ſpectateurs, dit : *Mon voleur n'eſt-il point parmi vous? Ils me regardent tous, et ſe mettent à rire.* (*Quid eſt quod ridetis? Novi omnes, ſcio fures hîc eſſe complures.*) Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet

qu'il

qu'il ſoupçonne, il demande à voir la troiſième : *Oſtende tertiam.*

Mais ſi l'on veut connaître la différence du ſtyle de *Plaute* et du ſtyle de *Molière*, qu'on voie les portraits que chacun fait dans ſon Avare. *Plaute* dit :

Clamat ſuam rem periiſſe, ſeque,
De ſuo tigillo fumus ſi qua exit foras.
Quin, cum it dormitum, follem obſtringit ob gulam,
Ne quid animæ fortè amittat dormiens ;
Etiamne obturat inferiorem gutturem? &c.

Il crie qu'il eſt perdu, qu'il eſt abymé, ſi la fumée de ſon feu va hors de ſa maiſon. Il ſe met une veſſie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre ſon ſouffle. Se bouche-t-il auſſi la bouche d'en-bas ?

Cependant ces comparaiſons de *Plaute* avec *Molière*, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive eſtimer ce comique latin qui, n'ayant pas la pureté de *Térence*, et fort inférieur à *Molière*, a été, pour la variété de ſes caractères et de ſes intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve auſſi à la vérité dans l'Avare de *Molière* quelques expreſſions groſſières, comme : *Je ſais l'art de traire les hommes ;* et quelques mauvaiſes plaiſanteries, comme : *Je marierais, ſi je l'avais entrepris, le grand-turc et la république de Veniſe.*

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, et jouée sur plus d'un théâtre d'Italie et d'Angleterre, de même que les autres pièces de *Molière;* mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poëte anglais, nommé *Shadwell*, aussi vain que mauvais poëte, la donna en anglais du vivant de *Molière*. Cet homme dit dans sa préface : *Je crois pouvoir dire sans vanité que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce française n'a été maniée par un de nos poëtes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit que nous empruntons des Français; mais c'est par paresse : c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière.*

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que *Molière*. La pièce de *Shadwell* est généralement méprisée. M. *Fielding*, meilleur poëte et plus modeste, a traduit l'Avare, et l'a fait jouer à Londres, en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, et sa pièce a eu près de trente représentations; succès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE-DANDIN,

OU LE MARI CONFONDU,

Comédie en profe et en trois actes, repréfentée à Verfailles, le 15 de juillet 1668, et à Paris, le 9 de novembre fuivant.

ON ne connaît et on ne joue cette pièce que fous le nom de *George-Dandin ;* et au contraire, le Cocu imaginaire, qu'on avait intitulé et affiché *Sganarelle*, n'eft connu que fous le nom du *Cocu imaginaire ;* peut-être parce que ce dernier titre eft plus plaifant que celui du Mari confondu. George-Dandin réuffit pleinement ; mais fi on ne reprocha rien à la conduite et au ftyle, on fe fouleva un peu contre le fujet même de la pièce : quelques perfonnes fe révoltèrent contre une comédie dans laquelle une femme mariée donne un rendez-vous à fon amant. Elles pouvaient confidérer que la coquetterie de cette femme n'eft que la punition de la fottife que fait *George-Dandin* d'époufer la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR,

OU LE TARTUFFE,

Joué ſans interruption en public, le 5 février 1669.

ON fait toutes les traverſes que cet admirable ouvrage eſſuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au-devant du Tartuffe.

Les trois premiers actes avaient été repréſentés à Verſailles devant le roi, le 12 mai 1664. Ce n'était pas la première fois que *Louis XIV*, qui ſentait le prix des ouvrages de *Molière*, avait voulu les voir avant qu'ils fuſſent achevés ; il fut fort content de ce commencement, et par conſéquent la cour le fut auſſi.

Il fut joué, le 29 novembre de la même année, à Rainſi devant le grand Condé. Dès-lors les rivaux ſe réveillèrent ; les dévots commencèrent à faire du bruit ; les faux zélés (l'eſpèce d'homme la plus dangereuſe) crièrent contre *Molière*, et ſéduiſirent même quelques gens de bien. *Molière* voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer ſa perſonne encore plus que ſa pièce, voulut laiſſer ces premières fureurs ſe calmer : il fut un an ſans donner le Tartuffe ;

il le lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière ayant opposé la protection et le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du roi une permission verbale de jouer le Tartuffe. La première représentation en fut donc faite à Paris, le 5 août 1667. Le lendemain on allait la rejouer ; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges; les acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion qu'on prétend que *Molière* dit à l'assemblée : *Messieurs, nous allions vous donner le Tartuffe ; mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage qui était l'éloge de la vertu et la satire de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le théâtre italien Scaramouche ermite, pièce très-froide si elle n'eût été licencieuse, dans laquelle un ermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, et y reparaît de temps en temps en disant : *Questo è per mortificar la carne.* On fait sur cela le mot du grand *Condé* : *Les comédiens italiens n'ont offensé que* DIEU, *mais les français ont offensé*

les dévots. Au bout de quelque temps, *Molière* fut délivré de la perſécution ; il obtint un ordre du roi par écrit de repréſenter le Tartuffe. Les comédiens ſes camarades voulurent que *Molière* eût toute ſa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette pièce ; elle fut repréſentée trois mois de ſuite, et durera autant qu'il y aura en France du goût et des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois ſi ſcandaleuſe. On peut hardiment avancer que les diſcours de *Cléante*, dans leſquels la vertu vraie et éclairée eſt oppoſée à la dévotion imbécille d'*Orgon*, ſont, à quelques expreſſions près, le plus fort et le plus élégant ſermon que nous ayons en notre langue ; et c'eſt peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que *Molière* au théâtre.

Voyez ſur-tout cet endroit :

Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur ;
Je ſais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves, &c.

Preſque tous les caractères de cette pièce ſont originaux ; il n'y en a aucun qui ne ſoit bon, et celui du *Tartuffe* eſt parfait. On admire

la conduite de la pièce juſqu'au dénouement ; on ſent combien il eſt forcé, et combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient néceſſaires pour ſoutenir *Molière* contre ſes ennemis.

Dans les premières repréſentations l'impoſteur ſe nommait *Panulphe*, et ce n'était qu'à la dernière ſcène qu'on apprenait ſon véritable nom de *Tartuffe*, ſous lequel ſes impoſtures étaient ſuppoſées être connues du roi. A cela près, la pièce était comme elle eſt aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait eſt à ce vers :

O Ciel ! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O Ciel ! pardonne-moi, comme je lui pardonne.

Qui croirait que le ſuccès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge et partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne auſſi long-temps que le Tartuffe au palais-royal ? *Montfleuri*, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de la Femme juge et partie, ſe croyait égal à *Molière* ; et la préface qu'on a miſe au-devant du recueil de ce *Montfleuri*, avertit que M. de *Montfleuri* était un grand homme.

Le ſuccès de la Femme juge et partie, et de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une ſituation que le jeu d'un acteur fait valoir. On ſait qu'au théâtre il faut peu de choſe pour faire réuſſir ce qu'on mépriſe à la lecture. On repréſenta ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la ſuite de la Femme juge et partie, la Critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plaît aſſez, c'eſt un bouffon plaiſant,
Qui divertit le monde en le contrefeſant ;
Ses grimaces ſouvent cauſent quelques ſurpriſes;
Toutes ſes pièces ſont d'agréables ſottiſes :
Il eſt mauvais poëte et bon comédien ;
Il fait rire, et de vrai, c'eſt tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles. Un curé de Paris s'avilit juſqu'à compoſer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler *Molière*. Voilà comme ce grand homme fut traité de ſon vivant; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait aſſez : mais qu'il eſt humiliant pour une nation, et triſte pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende juſtice, tandis que le grand nombre les néglige ou les perſécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comédie-ballet en proſe et en trois actes, faite et jouée à Chambord, pour le roi, au mois de ſeptembre 1669, et repréſentée ſur le théâtre du palais-royal, le 15 novembre de la même année.

CE fut à la repréſentation de cette comédie que la troupe de *Molière* prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi*. Pourceaugnac eſt une farce; mais il y a dans toutes les farces de *Molière* des ſcènes dignes de la haute comédie. Un homme ſupérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec eſprit. *Lulli*, qui n'avait point encore le privilége de l'opéra, fit la muſique du ballet de Pourceaugnac; il y danſa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertiſſement du roi, et tout ce qui avait rapport aux beaux-arts était honorable.

On n'écrivit point contre Pourceaugnac: on ne cherche à rabaiſſer les grands hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner ſévèrement cette farce, les gens du bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop ſouvent ſon génie à des ouvrages frivoles qui ne

méritaient pas d'examen ; mais *Molière* leur répondait qu'il était comédien auſſi-bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour et attirer le peuple, et qu'il était réduit à conſulter l'intérêt de ſes acteurs auſſi-bien que ſa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-ballet en proſe et en cinq actes, faite et jouée à Chambord, au mois d'octobre 1670, et repréſentée à Paris, le 23 novembre de la même année.

LE Bourgeois gentilhomme eſt un des plus heureux ſujets de comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'eſpèce humaine, fait que des princes prennent le titre de rois, que les grands ſeigneurs veulent être princes ; et, comme dit *la Fontaine* :

> Tout prince a des ambaſſadeurs,
> Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faibleſſe eſt préciſément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois eſt la ſeule qui ſoit comique, et qui puiſſe faire rire au

théâtre : ce ſont les extrêmes diſproportions des manières et du langage d'un homme, avec les airs et les diſcours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaiſant. Cette eſpèce de ridicule ne ſe trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs ſottiſes du même air et du même langage; mais ce ridicule ſe montre tout entier dans un bourgeois élevé groſſièrement, et dont le naturel fait à tout moment un contraſte avec l'art dont il veut ſe parer. C'eſt ce naturel groſſier qui fait le plaiſant de la comédie; et voilà pourquoi ce n'eſt jamais que dans la vie commune qu'on prend les perſonnages comiques. Le Miſanthrope eſt admirable, le Bourgeois gentilhomme eſt plaiſant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent paſſer pour une comédie; le cinquième eſt une farce qui eſt réjouiſſante, mais trop peu vraiſemblable. *Molière* aurait pu donner moins de priſe à la critique, en ſuppoſant quelque autre homme que le fils du grand-turc; mais il cherchait par ce divertiſſement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit auſſi la muſique du ballet, et il y joua, comme dans Pourceaugnac.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en profe et en trois actes, repréfentée fur le théâtre du palais-royal, le 24 mai 1671.

LES Fourberies de Scapin font une de ces farces que *Molière* avait préparées en province. Il n'avait pas fait fcrupule d'y inférer deux fcènes entières du Pédant joué, mauvaife pièce de *Cyrano de Bergerac*. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat, il répondait : *ces deux fcènes font affez bonnes ; cela m'appartenait de droit ; il eft permis de reprendre fon bien par-tout où on le trouve.*

Si *Molière* avait donné la farce des Fourberies de Scapin pour une vraie comédie, *Defpréaux* aurait eu raifon de dire dans fon art poëtique :

C'eft par-là que Molière, illuftrant fes écrits,
Peut-être de fon art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en fes doctes peintures,
Il n'eût point fait fouvent grimacer fes figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et fans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce fac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Mifanthrope.

On pourrait répondre à ce grand critique, que *Molière* n'a point allié *Térence* avec *Tabarin* dans ses vraies comédies, où il surpasse *Térence*; que s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique; et que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que les Fourberies de Scapin et le Mariage forcé valussent l'Avare, le Tartuffe, le Misanthrope, les Femmes savantes, ou fussent même du même genre. De plus, comment *Despréaux* peut-il dire que *Molière peut-être de son art eût remporté le prix*? Qui aura donc ce prix, si *Molière* ne l'a pas?

PSYCHÉ,

Tragédie-ballet en vers libres et en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines du palais des Tuileries, en janvier, et durant le carnaval de l'année 1670, et donnée au public sur le théâtre du palais-royal, en 1671.

LE spectacle de l'opéra, connu en France sous le ministère du cardinal *Mazarin*, était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. *Perrin*, introducteur des ambassadeurs chez

Monſieur, frère de *Louis XIV; Cambert*, intendant de la reine-mère ; et le marquis de *Sourdiac*, homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilége de l'opéra ; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français puſſent jamais ſoutenir trois heures de muſique, et qu'une tragédie toute chantée pût réuſſir. On penſait que le comble de la perfection eſt une tragédie déclamée, avec des chants et des danſes dans les intermèdes. On ne ſongeait pas que ſi une tragédie eſt belle et intéreſſante, les entr'actes de muſique doivent en devenir froids ; et que ſi les intermèdes ſont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la muſique à la ſimple déclamation. Un ballet peut délaſſer dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuſe ; mais une bonne pièce n'en a pas beſoin, et l'on joue Athalie ſans les chœurs et ſans la muſique. Ce ne fut que quelques années après, que *Lulli* et *Quinault* nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on feſait en Italie, et qu'on la pouvait même rendre intéreſſante ; perfection que l'Italie ne connaiſſait pas.

Depuis la mort du cardinal *Mazarin*, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertiſſemens en muſique, telles

qu'Andromède et la Toiſon d'or. On voulut donner au roi et à la cour, pour l'hiver de 1670, un divertiſſement dans ce goût, et y ajouter des danſes. *Molière* fut chargé du ſujet de la fable le plus ingénieux et le plus galant, et qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop alongé que *la Fontaine* venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première ſcène du ſecond, et la première du troiſième ; le temps preſſait : *Pierre Corneille* ſe chargea du reſte de la pièce ; il voulut bien s'aſſujettir au plan d'un autre ; et ce génie mâle, que l'âge rendait ſec et ſévère, s'amollit pour plaire à *Louis XIV*. L'auteur de Cinna fit à l'âge de ſoixante-ſept ans cette déclaration de *Pſyché* à l'*Amour*, qui paſſe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui ſoient au théâtre.

Toutes les paroles qui ſe chantent ſont de *Quinault*. *Lulli* compoſa les airs. Il ne manquait à cette ſociété de grands hommes que le ſeul *Racine*, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre ſe fût réuni pour ſervir un roi qui méritait d'être ſervi par de tels hommes.

Pſyché n'eſt pas une excellente pièce, et les derniers actes en ſont très-languiſſans ; mais

la beauté du ſujet, les ornemens dont elle fut embellie, et la dépenſe royale qu'on fit pour ce ſpectacle, firent pardonner ſes défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers et en cinq actes, repréſentée ſur le théâtre du palais-royal, le 11 mars 1672.

CETTE comédie, qui eſt miſe par les connaiſſeurs dans le rang du Tartuffe et du Miſanthrope, attaquait un ridicule qui ne ſemblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour, à qui ce ridicule paraiſſait être également étranger. Elle fut reçue d'abord aſſez froidement; mais les connaiſſeurs rendirent bientôt à *Molière* les ſuffrages de la ville; et un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque choſe de plus plaiſant que celle du Miſanthrope, ſoutint la pièce longtemps.

Plus on la vit, plus on admira comment *Molière* avait pu jeter tant de comique ſur un ſujet qui paraiſſait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui ſont au fait de l'hiſtoire littéraire de ce temps-là, ſavent que *Ménage* y eſt joué ſous le nom de *Vadius*, et que *Triſſotin* eſt le fameux abbé *Cotin*, ſi

connu

connu par les ſatires de *Deſpréaux*. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de *Molière ;* ils avaient voulu perſuader au duc de *Montauſier* que le Miſanthrope était fait contre lui ; quelque temps après ils avaient eu chez Mademoiſelle, fille de *Gaſton de France*, la ſcène que *Molière* a ſi bien rendue dans les Femmes ſavantes. Le malheureux *Cotin* écrivait également contre *Ménage*, contre *Molière* et contre *Deſpréaux ;* les ſatires de *Deſpréaux* l'avaient déjà couvert de honte, mais *Molière* l'accabla. *Triſſotin* était appelé aux premières repréſentations *Tricotin*. L'acteur qui le repréſentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de reſſembler à l'original par la voix et par le geſte. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Triſſotin*, ſacrifiés ſur le théâtre à la riſée publique, étaient de l'abbé *Cotin* même. S'ils avaient été bons, et ſi leur auteur avait valu quelque choſe, la critique ſanglante de *Molière* et celle de *Deſpréaux* ne lui euſſent pas ôté ſa réputation. *Molière* lui-même avait été joué auſſi cruellement ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et n'en fut pas moins eſtimé : le vrai mérite réſiſte à la ſatire. Mais *Cotin* était bien loin de ſe pouvoir ſoutenir contre de telles attaques : on dit qu'il fut ſi accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduiſit au tombeau.

Les ſatires de *Deſpréaux* coûtèrent auſſi la vie à l'abbé *Caſſaigne ;* triſte effet d'une liberté plus dangereuſe qu'utile, et qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inſpire le bon goût.

La meilleure ſatire qu'on puiſſe faire des mauvais poëtes, c'eſt de donner d'excellens ouvrages ; *Molière* et *Deſpréaux* n'avaient pas beſoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie ballet en proſe et en cinq actes, repréſentée devant le roi à Saint-Germain, au mois de janvier 1670.

LOUIS XIV lui-même donna le ſujet de cette pièce à *Molière.* Il voulut qu'on repréſentât deux princes qui ſe diſputeraient une maîtreſſe, en lui donnant des fêtes magnifiques et galantes. *Molière* ſervit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux perſonnages qu'il n'avait point encore fait paraître ſur ſon théâtre, un aſtrologue et un fou de cour. Le monde n'était point alors déſabuſé de l'aſtrologie judiciaire ; on y croyait d'autant plus qu'on connaiſſait moins la véritable aſtronomie. Il eſt rapporté dans *Vittorio Siri*

qu'on n'avait pas manqué, à la naiſſance de *Louis XIV*, de faire tenir un aſtrologue dans un cabinet voiſin de celui où la reine accouchait. C'eſt dans les cours que cette ſuperſtition règne davantage, parce que c'eſt là qu'on a plus d'inquiétude ſur l'avenir.

Les fous y étaient auſſi à la mode ; chaque prince et chaque grand ſeigneur même avait ſon fou ; et les hommes n'ont quitté ce reſte de barbarie qu'à meſure qu'ils ont plus connu les plaiſirs de la ſociété et ceux que donnent les beaux-arts. Le fou qui eſt repréſenté dans *Molière*, n'eſt point un fou ridicule, tel que le Moron de la Princeſſe d'Elide, mais un homme adroit, et qui, ayant la liberté de tout dire, s'en ſert avec habileté et avec fineſſe. La muſique eſt de *Lulli*. Cette pièce ne fut jouée qu'à la cour, et ne pouvait guère réuſſir que par le mérite du divertiſſement, et par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que dans les divertiſſemens des Amans magnifiques il ſe trouve une traduction de l'ode d'*Horace* :

Donec gratus eram tibi.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte et en profe, repréfentée devant le roi, à Saint-Germain, en février 1672, et à Paris fur le théâtre du palais-royal, le 8 juillet de la même année.

C'EST une farce, mais toute de caractères, qui eft une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop fimple, des ridicules de la province ; ridicules dont on s'eft beaucoup corrigé à mefure que le goût de la fociété et la politeffe aifée qui règne en France, fe font répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des intermèdes, fut repréfenté fur le théâtre du palais-royal, le 10 février 1673.

C'EST une de ces farces de *Molière* dans lefquelles on trouve beaucoup de fcènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être pouffée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop baffes, et fes comédies de

n'être pas toujours aſſez intéreſſantes ; mais avec tous ces défauts-là , il ſera toujours le premier de tous les poëtes comiques. Depuis lui, le théâtre français s'eſt ſoutenu, et même a été aſſervi à des lois de décence plus rigoureuſes que du temps de *Molière*. On n'oſerait aujourd'hui haſarder la ſcène où le Tartuffe preſſe la femme de ſon hôte ; on n'oſerait ſe ſervir des termes de *fils de putain*, de *carogne*, et même de *cocu* : la plus exacte bienſéance règne dans les pièces modernes. Il eſt étrange que tant de régularité n'ait pu lever encore cette tache, qu'un préjugé très-injuſte attache à la profeſſion de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes où ils repréſentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes néceſſaires à un Etat bien policé, qui exercent, ſous les yeux des magiſtrats, un talent très-difficile et très-eſtimable; mais c'eſt le ſort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi *Molière* ayant autant de réputation que *Racine*, le ſpectacle cependant eſt déſert quand on joue ſes comédies, et qu'il ne va preſque plus perſonne à ce même Tartuffe qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empreſſement aux tragédies de *Racine*, lorſqu'elles ſont bien

représentées ? C'est que la peinture de nos passions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules ; c'est que l'esprit se lasse des plaisanteries, et que le cœur est inépuisable. L'oreille est aussi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques, et de la magie étonnante du style de *Racine*, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie ; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, et l'on ne vient au spectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que *Molière*, tout admirable qu'il est dans son genre, n'a ni des intrigues assez attachantes, ni des dénouemens assez heureux ; tant l'art dramatique est difficile.

TRADUCTION
DU POEME
DE JEAN PLOKOF,
CONSEILLER DE HOLSTEIN,
Sur les affaires préſentes.

1770.

I.

AUX armes, princes et républiques, chrétiens, ſi long-temps acharnés les uns contre les autres pour des intérêts auſſi faibles que mal entendus, aux armes contre les ennemis de l'Europe! Les uſurpateurs du trône des *Conſtantin* vous appellent eux-mêmes à leur ruine; ils vous crient en tombant ſous le fer victorieux des Ruſſes : Venez, achevez de nous exterminer.

II.

LE ſardanapale de Stamboul, endormi dans la molleſſe et dans la barbarie, s'eſt réveillé un moment à la voix de ſes inſolens ſatrapes et de ſes prêtres ignorans: Ils lui ont dit :

Viole le droit des nations ; loin de reſpecter les ambaſſadeurs des monarques, commence par ordonner qu'on les mette aux fers, et enſuite nous inſtruirons la terre en ton nom que tu vas punir la Ruſſie, parce qu'elle t'a déſobéi. Je le veux, a répondu le lourd dominateur des Dardanelles et de Marmara. Ses janiſſaires et ſes ſpahis ſont partis, et il s'eſt rendormi profondément.

I I I.

PENDANT que ſon ame matérielle ſe livrait à des ſonges flatteurs entre deux georgiennes aux yeux noirs, arrachées par ſes eunuques aux bras de leurs mères pour aſſouvir ſes déſirs ſans amour, le génie de la Ruſſie a déployé ſes ailes brillantes ; il a fait entendre ſa voix, de la Néva au Pont-Euxin, dans la Sarmatie, dans la Dacie, au bord du Danube, au promontoire du Ténare, aux plaines, aux montagnes où régnait autrefois *Ménélas*. Il a parlé, ce puiſſant génie, et les barbares enfans du Turqueſtan ont par-tout mordu la pouſſière. Stamboul tremble ; la cognée eſt à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe, l'Aſie et l'Afrique de ſes rameaux funeſtes. Et vous reſteriez tranquilles ! vous, Princes, tant de fois outragés par cette

nation

nation farouche, vous dormiriez comme *Muſtapha*, fils de *Mahmoud !*

I V.

JAMAIS peut-être on ne retrouvera une occaſion ſi belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune empereur des Romains, et lui crie : Délivrez-moi du joug des Ottomans. Que ce jeune prince, qui aime la vertu et la gloire véritable, mette cette gloire à venger les outrages faits à ſes auguſtes ancêtres ; qu'il ait toujours devant les yeux Vienne aſſiégée par un viſir, et la Hongrie dévaſtée pendant deux ſiècles entiers.

V.

QUE le lion de St *Marc* ne ſe contente pas de ſe voir avec complaiſance à la tête d'un évangile ; qu'il coure à ſa proie ; que ceux qui épouſent tranquillement la mer toutes les années, fendent ſes flots par les proues de cent navires ; qu'ils reprennent l'île conſacrée à *Vénus*, et celle où *Minos* dicta ſes lois oubliées pour les lois de l'Alcoran.

V I.

LA patrie des *Thémiſtocles* et des *Miltiade* ſecoue ſes fers en voyant planer de loin l'aigle de *Catherine ;* mais elle ne peut encore les briſer.

Quoi donc, n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré, une poignée de Monténégrins, une fourmillière qui osât suivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans son vol impétueux?

V I I.

Les braves chevaliers du rocher de Malthe brûlent d'impatience de se ressaisir de l'île du Soleil et des Roses que leur enleva *Soliman*, l'intrépide aïeul de l'imbécille *Mustapha.* Les nobles et valeureux Espagnols qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares, qui ne leur envoient point de consuls de marchands, sous le nom d'ambassadeurs, pour recevoir des affronts toujours dissimulés; les Espagnols qui bravent dans Oran les puissances de l'Afrique, souffriront-ils que les sept faibles tours de Bysance osent insulter aux tours de la Castille?

V I I I.

Dans les temps d'une ignorance grossière, d'une superstition imbécille et d'une chevalerie ridicule, les pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les chrétiens contre les musulmans, en leur donnant pour toute récompense une croix sur l'épaule et des bénédictions. L'Éternel, arbitre de l'univers, ordonnait, disaient-ils, que les chevaliers et les écuyers, pour plaire à leurs dames, allassent tout tuer

dans le territoire pierreux et ſtérile de Jéruſalem et de Bethléem; comme s'il importait à DIEU et à ces dames que cette miſérable contrée appartînt à des Francs, à des Grecs, à des Arabes, à des Turcs, ou à des Coraſmins.

IX.

LE but ſecret et véritable de ces grands armemens était de ſoumettre l'Egliſe grecque à l'Egliſe latine, (car il eſt impie de prier DIEU en grec; il n'entend que le latin.) Rome voulait diſpoſer des évêchés de Laodicée, de Nicomédie et du grand Caire; elle voulait faire couler l'or de l'Aſie ſur les rivages du Tibre. L'avarice et la rapine déguiſées en religion firent périr des millions d'hommes; elles appauvrirent ceux mêmes qui croyaient s'enrichir par le fanatiſme qu'ils inſpiraient.

X.

PRINCES, il ne s'agit pas ici de croiſades: laiſſez les ruines de Jéruſalem, de Séparvaïm, de Corozaïm, de Sodome et de Gomorrhe; chaſſez *Muſtapha*, et partagez. Ses troupes ont été battues, mais elles s'exercent par leurs défaites. Un viſir montre aux janiſſaires l'exercice pruſſien. Les Turcs revenus de leur étonnement peuvent ſe rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent un jour aſſiéger Vienne une ſeconde fois.

Le temps de détruire les Turcs eſt venu. Si vous ne ſaiſiſſez pas ce temps, ſi vous laiſſez diſcipliner une nation ſi terrible autrefois ſans diſcipline, elle vous détruira peut-être. Mais où ſont ceux qui ſavent prévoir et prévenir?

X I.

LES politiques diront : Nous voulons voir de quel côté penchera la balance; nous voulons l'équilibre : l'argent, ce principe de toutes choſes, nous manque. Nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuiſé pluſieurs nations, et qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres princes ! les Turcs en avaient moins que vous quand ils prirent Conſtantinople. Prenez du fer, et marchez.

X I I.

AINSI parlait dans la Cherſonèſe cimbrique un citoyen qui aimait les grandes choſes. Il déteſtait les Turcs ennemis de tous les arts; il déplorait le deſtin de la Grèce; il gémiſſait ſur la Pologne qui déchirait ſes entrailles de ſes mains, au lieu de ſe réunir ſous le plus ſage et le plus éclairé des rois. Il chantait en vers germaniques; mais les Grecs n'en ſurent rien, et les confédérés polonais ne l'écoutèrent pas.

LETTRES CHINOISES,

INDIENNES ET TARTARES.

A MONSIEUR PAW,

PAR UN BENEDICTIN;

Avec plusieurs autres pièces intéressantes.

LETTRES CHINOISES,

INDIENNES ET TARTARES.

PREMIERE LETTRE.

Sur le poëme de l'empereur Kien-long.

JE prenais du café chez M. *Gervais* dans la ville de Romorantin, voiſine de mon couvent; je trouvai ſur ſon comptoir un paquet de brochures intitulé : *Moukden, par Kien-long*. Quoi! lui dis-je, vous vendez auſſi des livres? Oui, mon révérend père; mais je n'ai pu me défaire de celui-ci; on l'a rebuté comme ſi c'était une comédie nouvelle. Eſt-il poſſible, M. *Gervais*, qu'on ſoit ſi barbare dans une capitale où il y a un libraire et trente cabaretiers? Savez-vous bien ce que c'eſt que ce *Kien-long* qu'on néglige tant chez vous? apprenez que c'eſt l'empereur de la Chine et de la Tartarie, le ſouverain d'un pays ſix fois plus grand que la France, ſix fois plus peuplé, et ſix fois plus riche. Si ce grand empereur ſait le peu de cas qu'on fait de ſes vers dans votre ville, (comme il le ſaura ſans doute, car tout ſe ſait;) ne doutez pas que dans ſa juſte colère il ne nous détache quelque armée de cinq cents mille hommes

dans vos faubourgs. L'impératrice de Ruſſie, *Anne*, était moins offenſée, quand elle envoya contre vous une armée, en 1736 ; ſon amour propre n'était point ſi cruellement outragé; on n'avait point négligé ſes vers : vous ſavez ce que c'eſt que *genus irritabile vatum*.

Hélas ! me dit M. *Gervais*, il y a quatre ans que j'avais cette brochure dans ma boutique, ſans me douter qu'elle fût l'ouvrage d'un ſi grand homme. Alors il ouvrit le paquet, il vit qu'en effet c'était un poëme du préſent empereur de la Chine, traduit par le révérend père *Amiot* de la compagnie de Jéſus. Il ne douta plus de la vengeance; il ſe reſſouvenait combien cette compagnie de Jéſus avait été réputée dangereuſe, et il la craignait encore, toute morte qu'elle était. Nous lûmes enſemble le commencement de ce poëme. M. *Gervais* a du ſens et du goût, et s'il avait été élevé dans une autre ville, je crois qu'il aurait été un excellent homme de lettres. Nous fûmes frappés d'un égal étonnement. J'avoue que j'étais charmé de cette morale tendre, de cette vertu bienfeſante, qui reſpire dans tout l'ouvrage de l'empereur. Comment, diſais-je, un homme chargé du fardeau d'un ſi vaſte royaume a-t-il pu trouver du temps pour compoſer un tel poëme ? comment a-t-il eu un cœur aſſez bon pour donner de telles leçons à cent cinquante

millions d'hommes, et aſſez de juſteſſe pour faire tant de vers, ſans faire danſer les montagnes, ſans faire enfuir la mer, ſans faire fondre le ſoleil et la lune? mais comment une nation auſſi vive et auſſi ſenſible que la nôtre a-t-elle pu voir ce prodige avec tant d'indifférence? *Auguſte*, il eſt vrai, auſſi grand ſeigneur que *Kien-long*, était homme de lettres auſſi; il compoſa quelques vers, mais c'étaient des épigrammes bien libertines; il ne ſavait s'il coucherait avec *Fulvie*, femme d'*Antoine*, ou avec *Mannius*.

Quid ſi me Mannius oret
Pædicem faciam? Non puto, ſi ſapiam.

Voici un empereur plus puiſſant qu'*Auguſte*, plus révéré, plus occupé, qui n'écrit que pour l'inſtruction et pour le bonheur du genre humain. Sa conduite répond à ſes vers: il a chaſſé les jéſuites, et il n'a gardé de cette compagnie que deux ou trois mathématiciens: cependant quelque cher qu'il doive nous être, perſonne n'a parlé ſérieuſement de ſon poëme; perſonne ne le lit, et c'eſt en vain que M. de *Guines* s'eſt donné la peine de le joindre à l'hiſtoire intéreſſante de Gog et de Magog ou des Huns. Je vois que dans notre petit coin de l'Occident, nous n'aimons que l'opéra comique et les brochures.

Mais, répondit M. *Gervais*, ſi on ne lit pas le beau poëme de Moukden, compoſé par l'empereur *Kien-Long*, n'eſt-ce pas qu'il eſt ennuyeux? quand un empereur fait un poëme, il faut qu'il nous amuſe; je dirais volontiers aux monarques qui ſont des livres: Sire, écrivez comme *Jules-Céſar*, ou comme un autre héros de ce temps-ci, ſi vous voulez avoir des lecteurs.

Je répondis à M. *Gervais* que l'empereur de la Chine ne pouvait avoir le bonheur d'être né français, et d'avoir été baptiſé à Romorantin; que la terre, toute petite planète qu'elle eſt par rapport à Jupiter et Saturne, eſt pourtant fort grande en comparaiſon de la généralité d'Orléans dans laquelle notre ville eſt enclavée: ſongez, lui dis-je, que la Tartarie orientale et occidentale ſont des régions immenſes, d'où ſont ſortis les conquérans de preſque tout notre hémiſphère. *Kien-long*, le tartaro-chinois eſt le premier bel-eſprit qui ait fait des vers en langue tartare. Le ſavant et ſage père *Parennin*, qui demeura trente ans à la Chine, nous apprend qu'avant cet empereur *Kien-long*, les Tartares ne pouvaient faire des vers dans leur langue, et que, lorſqu'ils voulaient traduire des vers chinois, ils étaient obligés de les traduire en proſe, (*a*) comme nous feſions du temps des *Dacier*.

(*a*) Voyez le tome IV de la collection du P. du *Halde*, page 85, édition de Hollande.

Kien-long a tenté cette grande entreprife ; il y a réuffi ; et cependant il en parle avec autant de modeftie que nos petits poëtes étalent d'orgueil et d'impertinence. (*b*) *L'application et les efforts fuppléeront-ils*, dit-il, *aux talens qui me manquent?* (*c*) Cette humilité n'eft-elle pas touchante dans un poëte qui peut ordonner qu'on l'admire, fous peine de la vie?

Sa majefté impériale s'exprime fur lui-même avec autant de modeftie que fur fes vers; et c'eft ce que je n'ai point encore vu chez nous. Voyez comme au lieu de dire, nous avons fait ces vers *de notre certaine fcience, pleine puiffance et autorité impériale*, il eft dit, page 34 du prologue ou de la préface de l'empereur: „ L'empire ayant été tranfmis à ma petite „ perfonne, je ne dois rien oublier pour „ tâcher de faire revivre la vertu de mes „ ancêtres ; mais je crains, avec raifon, de „ ne pouvoir jamais les égaler. „

M. *Gervais* m'interrompit à ces mots que je prononçais avec une tendreffe refpectueufe. Il gromelait entre fes dents...... La modeftie de ce fage empereur ne l'empêche pourtant pas d'avouer ingénument que fa petite perfonne defcend en ligne directe d'une vierge

(*b*) Modeftie de l'empereur.

(*c*) *Poëme de Moukden* ou *Mougden*, page 11.

céleste, (*d*) sœur cadette de DIEU, laquelle fut grosse d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. Cette généalogie, ajouta M. *Gervais*, peut inspirer quelque dégoût.

Cela peut révolter, lui répondis-je, mais non pas dégoûter; de pareils contes ont toujours réjoui les peuples; la mère de *Gengis* était une vierge qui fut grosse d'un raïon du soleil. *Romulus* long-temps auparavant naquit d'une religieuse sans qu'un homme s'en mêlât. Que deviendrions-nous, nous autres compilateurs, et où en serait notre art diplomatique, si nous n'avions pas des traits d'histoire de cette force à débrouiller? Réduisez l'histoire à la vérité, vous la perdez; c'est *Alcine* dépouillée de ses prestiges, réduite à elle-même. Songez d'ailleurs que le poëme de Moukden n'a pas été fait pour nous, mais pour les Chinois.

Hé bien donc, me répondit M. *Gervais*, qu'on le lise à la Chine.

(*d*) *Poëme de Moukden*, page 11.

LETTRE II.

Réflexions de dom Ruinard ſur la vierge dont l'empereur Kien-long deſcend.

JE rendis hier compte de cette converſation au ſavant dom *Ruinard*, mon confrère, qui me parla ainſi : ,, Vous avez eu tort de nier ,, les couches de la vierge céleſte, et de ſon ,, fruit rouge ; vous pourrez bientôt aller à la ,, Chine remplacer les révérends pères jéſuites; ,, vous courez de grands riſques ſi on ſait que ,, vous avez douté de la généalogie de l'empe- ,, reur *Kien-long*. L'aventure de ſa grand'mère ,, eſt d'une vérité inconteſtable dans ſon pays; ,, elle doit donc être vraie par-tout ailleurs. ,, Car enfin, qui peut être mieux informé ,, de l'hiſtoire de cette dame que ſon petit- ,, fils ? l'empereur ne peut être trompé ni trom- ,, peur. Son poëme eſt entièrement dépourvu ,, d'imagination ; il eſt clair qu'il n'a rien ,, inventé : tout ce qu'il dit ſur la ville de ,, Moukden eſt purement véridique ; donc ,, ce qu'il raconte de ſa famille eſt véridique ,, auſſi. J'ai avancé dans mes livres des ,, choſes non moins extraordinaires : l'hiſ- ,, toire de mes ſept pucelles d'Ancire, dont ,, la plus jeune avait ſoixante et dix ans,

» condamnées toutes à être violées, approche
» affez de votre pucelle au fruit rouge. (*e*)
(*f*) » J'ai rapporté des prodiges encore
» plus merveilleux, mais je les ai démontrés;
» car j'ai affirmé les avoir copiés fur des
» manufcrits qui étaient cachés dans plus
» d'un de nos couvens, au feizième fiècle;
» or quelques pages de ces manufcrits étaient
» conformes les unes aux autres; donc rien
» n'était plus authentique; *car cela n'était*
» *pas fait de concert.* Il y a eu des gens de
» col roide que je n'ai pu perfuader: ils ont
» eu l'affurance de dire que ce n'eft pas affez
» pour conftater un fait, arrivé il y a vingt
» ou trente fiècles, de le trouver écrit fur
» un vieux papier du temps de *Rabelais*, dans
» une ou deux de nos abbayes; qu'il faut
» encore que ce fait ne foit pas entièrement
» abfurde. Un tel raifonnement pourrait intro-
» duire trop de pyrrhonifme dans la manière
» d'étudier l'hiftoire de l'abbé *Langlet*. On
» finirait par douter de la gargouille de
» Rouen, et du royaume d'Yvetot: il y a des
» opinions auxquelles il ne faut jamais tou-
» cher; et pour vous expliquer en deux mots

(*e*) Voyez l'hiftoire des fept vieilles pucelles d'Ancire, du cabaretier *Théodote*, du curé *Fronton*, et du chevalier célefte dans les *actes fincères* de dom *Ruinard*, tome I, pages 531 et fuivantes. Voyez auffi le jéfuite *Bollandus;* et voyez comme tout eft de cette force dans ces auteurs fincères.

(*f*) Profonds raifonnemens de dom *Ruinard*.

„ tout le myſtère, il eſt abſolument égal, pour
„ la conduite de la vie, qu'une choſe ſoit
„ vraie, ou qu'elle paſſe pour vraie. „

Ce diſcours de dom *Ruinard* me parut profond et d'une grande utilité : cependant je ſentais qu'il y a dans le cœur humain un ſentiment encore plus profond qui nous inſpire l'averſion d'être trompés. Qu'un voyageur me raconte des choſes merveilleuſes et intéreſſantes, il me fait grand plaiſir pour un moment : vient-on me faire voir que tout ce qu'il m'a dit eſt faux, je ſuis indigné contre le hableur. Il y a des gens à qui je ne pardonnerai de ma vie de m'avoir trompé dans ma jeuneſſe.

Je ſais fort bien qu'il eſt néceſſaire que je ſois trompé à tous les momens par tous mes ſens ; il faut qu'un bâton me paraiſſe courbe dans l'eau, quoiqu'il ſoit très-droit ; que le feu me ſemble chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid ; que le ſoleil, un million de fois plus gros que notre planète, ſoit à nos yeux large de deux pieds ; qu'il ſemble plus grand à notre horizon qu'au zénith, ſelon les règles données par l'aſtronome *Hook*. La nature nous fait une illuſion continuelle ; mais c'eſt qu'elle nous montre les choſes, non comme elles ſont, mais comme nous devons les ſentir. Si *Pâris* avait vu la peau d'*Hélène* telle qu'elle était, il aurait aperçu un réſeau

gris-jaune, inégal, rude, compofé de mailles fans ordre, dont chacune renfermait un poil femblable à celui d'un lièvre ; jamais il n'aurait été amoureux d'*Hélène*. La nature eft un grand opéra, dont les décorations font un effet d'optique. Il n'en eft pas de même dans le faire et dans le raifonner ; nous voulons qu'on ne nous trompe ni dans les marchés qu'on fait avec nous, ni en hiftoire, ni en philofophie, ni en chimie, &c.

Quand j'y penfe, je me défie un peu de dom *Ruinard*, mon confrère, tout favant bénédictin qu'il eft. J'ai même quelque fcrupule (s'il m'eft permis de le dire) fur le Pédagogue chrétien du révérend père d'*Outreman* jéfuite, fur la Légende dorée du révérendiffime père en Dieu *Voraginé*, et même fur les épouvantables prodiges de feu M. l'abbé *Pâris*, et fur les vampires de dom *Calmet*. J'ai une violente paffion de m'inftruire dans ma jeuneffe ; on dit que cela fert beaucoup quand on eft vieux. Si je pouvais voyager, je ferais le tour du monde. Je voudrais m'aller faire mandarin à la Chine comme les jéfuites ; mais les bénédictins difent qu'ils font trop bien chez eux pour en fortir. Ne pouvant donc prendre cet effor, je lis tous les voyages qui me tombent fous la main, et la lecture fait fur moi cet

effet

effet ſi commun de me jeter dans de continuelles incertitudes.

Je ſais bien que le démon *Aſmodée* eſt enchaîné dans la haute Egypte ; mais je doute que *Paul Lucas* lui ait parlé, l'ait vu mettre dans un ſac coupé en vingt tronçons, et l'en ait vu ſortir avec une peau ſans coutures. Il a vu auſſi et meſuré la tour de Babel. Pluſieurs curieux en avaient fait autant avant lui, et entre autres le fameux juif *Benjamin Jonas*, natif de Tudèle dans la Navarre, au douzième ſiècle. Non-ſeulement *Benjamin* avait reconnu les premiers étages de cette tour, mais il contempla long-temps la ſtatue de ſel en laquelle *Edith*, femme de *Loth*, fut changée ; et il remarqua, en naturaliſte attentif, que toutes les fois que les beſtiaux venaient la lécher, et diminuer par-là l'épaiſſeur de ſa taille, elle reprenait ſur le champ ſa groſſeur ordinaire. (*g*)

Que dirai-je du frère mineur *Plancarpin* et du frère prêcheur *Aſſelin*, envoyés avec d'autres frères par le pape *Innocent IV* devers les princes de Gog et de Magog, qui ſont les kans des Tartares?

Ce qu'on peut le plus obſerver dans le récit que fait le frère mineur de l'inauguration de ces princes, c'eſt que les mirza, appelés par *Plancarpin* les barons, ſont aſſeoir leurs majeſtés

(*g*) Voyages de *Paul Lucas*.

par terre ſur un grand feutre, et leur diſent : *Si tu n'écoutes pas conſeil, ſi tu gouvernes mal, il ne te reſtera pas même ce feutre ſur lequel tu t'aſſieds.* (*h*) C'eſt ainſi, dit-il, que les petits-fils de *Gengis* furent couronnés. Il y a dans cette cérémonie je ne ſais quoi d'une philoſophie angiaiſe qui ne déplaît pas. Mais, lorſqu'enſuite le moine ambaſſadeur nous apprend que les montagnes caſpiennes, où il ſe trouve de l'aimant, attiraient à elles toutes les flèches de Gog et de Magog ; qu'une nuée ſe mettait au devant des troupes, et les empêchait d'avancer ; qu'une armée d'ennemis marcha pluſieurs milles ſous terre pour attaquer l'empereur de Gog dans ſon camp ; que le prêtre *Jean*, empereur de l'Inde, combattit *Gengis* avec des cavaliers de bronze montés ſur de grands chevaux, et remplis de ſoufre enflammé ; qu'un peuple à têtes de chien ſe joignit à cette armée de bronze, &c. &c. alors on eſt forcé de convenir que frère *Plancarpin* n'était pas philoſophe.

Frère *Rubruquis*, envoyé chez le grand kan par S[t] *Louis* même, n'était guère mieux informé. (*i*) Ce fut le ſort du plus pieux et du

(*h*) Ambaſſade de *Plancarpin*, page 16, in-4°, édition de *van-Deraa*.

(*i*) L'abbé *Prévoſt*, dans ſa rédaction des voyages, l'appelle *capucin ;* les révérends pères capucins ne ſont pourtant établis que de l'année 1528, par le pape *Clément VII*.

plus brave des rois d'être trompé et d'être battu.

Il ne faut pas croire non plus que le fameux *Marc Paul* ait écrit comme *Xénophon*, comme *Polybe*, ou de *Thou*. C'eſt beaucoup que dans notre treizième ſiècle, dans le temps de notre plus craſſe ignorance, et de notre plus ridicule barbarie, il ſe ſoit trouvé une famille de vénitiens aſſez hardis pour aller à l'extrémité de la mer Noire, au-delà du pays de *Médée*, et du terme où s'arrêtèrent les Argonautes; ce voyage ne fut que le prélude de la courſe immenſe de cette famille errante. *Marc Paul* ſurtout pénétra plus loin que *Zoroaſtre*, *Pythagore*, et *Apollonius* de Thyane; il alla juſqu'au Japon, dont l'exiſtence alors était auſſi ignorée de nous que celle de l'Amérique. Quel divin génie mit dans l'ame de trois vénitiens cette ardeur d'agrandir pour nous le globe? rien autre choſe que l'envie de gagner de l'argent. Son père, ſon oncle, et lui, étaient de bons marchands, comme *Tavernier* et *Chardin*: il ne paraît pas que *Marc Paul* eût fait fortune; ſon livre n'en fit point, et on ſe moqua de lui. Il eſt difficile en effet de croire que ſitôt que le grand-kan *Coublaï*, fils de *Gengis*, fut informé de l'arrivée de meſſer *Marco Polo* qui venait vendre de la thériaque à ſa cour, il envoya au-devant de lui une eſcorte de quarante

mille hommes ; et qu'enſuite il dépêcha ce vénitien comme ambaſſadeur auprès du pape, pour ſupplier ſa ſainteté de lui accorder des miſſionnaires qui viendraient le baptiſer lui et les ſiens, toute la famille de *Gengis* ayant une extrême paſſion pour le baptême.

Feſons ici une obſervation qui me paraît très-curieuſe : on trouve dans les notes du poëme de l'empereur tartaro-chinois actuellement régnant, (*k*) que le premier des ancêtres de ce monarque étant né, comme on a vu, d'une vierge céleſte, (*l*) s'alla promener vers le pays de Moukden, ſur un beau lac, dans un bateau qu'il avait conſtruit lui-même : toute une nation était aſſemblée ſur le bord du lac pour choiſir un roi. Le fils de la vierge harangua le peuple avec tant d'éloquence qu'il fut élu unanimement. Qui croirait que *Marc Paul* rapporte à peu-près la même aventure plus de cinq cents ans auparavant ? elle était donc dès-lors en vogue ; c'était donc un ancien dogme du pays ; l'empereur *Kien-long* n'a donc fait que de ſe conformer depuis à la créance commune, comme *Jules-Céſar* feſait graver l'étoile de Vénus ſur ſes médailles. *Céſar* ſe plaiſait à deſcendre de la déeſſe de

(*k*) Pages 221 et ſuivantes.

(*l*) De la vierge, ſœur cadette de DIEU, grand'mère de l'empereur.

l'amour : *Kien-long* veut bien ſe croire iſſu de ſa vierge céleſte ; et les d'*Hoſier* de la Chine n'en diſconviennent pas.

Gonzales de Mendoza, de l'ordre de St *Auguſtin*, l'un des premiers qui nous ait donné des nouvelles ſûres de la Chine, nous apprend qu'avant l'aventure de la vierge céleſte, une princeſſe nommée *Hauzibon* (*m*) devint groſſe d'un éclair ; c'eſt à peu-près l'hiſtoire de *Sémélé* avec qui *Jupiter* coucha au milieu des éclairs et des tonnerres. Les Grecs ſont de tous les peuples ceux qui ont le plus multiplié ces imaginations orientales ; chaque pays a ſes fables, on ne ment point quand on les rapporte : la partie la plus philoſophique de l'hiſtoire eſt de faire connaître les ſottiſes des hommes. Il n'en eſt pas ainſi de ces exagérations dont tant de voyageurs ont voulu nous éblouir.

On ſoupçonne *Marc Paul* d'un peu d'enflure, quand il nous dit : (*n*) *Moi Marc, j'ai été dans la ville de Kinſay ; je l'ai examinée diligemment ; elle a cent milles de circuit et douze mille ponts de pierre, dont les arches ſont ſi hautes que les plus grands vaiſſeaux paſſent deſſous ſans baiſſer leurs mâts : la ville eſt bâtie comme Veniſe. — On y voit trois mille bains. — C'eſt la capitale*

(*m*) Dans ſon ouvrage imprimé à Rome, en 1536, et dédié à *Sixte-Quint*.

(*n*) Pages 16 et ſuivantes, édition de *van-Deraa*.

de la province de Mangi, province partagée en neuf royaumes. Kinſay eſt la métropole de cent quarante villes, et la province de Mangi en contient douze cents, &c. &c.

On avoue que depuis la Jéruſalem céleſte, qui avait cinq cents lieues de long et de large, dont les murs étaient de rubis et d'émeraude, et les maiſons d'or, il ne fut jamais de plus grande et de plus belle ville que Kinſay : c'eſt dommage qu'elle n'exiſte pas plus aujourd'hui que la Jéruſalem.

Cette étonnante province de Mangi eſt dans nos jours celle de Ichenguiam dont parle l'empereur dans ſon poëme. Il n'y a plus, dit-on, que onze villes du premier ordre, et ſoixante et dix-ſept du ſecond. Les villages et les ponts ſont encore en grand nombre dans le pays; mais on y cherche en vain l'admirable ville de Kinſay. *Marc Paul* peut l'avoir flattée, et les guerres l'avoir détruite.

Tous ceux qui nous ont donné des relations de la Chine conjecturent que de cette ancienne Babylone aux douze mille ponts, il en reſte une petite ville nommée Cho-hing-fou, qui n'a qu'un million d'habitans. On nous perſuade qu'elle eſt percée des plus beaux canaux, plantée de promenades délicieuſes, ornée de grands monumens de marbre, couverte de

plus de ponts de pierre que Venise, Amsterdam, Batavia et Surinam n'en ont de bois : cela doit au moins nous consoler, et mérite que nous fassions le voyage.

Le physique et le moral de ce pays-là, le vrai et le faux, m'inspirent tant de curiosité, tant d'intérêt, que je vais écrire sur le champ à M. *Paw* : j'espère qu'il lèvera tous mes doutes.

LETTRE III.

Adressée à M. Paw, sur l'athéisme de la Chine.

MONSIEUR,

J'AI lu vos livres ; je ne doute pas que vous n'ayez été long-temps à la Chine, en Egypte et au Mexique : de plus, vous avez beaucoup d'esprit ; avec cet avantage on voit et on dit tout ce qu'on veut. Je vous fais le compliment que les lettrés chinois se font les uns aux autres : *Ayez la bonté de me communiquer un peu de votre doctrine.*

Je vous fais d'abord un aveu plus sincère que les actes de dom *Ruinard*, (*o*) c'est que

(*o*) Les savans connaissent les *Actes sincères* de dom *Ruinard*, aussi sincères que la *Légende dorée* et *Robert le diable*.

le poëme de ſa majeſté l'empereur de la Chine, et la théologie de *Confucius* m'ennuient au fond de l'ame autant qu'ils ennuient M. *Gervais*, et que cependant je les admire. Ma raiſon, pour m'être ennuyé avec le plus grand monarque du monde, et même de ſon vivant, c'eſt qu'un poëme traduit en proſe, produit d'ordinaire cet effet, comme M. *Gervais* l'a bien ſenti. Pour *Confucius*, c'eſt un bon prédicateur; il eſt ſi verbeux qu'on n'y peut tenir. Ce qui fait que je les admire tous deux, c'eſt que l'un étant roi ne s'occupe que du bonheur de ſes ſujets, et que l'autre étant théologien n'a dit d'injures à perſonne. Quand je ſonge que tout cela s'eſt fait à ſix mille lieues de ma ville de Romorantin, et à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres, je ſuis en extaſe.

Les révérends pères dominicains, les révérends pères capucins, les révérends pères jéſuites, ont eu de violentes diſputes à Rome ſur la théologie de la Chine. Les capucins et les dominicains ont démontré, comme on ſait, que la religion de *Confucius*, de l'empereur, et de tous les mandarins, eſt l'athéiſme: les jéſuites qui étaient tous mandarins, ou qui aſpiraient à l'être, ont démontré qu'à la Chine tout le monde croit en DIEU, et qu'on n'y eſt pas loin du royaume des cieux. Ce

procès,

procès, en cour de Rome, a fait presqu'autant de bruit que celui de *la Cadière*. On y est bien embarrassé.

Vous souviendrez-vous, Monsieur, de celui qui écrivait : *Les uns croient que le cardinal Mazarin est mort, les autres qu'il est vivant, et moi je ne crois ni l'un ni l'autre?* Je pourrais vous dire : je ne crois, ni que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils soient athées. Je trouve seulement qu'ils ont comme vous beaucoup d'esprit, et que leur métaphysique est tout aussi embrouillée que la nôtre.

Je lis ces mots dans la préface de l'empereur ; car les Chinois font des préfaces comme nous : *J'ai toujours ouï dire que si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses père et mère, les frères vivront toujours ensemble de bonne intelligence; si on conforme son cœur aux cœurs de ses ancêtres, l'union règnera dans toutes les familles ; et si on conforme son cœur aux cœurs du ciel et de la terre, l'univers jouira d'une paix profonde.*

Ce seul passage me paraît digne de *Marc-Aurèle* sur le trône du monde. Qu'on se conforme aux justes désirs du père de famille, et la famille est unie : qu'on suive la loi naturelle, et tous les hommes sont frères ; cela est divin. Mais par malheur cela est athée dans nos langues d'Europe : car parmi nous, que veut dire se conformer au ciel et

à la terre ? La terre et le ciel ne ſont point DIEU ; ils ſont ſes ouvrages brutes.

L'empereur pourſuit ; il en appelle à *Confucius* : voici la déciſion de *Confucius* qu'il cite : *Celui qui s'acquitte convenablement des cérémonies ordonnées pour honorer le ciel et la terre à l'équinoxe et au ſolſtice, et qui a l'intelligence de ces rites, peut gouverner un royaume auſſi facilement qu'on regarde dans ſa main.*

On trouvera encore ici que ces lignes de *Confucius* ſentent l'athée de ſix mille lieues loin. Vous avez lu qu'elles ébranlèrent le cerveau chrétien de l'abbé *Boileau*, frère de *Nicolas Boileau*, le bon poëte. *Confucius* et l'empereur *Kien-long* auraient mal paſſé leur temps à l'inquiſition de Goa ; mais comme il ne faut jamais condamner légèrement ſon prochain, et encore moins un bon roi, conſidérons ce que dit enſuite notre grand monarque : *De tels hommes devaient attirer ſur eux des regards favorables du ſouverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.*

Certes le père *Bourdaloue* et *Maſſillon* n'ont jamais rien dit de plus orthodoxe dans leurs ſermons. Le père *Amiot* jure qu'il a traduit ce paſſage à la lettre. Les ennemis des jéſuites diront que ce ſerment même de frère *Amiot* eſt très-ſuſpect, et qu'on ne s'aviſa jamais

d'affirmer par ferment la fidélité de la traduction d'un endroit fi fimple ; *nimia præcautio dolus*, trop de précaution eft fourberie. Frère *Amiot*, logé dans le palais, et fachant très-bien que fa majefté eft athée, aura voulu aller au-devant de cette accufation.

Si l'empereur croyait en DIEU, il dirait un mot de l'immortalité de l'ame : il n'en parle pas plus que *Confucius ;* (*p*) donc l'empereur n'eft qu'un athée vertueux et refpectable. Voilà ce que diront les janféniftes, s'il en refte encore.

A cela les jéfuites répondront : On peut très-bien croire en DIEU fans être inftruit des dogmes de l'immortalité de l'ame, de l'enfer et du paradis : la loi mofaïque n'annonça point ces grands dogmes ; elle les réferva pour des temps plus divins. Les faducéens, rigides théologiens, n'en ont rien cru : la croyance d'un DIEU fut de tout temps une vérité infpirée par la nature à tous les hommes vivans en fociété : le refte a été enfeigné par la révélation ; de-là on conclut avec affez de vraifemblance que l'empereur *Kien-long* peut manquer de foi, mais qu'il ne manque pas de raifon.

Pour moi, Monfieur, je ne me fens ni affez hardi, ni affez compétent pour juger

(*p*) Page 103 du *Poëme de Moukden.*

un auſſi grand roi ; je préſume ſeulement que le mot *Tien* ou *Changti* ne comporte pas préciſément la même idée que le mot *al* donnait en arabe ; *Jehova* en phénicien ; *Knef* en égyptien ; *Zeus* en grec ; *Deus* en latin ; *Gott* en ancien allemand. Chaque mot entraîne avec lui différens acceſſoires en chaque langue : peut-être même, ſi tous les docteurs de la même ville voulaient ſe rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux licenciés qui attachaſſent la même idée à la même expreſſion ; peut-être enfin n'eſt-il pas poſſible qu'il y ait deux hommes ſur la terre qui penſent abſolument de même.

Vous m'objecterez que ſi la choſe était ainſi, les hommes ne s'entendraient jamais. Auſſi en vérité ne s'entendent-ils guère ; du moins je n'ai jamais vu de diſpute dans laquelle les argumentans ſuſſent bien poſitivement de quoi il s'agiſſait. Perſonne ne poſa jamais l'état de la queſtion, ſi ce n'eſt cet hibernois qui diſait : *Verum eſt, contrà ſic argumentor ;* la choſe eſt vraie, voici comme j'argumente contre.

Permettez-moi, Monſieur, de vous faire d'autres queſtions dans ma première lettre. Je ne me ferai pas entendre de vous avec autant de plaiſir que je vous ai entendu quand j'ai lu vos ouvrages.

LETTRE IV.

Sur l'ancien chriſtianiſme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.

JE vous ſupplie, Monſieur, de m'éclairer ſur une difficulté qui intéreſſe l'empire de la Chine, tous les Etats de la chrétienté, et même un peu les Juifs nos pères. Vous ſavez ce que fit à la Chine le révérend père *Ricci*; (*q*) ce nom eſt reſpectable, mais n'eſt pas heureux : il avait trouvé le moyen de s'introduire à la Chine avec un jéſuite portugais, nommé *Sémédo*, et notre révérend père *Trigaut*, autre nom célèbre, qu'on a cru ſignificatif. Ces trois miſſionnaires feſaient bâtir en 1625 une maiſon et une égliſe auprès de la ville de Sigan-fou ; ils ne manquèrent pas de trouver ſous terre une tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caractères chinois très-fins, et d'autres lettres inconnues, le tout ſurmonté d'une croix de Malthe, toute ſemblable à celle que d'autres miſſionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de

(*q*) Quatre dictionnaires, intitulés *Dictionnaires des grands hommes* le font mourir à l'âge de cinquante-huit ans. L'abbé *Prévoſt*, dans ſa compilation des voyages, le fait vivre juſqu'à quatre-vingt-huit. On ment beaucoup ſur les grands hommes.

l'apôtre S[t] *Thomas* ſur la côte de Malabar. (*r*) Les caractères inconnus furent reconnus bientôt pour être de l'ancien hébreu reſſemblant au ſyriaque : cette tablette diſait que la foi chrétienne avait été prêchée à Sigan-fou, et dans toute la province de Kenſi, (*s*) dès l'an de notre ſalut 636; la date de ce monument n'eſt que de l'année 782 de notre ère ; de ſorte que ceux qui érigèrent autrefois ce marbre attendirent cent quarante-ſix ans que la choſe fût bien conſtatée pour la certifier à la poſtérité.

L'authenticité de cette pièce était confirmée par pluſieurs témoins qui gravèrent leurs noms ſur la pierre : on ſent bien que ces noms ne ſont aiſés à prononcer ni en italien ni en français. Pour plus grande ſureté, outre les noms gravés des premiers témoins oculaires de l'an de grace 782, on a ſigné ſur une grande feuille de papier ſoixante et dix autres noms de témoins de bonne volonté, comme *Aaron*, *Pierre*, *Job*, *Lucas*, *Matthieu*, *Jean*, &c. qui tous ſont réputés avoir vu tirer le marbre de terre à Sigan-fou, en préſence du frère *Ricci*, l'an 1625, *et qui ne peuvent avoir été ni trompeurs ni trompés.*

(*r*) L'apôtre *ſaint Thomas* était charpentier ; il alla à pied au Malabar, portant un ſoliveau ſur l'épaule.

(*s*) Sigen-fou eſt la capitale de Kenſi.

Maintenant il faut voir ce qu'atteſtent les anciens témoins gravés de notre année 782, et les nouveaux témoins en papier de notre année 1625 ; ils dépoſent *qu'un ſaint homme, nommé Olopuen, arriva de Judée à la Chine, guidé par des nuées bleues, par des vents, et par des cartes hydrographiques, ſous le règne de Taïcum-veu-huamti* qui n'eſt connu de perſonne : c'était, dit le texte ſyriaque, dans l'année mil quatre-vingt-douze d'*Alexandre aux deux cornes ;* (*t*) c'eſt l'ère des Séleucides, et elle revient à la nôtre 636. Les jéſuites, et ſurtout le père *Kirker*, commentateurs de cette pièce curieuſe, diſent que, par la Judée, il faut entendre la Méſopotamie, et qu'ainſi le juif *Olopuen* était un très-bon chrétien qui venait planter la foi dans le royaume de Cathay, ce qui eſt prouvé par la croix de Malthe ; mais ces commentateurs ne ſongent pas que les chrétiens de la Méſopotamie étaient des neſtoriens qui ne croyaient pas la ſainte Vierge mère de DIEU. Par conſéquent, en prenant *Olopuen* pour un chaldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine, on ſuppoſe que DIEU envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume.

Voilà pourtant ce qu'on nous a conté ſérieuſement ; voilà ce qui a ſi long-temps occupé

(*t*) *Alexandre aux deux cornes* ſignifie *Alexandre* vainqueur de l'Orient et de l'Occident.

les ſavans de Rome et de Paris ; voilà ce que le père *Kirker*, l'un de nos plus intrépides antiquaires, nous raconte dans ſa *Sina illuſtrata.* Il n'avait point vu la pierre, mais on lui en avait donné la copie d'une copie. *Kirker* était à Rome, et n'avait jamais été à la Chine qu'il illuſtrait ; et ce qu'il y a de bon et d'aſſez curieux à mon gré, c'eſt que le père *Sémédo*, qui avait vu ce beau monument à Sigan-fou, le rapporte d'une façon, et le père *Kirker* d'une autre.

Voici l'inſcription de *Sémédo*, telle qu'il l'imprima en eſpagnol dans ſon hiſtoire de la Chine, à Madrid, chez *Jean Sanchès*, en 1642.

O que l'Eternel eſt vrai et profond, incompréhenſible et ſpirituel ! En parlant du temps paſſé, il eſt ſans principe ; en parlant du temps à venir, il eſt ſans fin. Il prit le rien, et avec lui il fit tout. Son principe eſt trois en un : ſans vrai principe il arrangea les quatre parties du monde en forme de croix. Il remua le chaos, et les deux principes en furent tirés. L'abyme éprouva le changement, le ciel et la terre parurent.

Après avoir ainſi fait parler l'auteur de l'inſcription chinoiſe dans le ſtyle des perſonnages de *Cervantes de Queledo ;* après avoir paſſé du péché d'*Adam* au déluge, et du déluge au Meſſie, il vient enfin au fait. Il

déclare que du temps du roi *Taïcum-veu-huamti* qui gouvernait avec prudence et ſainteté, il vint de Judée un homme de vertu ſupérieure, nommé *Olopuen* qui, guidé par les nuées, apporta la véritable doctrine. *Vinò deſde un Judæo hombre de ſuperior virtud, de nombre Olopuen, que guiado de las nubes tauxò la verdadera dottrina.*

Enſuite cette inſcription, qui n'eſt pas dans le ſtyle lapidaire, nous inſtruit que l'évangile n'était bien connu que dans le royaume de Taçin qui eſt la Judée; que Taçin confine à la mer Rouge par le midi, avec la montagne des perles par le Nord, &c. que dans ce pays d'évangile, les dignités ne ſe donnent qu'à la vertu; que les maiſons ſont grandes et belles; que le royaume eſt orné de bonnes mœurs.

Le prince *Caocum*, fils de l'empereur *Taïcum*, ordonna bientôt qu'on bâtit des égliſes dans toute la Chine à la façon de Taçin. Il honora *Olopuen*, et lui donna le titre d'évêque de la grande loi : *Honrò a Olopuen dandole titulo de Obiſpo de la gran ley.*

Ce n'eſt pas la peine de traduire le reſte de cette ſage et éloquente pièce; *Kirker* a voulu en corriger le fond et le ſtyle.

Le principe, dit-il, *a toujours été le même, vrai, tranquille, premier des premiers, ſans*

origine, néceſſairement le même, intelligent, et ſpirituel, le dernier des derniers, être excellentiſſime. Il établit les pôles des cieux, et il opéra excellemment avec le rien.... Enfin une femme vierge engendra le ſaint dans Taçin en Judée; et la conſtellation claire annonça la félicité.... Or, du temps de Taïcum-veu, très-illuſtre et très-ſage empereur de la Chine, arriva du royaume de Taçin en Judée un homme ayant une vertu ſuprême, nommé Olopuen, conduit par des nuées bleues, apportant les écritures de la vraie doctrine, contemplant la règle des vents pour réſiſter aux dangers auxquels ſes travaux l'expoſaient. Il arriva à la cour. L'empereur commanda à un colao ſon ſujet d'aller au devant du nouveau venu avec les bâtons rouges, (qui ſont la marque d'honneur;) et quand on eut introduit Olopuen dans le palais par l'occident, l'empereur fit apporter les livres de la doctrine de la loi. Il s'informa ſoigneuſement de cette loi profonde dans ſon cabinet, et de cette droite vérité... il ordonna qu'on la promulgât, et qu'on l'étendît par-tout.

C'était, ajoute *Kirker*, l'an de *Chriſt* 639; en quoi il ne s'accorde pas avec *Sémédo*. Après quoi il pourſuit ainſi dans ſa traduction : *L'empereur ordonna qu'on bâtît une égliſe à la manière de Taçin en Judée, et qu'on y établit vingt et un prêtres, &c.*

Tout le reſte eſt dans ce goût ; conciliera qui voudra le jéſuite portugais *Sémédo* avec le jéſuite allemand *Kirker.*

Les hérétiques diſent que le voyage d'*Olopuen* à la Chine, conduit par les nuées bleues, n'approche pas encore du voyage de Notre-Dame de Lorette, qui vint depuis par les airs dans ſa maiſon de Jéruſalem en Dalmatie, et de Dalmatie à la marche d'Ancone. Le jéſuite *Bertier* a combattu vigoureuſement dans le Journal de Trévoux en faveur d'*Olopuen* et de ſon aventure. Il ſe trouvera encore quelque *Nonotte* (*u*) qui prouvera la vérité de cette hiſtoire, comme il s'en eſt trouvé d'autres qui ont démontré la tranſlation de la maiſon de notre ſainte Vierge.

Je dirais volontiers à ces meſſieurs qui nous ont démontré tant de choſes, ce que dit à peu-près *Théone* à *Phaéton* dans l'opéra du *Phénix de la poëſie chantante*, que j'aime toujours malgré ma robe.

Ah! du moins, bonze que vous êtes,
Puiſque vous me voulez tromper,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

(*u*) Ce *Nonotte*, dans un beau livre intitulé *Erreurs de M. de Voltaire*, a démontré l'authenticité de l'apparition du labarum à *Conſtantin*, la douce modération de ce bon prince, celle de *Théodoſe*, la chaſteté de tous les rois de France de la première race, les ſacrifices de ſang humain offerts par *Julien* le philoſophe, le martyre de la légion thébaine, &c. C'était un régent

Ayez la bonté de me dire, Monſieur, ce que vous aimez le mieux, ou ces belles imaginations, ou les nouveaux ſyſtêmes de phyſique. Les pères du concile de Trente ayant entendu diſcourir *Dominico Soto* et *Achille Gaillard* ſur la grace, dirent que cela était admirable, mais qu'ils donnaient la préférence à leurs cuiſiniers. Je crois que *Dominico Soto* et *Achille Gaillard* étaient dans la bonne foi, et même que leurs diſputes ne briſèrent point les liens de la charité. Je ne dois ni ne puis penſer autrement : mais quand je viens à conſidérer tous les autres charlataniſmes de ce monde, depuis les dogmes qui ont régné en Ethiopie juſqu'à l'immortalité du dalaï-lama au grand Thibet, et à la ſainteteté de ſa chaiſe percée ; depuis le xaca du Japon juſqu'aux anciens druides des Gaules et de l'Angleterre, je ſuis épouvanté. Je conçois bien que tant de joueurs de gobelets ont voulu ſe faire payer en argent et en honneurs. On ne tromperait pas, dit-on, s'il n'y avait rien à gagner ; mais concevez-vous ceux qui payent ? comment ſe peut-il que parmi tant de millions d'hommes il n'y en eût pas deux qui ſe fuſſent laiſſés tromper ſur la valeur d'un écu, et que tous couruſſent au-devant des erreurs les plus

de ſixième fort ſavant, et un jéſuite très-tolérant, grand prédicateur, et d'un eſprit fin quoique profond.

groffières et les plus affreufes, dont il leur importait tant d'être défabufés ?

Ne voyez-vous pas comme moi avec confolation qu'il y a au bout de l'Afie une fociété immenfe de lettrés auxquels on n'a jamais reproché de fuperftition ridicule ou fanguinaire ? et s'il fe forme jamais ailleurs une compagnie pareille, ne la bénirez-vous pas ?

Je m'aperçois que je ne vous ai pas écrit tout-à-fait en enfant de S[t] *Idulphe* ; vous me le pardonnerez, s'il vous plaît.

LETTRE V.

Sur les lois et les mœurs de la Chine.

MONSIEUR,

J'ai peine à me défendre d'un vif enthoufiafme, quand je contemple cent cinquante millions d'hommes (*x*) gouvernés par treize mille fix cents magiftrats, divifés en différentes

(*x*) Plus ou moins ; mais, par les mémoires envoyés de la chine au père du *Halde*, il paraît que fous l'empereur *Cam-hi* on comptait environ foixante millions d'hommes entre l'âge de vingt et cinquante ans capables de porter les armes, fans parler des femmes, des filles, des jeunes gens, des vieillards, des lettrés, des familles nombreufes qui n'habitent que dans des bateaux ; le compte doit aller à plus de deux cents millions, furtout depuis les immenfes conquêtes faites dans la Tartarie occidentale.

cours, toutes ſubordonnées à ſix cours ſupérieures, leſquelles ſont elles-mêmes ſous l'inſpection d'une cour ſuprême. Cela me donne je ne ſais quelle idée des neuf chœurs des anges de S[t] *Thomas d'Aquin*.

Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoiſes, c'eſt qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'empire, ſans que le procès ait été examiné trois fois par le grand conſeil auquel préſide l'empereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette ſeule loi, je dirais : Voilà le peuple le plus juſte et le plus humain de l'univers.

Si je creuſe dans le fondement de leurs lois, tous les voyageurs, tous les miſſionnaires, amis et ennemis, Eſpagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, ſe réuniſſent pour me dire que ces lois ſont établies ſur le pouvoir paternel, c'eſt-à-dire, ſur la loi la plus ſacrée de la nature.

Ce gouvernement ſubſiſte depuis quatre mille ans, de l'aveu de tous les ſavans ; et nous ſommes d'hier : je ſuis forcé de croire et d'admirer. Si la Chine a été deux fois ſubjuguée par des Tartares, et ſi les vainqueurs ſe ſont conformés aux lois des vaincus, j'admire encore davantage.

Je laiſſe là cette muraille de cinq cents lieues de long, bâtie deux cents vingt ans avant notre ère ; c'eſt un ouvrage auſſi vain qu'immenſe, et auſſi malheureux qu'il parut d'abord utile, puiſqu'il n'a pu défendre l'empire. Je ne parle pas du grand canal de ſix cents mille pas géométriques, qui joint le fleuve Jaune à tant d'autres rivières. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je paſſe ſous ſilence des ponts de marbre de cent arches (*y*) conſtruits ſur des bras de mer, parce qu'après tout nous avons bâti le pont du Saint-Eſprit ſur le Rhône dans le temps que nous étions encore à demi barbares, et parce que les Egyptiens élevèrent leurs pyramides lorſqu'ils ne ſavaient pas encore penſer.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuſe magnificence des cours chinoiſes ; car l'inſtallation de quelques-uns de nos papes eut auſſi quelque ſplendeur, et la promulgation de la bulle d'or à Nuremberg ne fut pas ſans faſte.

J'ai plus de plaiſir à lire les maximes de *Confucius*, prédéceſſeur de S[t] *Martin*, de plus de mille ans, qu'à contempler l'eſtampe d'un

(*y*) Je ſuis fâché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-tchou-fou, ville capitale de la grande province de Fokien ; c'eſt auprès de Fou-tchou-fou qu'eſt ce beau pont ; et ce qu'il y a de mieux, c'eſt que les environs ſont couverts d'orangers, de citronniers, de cédras et de cannes de ſucre.

mandarin, fefant fon entrée dans une ville à la tête d'une proceffion : permettez-moi de rapporter ici quelques-unes de ces fentences.

» La raifon eft un miroir qu'on a reçu du » ciel; il fe ternit; il faut l'effuyer. Il faut » commencer par fe corriger pour corriger » les hommes.

» Je ne voudrais pas qu'on sût ma penfée; » ne la difons donc pas. Je ne voudrais pas » qu'on sût ce que je fuis tenté de faire; ne » le fefons donc pas.

» Le fage craint quand le ciel eft ferein : » dans la tempête il marcherait fur les flots » et fur les vents.

» Voulez-vous minuter un grand projet, » écrivez-le fur la pouffière, afin qu'au moin- » dre fcrupule il n'en refte rien.

» Un riche montrait fes bijoux à un fage : » Je vous remercie des bijoux que vous me » donnez, dit le fage. Vraiment je ne vous » les donne pas, répartit le riche. Je vous » demande pardon, répliqua le fage, vous » me les donnez, car vous les voyez, et je » les vois; j'en jouis comme vous, &c. »

Il y a plus de mille fentences pareilles de *Confucius*, de fes difciples et de leurs imitateurs. Ces maximes valent bien les fecs et faftidieux Effais de *Nicole*.

On

On n'eſt pas ſurpris qu'une nation ſi morale ait été ſubjuguée par des peuples féroces ; mais on s'étonne qu'elle ait été ſouvent bouleverſée comme nous par des guerres inteſtines : c'eſt un beau climat qui a eſſuyé de violens orages.

(z) Ce qui étonne plus, c'eſt qu'ayant ſi long-temps cultivé toutes les ſciences, ils ſoient demeurés au terme où nous étions en Europe aux dixième, onzième et douzième ſiècles. Ils ont de la muſique, et ils ne ſavent pas noter un air, encore moins chanter en parties. Ils ont fait des ouvrages d'une mécanique prodigieuſe, et ils ignoraient les mathématiques. Ils obſervaient, ils calculaient les éclipſes : mais les élémens de l'aſtronomie leur étaient inconnus.

Leurs grands progrès anciens, et leur ignorance préſente, ſont un contraſte dont il eſt difficile de rendre raiſon. J'ai toujours penſé que leur reſpect pour leurs ancêtres, qui eſt chez eux une eſpèce de religion, était une paralyſie qui les empêchait de marcher dans la carrière des ſciences. Ils regardaient leurs aïeux comme nous avons long-temps regardé *Ariſtote*. Notre ſoumiſſion pour *Ariſtote* (qui n'était pourtant pas l'un de nos ancêtres) a

(z) Pourquoi les Chinois peu profonds dans les mathématiques ?

été ſi ſuperſtitieuſe que, même dans l'avant dernier ſiècle, le parlement de Paris défendit, ſous peine de mort, qu'on fût en phyſique d'un avis différent de ce grec de Stagire. (*aa*) On ne menaçait pas à la Chine de faire pendre les jeunes lettrés qui inventeraient des nouveautés en mathématiques; mais un candidat n'aurait jamais été mandarin, s'il avait montré trop de génie, comme parmi nous un bachelier ſuſpect d'héréſie courrait riſque de n'être pas évêque. L'habitude et l'indolence ſe joignaient enſemble pour maintenir l'ignorance en poſſeſſion. Aujourd'hui les Chinois commencent à oſer faire uſage de leur eſprit, grace à nos mathématiciens d'Europe.

Peut-être, Monſieur, avez-vous trop mépriſé cette antique nation; peut-être l'ai-je trop exaltée: ne pourrions-nous pas nous rapprocher?

Eſt virtus medium vitiorum et utrimque reductum.

(*aa*) L'arrêt eſt de 1624.

LETTRE VI.

Sur les diſputes des révérends pères jéſuites à la Chine.

LA guerre de Troyes, Monſieur, n'eſt pas plus connue que les ſuccès des révérends pères jéſuites à la Chine, et leurs tribulations. Je vous demande d'abord ſi parmi toutes les nations du monde, excepté la juive, (*bb*) il y en a jamais eu une ſeule qui eût pu perſécuter des gens honnêtes, prêchant avec humilité un Dieu et la vertu, ſecourant les pauvres ſans offenſer les riches, béniſſant les peuples et les rois? je ſoutiens que chez les anthropophages de tels miſſionnaires ſeraient accueillis le plus gracieuſement du monde.

Si à la modeſtie, au déſintéreſſement, à cette vertu de la charité que *Cicéron* appelle *caritas humani generis*, ils joignent une connaiſſance profonde des beaux arts et des arts

(*bb*) Le Deutéronome des Juifs, chap. XIII, dit : Si un prophète vous fait des prédictions, et ſi ces prédictions s'accompliſſent, et s'il vous dit : ſervons le dieu d'un autre peuple... et ſi votre frère, ou votre fils, ou votre chère femme vous en dit autant, tuez-les auſſitôt. *Le Clerc* ſoutient que dieux d'un autre peuple, dieux étrangers, *dii alieni*, ne ſignifie que dieu d'un autre nom ; que le Dieu créateur du ciel et de la terre était par-tout le même, et qu'on doit entendre par *dii alieni*, dieux ſecondaires, dieux locaux, demi-dieux, anges, puiſſances aériennes, &c.

utiles; s'ils vous apprennent à peſer l'air, à marquer ſes dégrès de froid et de chaud, à meſurer la terre et les cieux, à prédire juſte toutes les éclipſes pour des milliers de ſiècles, enfin à rétablir votre ſanté avec une écorce qu'ils ont apportée du nouveau monde aux extrémités de l'ancien; alors ne ſe jette-t-on pas à genoux devant eux, ne les prend-on pas pour des divinités bienfeſantes?

Si après s'être montrés quelque temps ſous cette forme heureuſe, ils ſont chaſſés des quatre parties du monde, n'eſt-ce pas une grande probabilité que leur orgueil a par-tout révolté l'orgueil des autres, que leur ambition a réveillé l'ambition de leurs rivaux, que leur fanatiſme a enſeigné au fanatiſme à les perdre.

Il eſt évident que ſi les clercs de la brillante Egliſe de Nicomédie n'avaient pas pris querelle avec les valets-de-pied du céſar *Galérius;* et ſi un enthouſiaſte inſolent n'avait pas déchiré l'édit de *Dioclétien*, protecteur des chrétiens; jamais cet empereur juſque-là ſi bon, et mari d'une chrétienne, n'aurait permis la perſécution qui éclata les deux dernières années de ſon règne; perſécution que nos ridicules copiſtes de légendes ont tant exagérée. Soyez tranquille, et on vous laiſſera tranquille.

Du Halde rapporte dans ſa collection des mémoires de la Chine, un billet du bon empereur

Cam-hi aux jésuites de Pékin, lequel peut donner beaucoup à penser, le voici. (*cc*)

„ L'empereur (*dd*) est surpris de vous voir „ si entêtés de vos idées. Pourquoi vous „ occuper si fort d'un monde où vous n'êtes „ pas encore? jouissez du temps présent. „ Votre Dieu se met bien en peine de vos „ soins! n'est-il pas assez puissant pour se „ faire justice sans que vous vous en mêliez? „

Il paraît par ce billet que les jésuites se mêlaient un peu de tout à Pékin comme ailleurs.

Plusieurs d'entre eux étaient parvenus à être mandarins; et les mandarins chinois étaient jaloux. Les frères prêcheurs et les frères mineurs étaient plus jaloux encore. N'était-ce pas une chose plaisante de voir nos moines disputer humblement les premières dignités de ce vaste empire? Ne fut-il pas encore plus singulier que le pape envoyât des évêques dans ce pays; qu'il partageât déjà la Chine en diocèses sans que l'empereur en sût rien, et qu'il y dépêchât des légats pour juger qui savait le mieux le chinois, des jésuites, ou des capucins, ou de l'empereur?

Le comble de l'extravagance était, sans doute, (et on l'a déjà dit assez) que les missionnaires qui venaient tous enseigner la vérité,

(*cc*) Tome III de la collection de *du Halde*, page 129.

(*dd*) Billet singulier de l'empereur *Cam-hi* aux jésuites.

fuſſent tous diviſés entre eux, et s'accuſaſſent réciproquement des plus puans menſonges. Il y avait bien un autre danger : ces miſſionnaires avaient été dans le Japon la malheureuſe cauſe d'une guerre civile, dans laquelle on avait égorgé plus de trente mille hommes, en l'an de grace 1638. Bientôt les tribunaux chinois rappelèrent cette horrible aventure à l'empereur *Yont-chin*, fils de *Cam-hi*, et père de *Kien-long* l'auteur du poëme de Moukden. Tous les prédicateurs d'Europe furent chaſſés avec bonté par le ſage *Yont-chin*, en 1724. (*ee*) La cour ne garda que deux ou trois mathématiciens, parce que d'ordinaire ce ne ſont pas ces gens-là qui bouleverſent le monde par des argumens théologiques.

Mais, Monſieur, ſi les Chinois aiment tant les bons mathématiciens, pourquoi ne le ſont-ils pas devenus eux-mêmes? pourquoi ayant

(*ee*) Rien n'eſt plus connu aujourd'hui que le diſcours admirable de cet empereur aux jéſuites en les chaſſant : *Que diriez-vous ſi j'envoyais une troupe de bonzes et de lamas dans votre pays pour y prêcher leurs dogmes ? . . . . Les mauvais dogmes ſont ceux qui, ſous prétexte d'enſeigner la vertu, ſoufflent la diſcorde et la révolte. Vous voulez que tous les Chinois ſe faſſent chrétiens, je le ſais bien ; alors que deviendront-nous ? les ſujets de vos rois, comme l'île de Manille. Mon père a perdu beaucoup de ſa réputation chez les lettrés en ſe fiant trop à vous. Vous avez trompé mon père, n'eſpérez pas me tromper de même.* Après ce diſcours ſévère et paternel, l'empereur renvoya tous les convertiſſeurs en leur fourniſſant de l'argent, des vivres, et des eſcortes qui les défendirent des fureurs de tout un peuple déchaîné contre eux : il n'y eut point de dragonade. Voyez le volume XVII des *Lettres curieuſes et édifiantes*.

vu nos éphémérides ne se sont-ils pas avisés d'en faire? pourquoi sont-ils toujours obligés de s'en rapporter à nous? Le gouvernement met toujours sa gloire à faire recevoir ses almanachs par ses voisins, et il ne sait pas encore en faire? ce ridicule honteux n'est-il pas l'effet de leur éducation? Les Chinois apprennent long-temps à lire et à écrire, et à répéter des leçons de morale; aucun d'eux n'apprend de bonne heure les mathématiques. On peut parvenir à se bien conduire soi-même, à bien gouverner les autres, à maintenir une excellente police, à faire fleurir tous les arts, sans connaître la table des sinus et les logarithmes. Il n'y a peut-être pas un secrétaire d'Etat en Europe qui sût prédire une éclipse. Les lettrés de la Chine n'en savent pas plus que nos ministres et que nos rois.

Vous croyez que ce défaut vient des têtes chinoises encore plus que de leur éducation. Vous semblez penser que ce peuple n'est fait pour réussir que dans les choses faciles; mais qui sait si le temps ne viendra pas où les Chinois auront des *Cassini* et des *Newton*? Il ne faut qu'un homme ou plutôt qu'une femme. Voyez ce qu'ont fait de nos jours *Pierre I* et *Catherine II*.

LETTRE VII.

Sur la fantaiſie qu'ont eue quelques ſavans d'Europe de faire deſcendre les Chinois des Egyptiens.

JE voudrais, Monſieur, dompter ma curioſité, n'ayant pu la ſatisfaire. J'ai vu chez mon père, qui eſt négociant, pluſieurs marchands, facteurs, patrons de navires et aumôniers de vaiſſeaux qui revenaient de la Chine, et qui ne m'en ont pas plus appris que s'ils debarquaient du coche d'Auxerre. Un commiſſionnaire qui avait ſéjourné vingt ans à Kanton, m'a ſeulement confirmé que les marchands y ſont très-mépriſés, quoique dans la ville la plus commerçante de l'empire. Il avait été témoin qu'un officier tartare, très-curieux des nouvelles de l'Europe, n'avait jamais oſé donner à dîner dans Kanton à un officier de notre compagnie des Indes, parce qu'il ſervait des marchands. Le capitaine tartare avait peur de ſe compromettre : il ne ſe familiariſa juſqu'à dîner avec ce capitaine français qu'à ſa maiſon de campagne. Je ſoupçonne par parenthèſe que ce mépris pour une profeſſion ſi utile eſt la ſource de la friponnerie dont on

accuſe

accuſe les marchands chinois, et principalement les détailleurs ; ils ſe font payer leur humiliation. De plus, ce dédain mandarinal pour le commerce nuit beaucoup au progrès des ſciences.

N'ayant rien pu ſavoir par nos marchands, j'ai été encore moins éclairé par nos aumôniers qui ont pu argumenter depuis Goa juſqu'à Bornéo. Le capucin *Norberg* ne m'a appris autre choſe dans huit gros volumes, ſinon qu'il avait été perſécuté dans l'Inde par les jéſuites pourſuivis eux-mêmes par-tout.

Je me ſuis adreſſé à des ſavans de Paris qui n'étaient jamais ſortis de chez eux : ceux-là n'ont fait aucune difficulté de m'expliquer le ſecret de l'origine des Chinois, des Indiens, et de tous les autres peuples. Ils le ſavaient par les mémoires de *Sem*, *Cam* et *Japhet*. L'évêque d'Avranches, *Huet*, l'un de nos plus laborieux écrivains, fut le premier qui imagina que les Egyptiens avaient peuplé l'Inde et la Chine ; mais comme il avait imaginé auſſi que *Moïſe* était *Bacchus*, *Adonis* et *Priape*, ſon ſyſtême ne perſuada perſonne.

Mairan, ſecrétaire de l'académie des ſciences, crut entrevoir, avec les lunettes d'*Huet*, une grande conformité entre les ſciences, les uſages, les mœurs et même les viſages des Egyptiens et des Chinois. Il ſe figura que

Séſoſtris avait pu fonder des colonies à Pékin et à Délhi. Le père *Parennin* lui écrivit de la Chine une grande lettre auſſi ingénieuſe que ſavante qui dut le déſabuſer. (*ff*)

D'autres ſavans ont travaillé enſuite à tranſplanter l'Egypte à la Chine. Ils ont commencé par établir qu'on pouvait trouver quelque reſſemblance entre d'anciens caractères de la langue phénicienne ou ſyriaque, et ceux de l'ancienne Egypte, en y feſant des changemens requis ; il ne leur a pas été difficile de traveſtir enſuite ces caractères égyptiens en chinois. Cela fait, ils ont compoſé des anagrammes avec les noms des premiers rois de Chine. Par ces anagrammes ils ont reconnu que le roi chinois *Yu* eſt évidemment le roi d'Egypte *Menès*, en changeant ſeulement *Y* en *me*, et *u* en *nès*. *Ki* eſt devenu *Athoès ; Kang* a été transformé en *Diabiès ;* et encore *Diabiès* eſt-il un mot grec? On ſait aſſez que les Athéniens donnèrent des terminaiſons grecques aux mots égyptiens. Il n'y a pas eu plus de Diabiès en Egypte, que de Memphis et d'Héliopolis ; Memphis s'appelait *Moph*, Héliopolis s'appelait *On*. C'eſt ainſi que dans la ſuite des ſiècles ces Grecs s'aviſèrent de donner le nom de Crocodilopolis à la ville d'Arſinoé.

(*ff*) Imprimée à la tête du tome XXVI des *Lettres curieuſes et édifiantes.*

Tout cela ferait renoncer à la généalogie des noms et des hommes. Enfin il ne paraît pas que les Chinois ſoient venus d'Egypte plutôt que de Romorantin.

Je ne penſe pas pourtant qu'il fût honteux à la Chine d'avoir l'Egypte pour aïeule. La Chine eſt, à la vérité, dix-huit fois (*gg*) auſſi grande que ſa prétendue grand'mère ; et même on peut dire que l'Egypte n'eſt pas d'une race fort ancienne ; car pour qu'elle figurât un peu dans le monde, il fallut des temps infinis : elle n'aurait jamais eu de blé, ſi elle n'avait eu l'adreſſe de creuſer les canaux qui reçurent les eaux du Nil. Elle s'eſt rendue fameuſe par ſes pyramides, quoiqu'elles n'euſſent guère, ſelon *Platon* dans ſa République, (*hh*) plus de dix mille ans d'antiquité. Enfin, on ne juge pas toujours des peuples par leur grandeur et leur puiſſance. Athènes a été preſque égale à l'empire romain aux yeux des philoſophes ; mais malgré toute la ſplendeur dont l'Egypte a brillé, ſurtout ſous la plume de l'évêque *Boſſuet*, qu'il me ſoit permis de préférer un peuple adorateur pendant quatre

(*gg*) Je compte l'Egypte trois fois moins étendue que la France, et la France ſix fois moins que la Chine. Ces meſures ne contrediſent point celles de M. *Danville*, qui n'a conſidéré que le terrain cultivable de l'Egypte : voyez ſon *Egypte ancienne et moderne*.

(*hh*) Voyez *Platon* au livre II de ſa *République*.

mille ans du DIEU du ciel et de la terre, à un peuple qui se prosternait devant des bœufs, des chats, et des crocodiles, et qui finit par aller dire la bonne aventure à Rome, et par voler des poules au nom d'*Isis*.

Vous avez vaillamment combattu ceux qui ont voulu faire passer ces Egyptiens pour les pères des Chinois; *laudo vos*. Mais si vous regardez encore les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo*.

LETTRE VIII.

Sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.

JE gourmande toujours inutilement cette curiosité insatiable et inutile. Si on m'apprend quelques vérités sur un coin des quatre parties du monde, je me dis : à quoi ces vérités me serviront-elles? Si on m'accable de mensonges, comme cela m'arrive tous les jours, je gémis, et je suis prêt à me mettre en colère.

Bénis soient les Chinois, Monsieur, qui ne s'informent jamais de ce qui se passe hors de chez eux. M. *Gervais* a bien raison de remarquer que l'empereur n'a point fait son poëme pour nous, mais seulement pour ses

chers Tartares, et pour ses chers Chinois. Un littérateur de notre pays a écrit à sa majesté chinoise sur le danger qu'elle courait à Paris d'essuyer un réquisitoire et un monitoire au sujet de son poëme. L'empereur ne lui a pas répondu; et il a bien fait.

Que chacun fasse chez lui comme il entend. C'est ce qu'apprit à ses dépens mon père le marchand, *Jean du Chemin*, qui n'était pas riche. Il lui en coûta deux mille écus pour avoir été curieux lorsqu'il commerçait à Quanton, Canton, ou Kanton.

Vous avez entendu parler du révérend père *Gozzani*, (*ii*) auquel le révérend père *Joseph Suarez* recommanda, en 1707, d'aller visiter leurs frères les Juifs des dix tribus transplantées dans le pays de Gog et de Magog par *Salmanazar*, l'an 717 avant notre ère latine, juste du temps de *Romulus*.

Le révérend père *Gozzani*, qui était fort zélé, et qui n'avait pas un écu, alla trouver mon père *Jean du Chemin*, qui n'était pas riche. Venez avec moi, lui dit-il, et défrayez-moi, pour l'amour de DIEU, dans le voyage que père *Suarez* m'ordonne, de la part du pape, de faire à Caï-foum-fou, dans la province de Honang, qui n'est pas loin d'ici. Vous aurez

(*ii*) Voyez la lettre du frère *Gozzani* au septième recueil des lettres intitulées *édifiantes et curieuses*.

l'avantage de voir les dix tribus d'Ifraël chaffées par *Salmanazar*, il y a deux mille quatre cents vingt-quatre ans, de l'admirable pays de Judée. Elles règnent dans la province de Honang; elles reviendront à la fin du monde dans la terre promife, avec les deux autres tribus Juda et Benjamin, pour combattre l'ante-Chrift, et pour juger le genre humain; elles nous recevront à bras ouverts, et vous ferez une fortune immenfe avant que vous foyez jugé. Mon père crut ce *Gozzani;* il acheta des chevaux, une voiture, des habits magnifiques, pour paraître décemment devant les princes des tribus de *Gad*, *Nephtali*, *Zabulon*, *Iffachar*, *Afer*, et autres, qui régnaient dans Caï-foum-fou, capitale de Honang. Il défraya fplendidement fon jéfuite. Quand ils furent arrivés dans le royaume des dix tribus, ils furent en effet introduits dans la fynagogue, où le fanhédrin s'affemblait. C'était une douzaine de gueux qui vendaient des haillons. Le voyage avait coûté à mon père deux mille écus de cinq livres, qu'on appelle *taels* à la Chine, et les *Gad*, *Nephtali*, *Zabulon*, *Iffachar* et *Afer*, lui volèrent le refte de fon argent.

Frère *Gozzani* pour le confoler lui prouva que les gens des tribus chaffées depuis deux mille quatre cents vingt-quatre ans par

Salmanazar, de leur royaume d'Ifraël, qui avait bien quinze lieues de long fur huit de large, furent d'abord enchaînés deux à deux, comme des galériens, par l'ordre de *Salmanazar* roi de Chaldée; qu'ils furent conduits à coups de fourche de Samarie à Sichem, de Sichem à Damas, de Damas à Alep, d'Alep à Erzerum; que dans la fuite des temps cette partie du peuple chéri s'avança vers Erivan; que bientôt après elle marcha au fud de la mer d'Hircanie, vulgairement la mer Cafpienne; qu'elle planta fes pavillons dans le Guilan, dans le Tabeiftan; qu'elle vécut long-temps de cailles dans le grand défert falé, felon fon ancienne coutume; et qu'enfin de déferts en déferts, et de bénédictions en bénédictions, les dix tribus fondèrent le royaume de Caï-foum-fou, d'où ils ne reviendront que pour conduire les nations dans la voie droite. (*kk*) Cette doctrine confola fort mon père, mais ne le dédommagea pas.

J'avais dans ce temps-là même un coufin-germain, bachelier de forbonne. Il fe chargea de faire le panégyrique des fix corps des marchands : la facrée faculté y trouva des propofitions mal-fonnantes, hérétiques, fentant l'héréfie, ce qui lui fit une affaire très-férieufe.

(*kk*) On peut confulter fur une partie de ces belles chofes un profeffeur émérite du collége du Pleffis à Paris, lequel a fait parler fort favamment meffieurs les juifs *Jonathan*, *Mathataï* et

Ces aventures, et d'autres pareilles, firent connaître à la famille qu'elle ne devait jamais se mêler des affaires d'autrui ; qu'il fallait renoncer à la prose soutenue comme aux vers alexandrins ; et qu'enfin rien n'était plus dangereux que de vouloir briller dans le monde.

En effet, quand le père *Castel* fit une brochure pour rassurer l'*univers*, et une autre brochure pour instruire l'*univers*, les honnêtes gens en rirent, et l'univers n'en fut rien. C'est bien pis que si l'univers avait ri. Tout cela était un avertissement de me taire.

Vous pourrez me dire, Monsieur, que l'empereur *Kien-long* a pourtant voulu instruire une grande partie du globe en vers tartares, et que tous les lettrés de la Chine ont été à ses pieds. Vous ajouterez encore qu'il a fait imprimer une chanson sur le thé, (*ll*) et qu'il n'y a point de dame depuis Pékin jusqu'à Kanton qui n'ait chanté la chanson de son maître en déjeûnant. Mais s'il est permis à un empereur d'être bon poëte, un particulier risque trop. Il ne faut point se publier. Cachons-nous en vers et en prose. Il vous appartient, Monsieur, de paraître au grand jour ; mais ne montrez pas mes lettres.

Winker. On peut voir aussi la réponse à ces messieurs, article *Juif*, dans le *Dictionnaire philosophique*.

(*ll*) Cette chanson à boire est traduite par le père *Amiot*, et imprimée à la suite du *Poëme de Moukden*. C'est une chanson fort

LETTRE IX.

Sur un livre des brachmanes, le plus ancien qui ſoit au monde.

NE parlons plus, Monſieur, du poëme de l'empereur de la Chine, quelque beau qu'il puiſſe être. J'ai à vous entretenir d'un ouvrage cent fois plus poëtique, et beaucoup plus ancien, fait autrefois dans l'Inde, et qui ne commence que de nos jours à être connu en Europe; c'eſt le Shaſta-bad, le plus ancien livre de l'Indoſtan et du monde entier, écrit dans la langue ſacrée du hanſcrit, il y a près de cinq mille ans. C'eſt bien autre choſe que les yking ou les yquim chinois, qui ne ſont que des lignes droites où perſonne n'a jamais rien compris. Deux gentilshommes anglais qui ont tous deux, pendant plus de vingt ans, étudié la langue ſacrée dans le Bengale, langue connue ſeulement de quelques ſavans brames, ſe ſont donné la peine de lire et de traduire les morceaux les plus précieux de ce Shaſta-bad. L'un eſt M. *Holwell*, long-temps vice-gouverneur du principal établiſſement anglais

différente des nôtres; elle ne reſpire que la ſobriété et la morale. Les chanſonniers du bas étage, les ſeuls qui nous reſtent, n'en feraient pas contens.

ſur le Gange, l'autre M. *Dow*, colonel dans l'armée de la compagnie. J'avoue, Monſieur, que notre compagnie françaiſe ne s'eſt pas donné de pareils ſoins, et qu'elle n'a été ni ſi ſavante ni ſi heureuſe.

L'antiquité du Shaſta-bad fait voir évidemment que les brachmanes précédèrent de pluſieurs ſiècles les Chinois qui précèdent le reſte des hommes. Ce qui ſurprend, ce n'eſt pas que ce livre ſoit ſi ancien, c'eſt qu'il ſoit écrit dans le ſtyle dont *Platon* écrivait en Grèce, plus de deux mille ans après l'auteur indien.

Vous connaiſſez ce Shaſta-bad, ſans doute; mais permettez-moi de vous en repréſenter ici les principaux traits. Vous verrez qu'ils n'ont été connus d'aucuns de nos miſſionnaires. Chacun d'eux nous a conté ce qu'il entendait dire, et encore très-difficilement, dans la province où il ſéjourna peu de temps. Toutes ces provinces ont des idiomes et des catéchiſmes différens. Suppoſez que des indiens fuſſent aſſez déſœuvrés, aſſez inquiets, aſſez déterminés, pour venir en Europe s'informer de nos dogmes, et nous inſtruire des leurs, ils verraient à Pétersbourg l'Egliſe grecque qui diffère de la romaine; en Suède, en Danemarck, l'Egliſe évangélique ou luthérienne qui ne reſſemble ni à la romaine ni à la grecque; en Pruſſe, une autre religion. Il ſerait bien difficile à ces

indiens de ſe faire une idée nette de l'origine du chriſtianiſme. MM. *Holwell* et *Dow* ont puiſé à la ſource du brachmaniſme ; et on verra que cette ſource eſt celle des croyances qui ont régné le plus anciennement ſur notre hémiſphère, et même à la Chine, où la métempſycoſe indienne eſt encore reçue chez le peuple, quoique mépriſée chez les lettrés, et dans tous les tribunaux.

Voici le commencement du plus ſingulier de tous les livres. (*mm*)

„ DIEU eſt un, créateur de tout, ſphère
„ univerſelle, ſans commencement, ſans fin.
„ DIEU gouverne toute la création par une
„ providence générale, réſultante de ſes éter-
„ nels deſſeins. — Ne recherche point l'eſ-
„ ſence et la nature de l'Eternel qui eſt un ;
„ ta recherche ferait vaine et coupable. C'eſt
„ aſſez que jour par jour, et nuit par nuit,
„ tu adores ſon pouvoir, ſa ſageſſe, et ſa bonté,
„ dans ſes ouvrages. „

J'avais dit tout-à-l'heure que Shaſta-bad était digne de *Platon*. Je me rétracte, *Platon* n'eſt pas digne du Shaſta-bad. Continuons.

„ L'Eternel voulut, dans la plénitude du
„ temps, communiquer de ſon eſſence et de

(*mm*) Nous en avons déjà quelques extraits en français dans un abrégé de l'hiſtoire de l'Inde, imprimé avec le procès mémorable du général *Lalli*. (Volume de l'*Hiſtoire du parlement de Paris*.)

„ ſa ſplendeur à des êtres capables de la ſentir.
„ Ils n'étaient pas encore ; (*nn*) l'Eternel vou-
„ lut, et ils furent. Il créa *Birma*, *Vitſnou*
„ et *Sib.* „

On voit enſuite comment DIEU forma d'autres ſubſtances nombreuſes, ſubordonnées à ces trois premières participantes de ſa propre nature, et dominatrices avec lui. Ces puiſſances ſubordonnées, et d'un ordre inférieur, avaient à leur tête un génie céleſte que l'on nomme *Moiſazor*. Tous ces noms expriment dans la langue du hanſcrit des perfections différentes : ces perfections diverſes, et cette ſubordination produiſirent dans les globes dont DIEU a rempli l'eſpace, une harmonie et une félicité conſtante pendant pluſieurs ſiècles.

Il eſt clair que ces idées, toutes ſublimes qu'elles peuvent être, ne ſont cependant qu'une image d'un bon gouvernement parmi les hommes ; c'eſt le terreſtre épuré et tranſporté au ciel. C'eſt encore ce que *Platon* a tant imité.

Enfin l'envie et l'ambition ſe ſaiſiſſent du cœur de *Moiſazor* et de ſes compagnons : ils joignent les imperfections aux perfections ; ils pervertiſſent l'ouvrage de l'Eternel ; ils ſe révoltent contre les trois êtres ſupérieurs,

(*nn*) N'eſt-ce pas-là le vrai ſublime ?

tirés de ſa ſubſtance divine : la diſcorde ſuccède à l'harmonie ; le ciel ſe diviſe ; les génies fidèles qui ont conſervé la perfection ſe déclarent contre les génies infidèles qui ont choiſi l'imperfection ; l'Eternel précipite *Moiſazor* et les autres ſubſtances imparfaites et révoltées dans le globe des ténèbres, nommé l'*ondéra*.

Voilà probablement l'origine de la guerre des Titans contre les dieux en Egypte, de la deſtruction de *Typhon*, de la punition de *Typhée* et d'*Encelade* enchaînés par les Grecs en Sicile (*oo*) ſous le mont Etna. Un autre aurait dit, *voilà infailliblement*, au lieu de voilà probablement. Car on ſait que, dès qu'un beau conte eſt inventé par une nation, il eſt vîte copié par une autre : l'aventure d'*Amphitrion* et de *Soſie* eſt originairement de l'Inde ; on l'a déjà remarqué ailleurs.

Si on oſait, on obſerverait encore que cette hiſtoire, ou cette théogonie, ou cette allégorie parvint juſqu'aux Juifs, vers les temps d'*Archélaüs* et d'*Agrippa* ; car c'eſt alors qu'il parut un livre juif ſous le nom d'*Enoch*, dans lequel il était fait mention de la révolte et de la chute des anges. On nous a conſervé quelques paſſages de ce livre attribué à *Enoch*, *ſeptième homme après Adam*. On y trouve que

(*oo*) Voyez l'abrégé de l'hiſtoire de l'Inde, à la ſuite de la cataſtrophe du général *Lalli*.

deux cents anges principaux, ayant l'archange *Semexias* à leur tête, ſe liguèrent enſemble ſur le mont Hermon pour aller voler les hommes, et pour violer des filles. Le Seigneur ordonna à *Michaël* de lier le capitaine *Semexias*, et à *Gabriel* de lier *Azazel* le lieutenant : ils furent jetés avec leurs ſoldats dans le lieu d'obſcurité, comme y avaient été jetés les génies déſobéiſſans du Shaſta-bad. C'eſt même à cette chute des anges, rapportée dans le livre d'*Enoch*, que l'apôtre S[t] *Jude* fait alluſion, quand il dit dans ſon épître, chapitre premier : *Qu'Enoch, ſeptième homme après Adam, prophétiſa ſur ces étoiles errantes, auxquelles une tompête noire eſt réſervée pour l'éternité.* (*pp*) Il dit dans ce même chapitre : *Que ces anges ſont liés de chaînes à tout jamais*, (*qq*) *quoique l'archange Michaël n'osât maudire le diable, en lui diſputant le corps de Moïſe.*

C'eſt au père *Calmet* de notre congrégation d'expliquer ces myſtères ; c'eſt à lui ſeul de montrer comment la chute des anges n'avait été annoncée chez nous que dans un livre apocryphe : je dois me borner à vous dire que cette chute était articulée depuis des ſiécles dans le Shaſta-bad des anciens brachmanes.

Vous ſavez, Monſieur, qu'il y a dans ce temps-ci des doctes qui raiſonnent ; ce qui

(*pp*) Verſ. 13. (*qq*) Verſ. 6.

n'était pas autrefois ſi commun : vous ſavez que parmi nos doctes raiſonneurs modernes, il s'en trouve quelques-uns d'aſſez téméraires pour oſer croire que le berceau du chriſtianiſme fût dans l'Inde il y a cinq mille ans à peu-près ; et voici comme ils tâchent d'argumenter. L'origine de tout, diſent-ils, ſelon nous et ſelon les Indiens, c'eſt le diable. Car nous diſons que le diable s'étant révolté dans le ciel, avant qu'il y eût des hommes ſur la terre, et ayant été mis en enfer, il en ſortit pour venir tenter nos premiers parens, dès qu'il ſut qu'ils exiſtaient. Il fut la cauſe du péché originel, et ce péché originel fut la cauſe de tout ce qui eſt arrivé depuis ; donc le diable eſt la cauſe de tout. Mais puiſqu'il n'eſt queſtion dans aucun endroit de la Genèſe, ni du diable, ni de ſon enfer, ni de ſon voyage ſur la terre, il eſt évident que toute cette théologie eſt tirée de la théologie des anciens brachmanes, qui ſeuls avaient écrit l'hiſtoire du diable ſous le nom de *Moiſazor*. Ce *Moiſazor* avait commencé par être favori de DIEU ; puis avait été damné, puis était venu ſur la terre.

Nos commentateurs firent de ce diable chaſſé du ciel un ſerpent ; enſuite ils en firent *Sathan*, *Belphégor*, *Belzébuth*, &c. ils ont fini par l'appeler *Lucifer*, d'un mot latin qui veut dire l'étoile de Vénus.

Et pourquoi ont-ils appelé le diable étoile de Vénus ? c'eſt que dans un ancien écrit juif (*rr*) on a déterré un paſſage traduit en latin. Ce paſſage regarde la mort d'un roi de Babylone, de qui les Juifs avaient été eſclaves. Les Juifs ſe réjouiſſaient d'avoir perdu ce monarque, comme fait le peuple preſque partout à la mort de ſon maître. L'auteur exhorte le peuple à ſe moquer de ce roi babylonien qu'on vient d'enterrer.

„ Allons, dit-il, chantez une parabole
„ contre le roi de Babylone. Dites : Que ſont
„ devenus ſes employés des gabelles ? que
„ ſont devenus les bureaux de ces gabelles ?
„ le Seigneur a briſé le ſceptre des impies,
„ et les verges des dominateurs ; la terre eſt
„ maintenant tranquille et en ſilence ; elle eſt
„ dans la joie. Les cèdres et les ſapins, ô roi !
„ ſe réjouiſſent de ta mort. Ils ont dit :
„ depuis que tu es enterré, perſonne n'eſt
„ plus venu nous couper et nous abattre ;
„ tout le ſouterrain s'eſt ému à ton arrivée ;
„ les géans, les princes, ſe ſont levés de
„ leur trône ; ils diſent : Te voilà donc percé
„ comme nous ; te voilà ſemblable à nous ;
„ ton orgueil eſt tombé dans les ſouterrains
„ avec ton cadavre ; comment es-tu tombée
„ du ciel, étoile du matin, étoile de Vénus,

(*rr*) *Iſaïe.*

„ *Lucifer ?*

„ *Lucifer ?* (en ſyriaque *Hellel ;*) comment „ es-tu tombée en terre, toi qui frappais les „ nations ? &c. „

Cette parabole eſt fort longue. Il a plu aux commentateurs d'entendre littéralement cette allégorie, comme il leur a plu d'expliquer allégoriquement le ſens littéral de cent autres paſſages : c'eſt ainſi que notre S[t] *François de Paule* ayant fondé les minimes, on prêcha en Italie que ſon ordre était prédit dans la Genèſe ; *frater minimus cum patre noſtro.* C'eſt ainſi que toute l'hiſtoire de S[t] *François d'Aſſiſe* ſe trouve mot à mot dans la Bible. De tout cela, Monſieur, nos commentateurs concluent que le ſerpent qui trompa notre *Eve* était le diable, et les Indiens concluent que le diable était leur *Moiſazor*, qui fut ci-devant le premier des anges. Si on en croyait les anciens Perſes, leur *Sathan* ſerait d'une plus vieille date que notre ſerpent, et approcherait preſque de l'antiquité de *Moiſazor.* Chaque nation veut avoir ſon diable, comme chaque paroiſſe a ſon ſaint.

Je n'entre point dans ces profondeurs ; je remarquerai ſeulement que le gouverneur *Holwell*, après nous avoir donné une idée de ce livre ſi antique, et en avoir admiré le ſtyle, le compare au paradis perdu de Milton, *à cela près*, dit-il, *que Milton a été entraîné par ſon*

génie inventif et ingouvernable à ſemer dans ſon poëme des ſcènes trop groſſières, trop bouffonnes, trop oppoſées aux ſentimens qu'on doit avoir de l'Etre ſuprême. (*ss*)

Pourſuivons l'hiſtoire de l'ancienne loi indienne. DIEU pardonne, après pluſieurs milliers de ſiècles, aux génies délinquans; il crée la terre comme un ſéjour d'épreuve, pour leur donner lieu d'expier leurs crimes; il les fait paſſer par pluſieurs métamorphoſes. D'abord ils ſont vaches, afin que, lorſqu'ils ſeront hommes, ils apprennent à ne point tuer leurs nourrices, et à ne pas manger leurs pères nourriciers : c'eſt ce qui établit cette doctrine de la métempſycoſe, et cette abſtinence rigoureuſe de tout être à qui DIEU a donné la vie; doctrine que *Pythagore* embraſſa dans l'Inde, et qu'il ne put faire recevoir à Crotone.

Quand ces génies céleſtes et punis ont ſubi pluſieurs métamorphoſes ſans commettre des crimes, ils retournent enfin avec leurs femmes dans le ciel leur première patrie; et c'eſt pour accompagner leurs époux dans le ciel, que tant de femmes ſe brûlèrent, et ſe brûlent encore ſur le corps de leurs maris, piété ancienne autant qu'affreuſe, qui nous montre à quel excès de faibleſſe la ſuperſtition peut

(*ss*) Page 64, deuxième édition.

réduire l'efprit humain, et à quelle grandeur elle peut élever le courage. *Cicéron* dit dans fes Tufculanes que cette coutume fubfiftait dans fon temps de toute fa force. Il s'en effraie, et il l'admire.

M. *Holwell* a vu dans fon gouvernement, en 1743, la plus belle femme de l'Inde, âgée de dix-huit ans, réfifter aux prières et aux larmes de miladi *Ruffell*, femme de l'amiral anglais, qui la conjurait d'avoir pitié d'elle-même et de deux enfans charmans qu'elle allait laiffer orphelins; elle répondit à madame *Ruffell* : DIEU les a fait naître, DIEU en prendra foin. Elle s'étendit fur le bûcher, et y mit le feu elle-même avec autant de férénité que des dévotes prennent le voile parmi nous.

Il ajoute qu'un Anglais, nommé *Charnoc*, étant témoin du même épouvantable facrifice d'une jeune indienne très-belle, defcendit malgré les prêtres dans la foffe du bûcher, arracha du milieu des flammes cette victime qui criait au raviffeur et à l'impie; qu'il eut une peine extrême à l'apaifer; qu'enfin il l'époufa, mais qu'il fut regardé par tout le peuple comme un monftre.

Les brachmanes eurent un autre dogme qui a fait plus de fortune dans tout notre occident; c'eft celui de nos quatre âges du

monde, ſi bien chantés par *Ovide*, et qui figurent toujours dans nos opéra et dans nos tableaux. Le premier âge de la création de la terre pour ſauver les ames de l'enfer fut de trois millions deux cents mille de nos années, ci. 3200000

Le ſecond fut de 1600000

Le troiſième de 800000

Le quatrième où nous ſommes eſt de 400000

Ainſi tout va toujours en diminuant et en empirant dans ce monde ; mais nous ſommes plus diſcrets que les brachmanes. Nos âges ne ſont pas ſi longs. Les Indiens appellent ces âges *iogues ;* c'eſt dans le préſent iogue qu'un roi des bords du Gange, nommé *Brama*, écrivit dans la langue ſacrée le ſacré Shaſta-bad, il n'y a guère que cinq mille années : mais il ne s'écoula pas quinze ſiècles qu'un autre brachmane, qui pourtant n'était pas roi, donna une loi nouvelle du Veidam. Je lui en demande bien pardon ; ce Veidam eſt le plus ennuyeux fatras que j'aie jamais lu. Figurez-vous la légende dorée, les conformités de St *François d'Aſſiſe*, les exercices ſpirituels de St *Ignace*, et les ſermons de *Menot* joints enſemble, vous n'aurez encore qu'une idée très-imparfaite des impertinences du Veidam.

L'Ezour-veidam eſt tout autre choſe. C'eſt l'ouvrage d'un vrai ſage qui s'élève avec force contre toutes les ſottiſes des brachmanes de ſon temps. Cet Ezour-veidam fut écrit quelque temps avant l'invaſion d'*Alexandre*. C'eſt une diſpute de la philoſophie contre la théologie indienne ; mais je parie que l'Ezour-veidam (*tt*) n'a aucun crédit dans ſon pays, et que le Veidam y paſſe pour un livre céleſte.

LETTRE X.

Sur le paradis terreſtre de l'Inde.

CE n'eſt pas aſſez, Monſieur, que deux anglais, dans les tréſors qu'ils ont rapportés de l'Inde, aient compté principalement cet ancien livre de la religion des brachmanes ; ils ont encore découvert le paradis terreſtre. Vous ſavez que de grands théologiens l'avaient placé, les uns dans la Taprobane, les autres en Suède, quelques-uns même dans la lune. Mais il eſt réellement ſur un des bras du

(*tt*) L'Ezour-veidam eſt en effet un livre qui combat toutes les ſuperſtitions, et qui détruit les fables dont on déshonore la Divinité ; c'eſt probablement le livre que le père *Pons*, miſſionnaire ſur la côte de Malabar en 1740, appelle l'*Ajour-veidam*. Il avait un peu appris la langue des brames modernes, mais non l'ancien hanſcrit, qui eſt pour eux ce qu'eſt l'Iliade d'*Homère* pour les grecs d'aujourd'hui. Voyez ſa lettre au père du *Halde*, dans le tome XXV des *Lettres curieuſes et édifiantes*.

Gange. M. *Holwell* et quelques-uns de ſes amis y ont voyagé d'un bout à l'autre ; (*uu*) ce pays peut prendre ſon nom de ſa capitale Bishnapor ou Vitſnapor, où l'on adore *Vitſnou* fils de Dieu de temps immémorial. Il eſt à quelques journées de Calcuta, chef-lieu de la domination anglaiſe, et on le trouve marqué ſur toutes les bonnes cartes des poſſeſſions de la compagnie des Indes. Il n'eſt guère qu'à neuf ou dix journées des frontières du petit royaume de Patna. La contrée vers la ville anglaiſe de Calcuta, et vers celle de Vishnapor, eſt arroſée des canaux du Gange qui fertiliſent la terre. Tous les fruits, tous les arbres, toutes les fleurs, y ſont entretenus par une fraîcheur éternelle, qui tempère les chaleurs du tropique dont ce climat n'eſt pas éloigné. Le peuple y eſt encore plus favoriſé de la nature.

Ce peuple fortuné, dit la relation, *a conſervé la beauté du corps, ſi vantée dans les anciens brachmanes, et toute la beauté de l'ame, pureté, piété, équité, régularité, amour de tous les devoirs. C'eſt là que la liberté et la propriété ſont inviolables. Là on n'entend jamais parler de vol, ſoit privé, ſoit public ; dès qu'un voyageur quel qu'il ſoit a touché les limites du pays, il eſt ſous la*

(*uu*) Voyez *intereſting events relative to Bengale*, pages 197 et ſuivantes.

garde immédiate du gouvernement. On lui envoie des guides qui répondent de ſon bagage et de ſa perſonne, ſans aucun ſalaire. Ces guides le conduiſent à la première ſtation. Le premier officier du lieu le loge et le défraie, puis le remet à d'autres guides qui en prennent le même ſoin. Il n'a d'autre peine que de délivrer de ville en ville, à ſes conducteurs, un certificat qu'ils ont rempli leur charge. Il eſt entretenu de tout dans chaque gîte pendant trois jours, aux dépens de l'Etat; et s'il tombe malade, on le garde, et on lui adminiſtre tous les ſecours juſqu'à ce qu'il ſoit guéri, ſans qu'on reçoive de lui la moindre récompenſe.

Si ce n'eſt pas-là le paradis terreſtre, je ne ſais où il peut être.

Un philoſophe ſera moins ſurpris qu'un autre homme, quand il ſaura que les habitans de Vishnapor deſcendent des anciens brachmanes. C'eſt probablement ainſi que *Pythagore* fut reçu chez eux. Ils ont conſervé depuis des ſiècles innombrables la ſimplicité et la généroſité de leurs mœurs. Ajoutez à cela que cette province, preſque auſſi grande que la France ou l'Allemagne, a toujours été préſervée du fléau de la guerre, tandis que ce fléau dévorait tout depuis Délhi, et depuis les rives du Gange, juſqu'aux ſables de Pondichéri.

On demandera comment des peuples ſi doux et ſi vertueux n'ont pas été conquis par quelqu'un de ces voleurs de grand chemin, ſoit Marattes, ſoit Européans, ſoit *Thamas-Kouli-kan*, ſoit *Abdala?* c'eſt qu'on ne peut pas entrer chez eux ſi facilement que le diable entra, ſelon *Milton*, dans le paradis terreſtre, en ſautant les murs.

Le prince deſcendant des premiers rois brachmanes, qui règne dans Vishnapor, peut en moins d'un jour inonder tout le pays; une armée ſerait noyée en arrivant. Vishnapor eſt auſſi bien défendu qu'Amſterdam et Veniſe; ces peuples qui n'ont jamais attaqué perſonne réſiſteraient à l'univers entier.

Probablement quelques français, ſoit à Romorantin, ſoit à Paris, prendront ce récit pour des contes d'*Hérodote*, ou pour d'autres contes; tout eſt cependant de la plus exacte vérité : les témoins oculaires ſont à Londres.

Pourquoi n'en fait-on rien chez nous? pourquoi de ſoixante journaux qui paraiſſent tous les mois, aucun n'a-t-il diſcuté des merveilles ſi étranges? on dit que le livre de M. *Holwell* a été traduit; mais ces faits, jetés en paſſant dans des mémoires ſur les intérêts de ſa compagnie des Indes, n'ont été remarqués en France par perſonne. Un ſeul homme en a parlé, et on n'y a pas pris garde. On

n'était

n'était occupé chez nous que de l'hiſtoire pariſienne du jour. Si on a jeté les yeux un moment ſur l'Inde, ce n'a été que pour accuſer de nos déſaſtres ceux qui avaient prodigué leur ſang pour les finir. Aucun même des négocians, des commis, des employés de notre malheureuſe compagnie n'a jamais entendu parler de Vishnapor ou Bishnapor. Ils ont été chaſſés d'un climat que pendant cinquante ans ils n'avaient pu connaître. Le jéſuite *Lavaur*, qui revint de Pondichéri avec onze cents mille francs dans ſa caſſette, ne ſavait pas ſi M. *Holwell* et M. *Dow* étaient au monde.

J'avoue que ſi la route de Vishnapor était auſſi fréquentée que celle d'Orléans et de Lyon, l'hoſpitalité y ſerait moins en honneur : c'eſt une vertu qui coûte peu de choſe à ces peuples ; mais on m'avouera qu'ils exercent cette vertu quand l'occaſion s'en préſente : une bonne action aiſée à faire eſt toujours une bonne action. Ce ſerait le bonheur du genre humain que la vertu fût par-tout d'une pratique facile. La *dévotion aiſée* du père *le Moine* n'était point un ſi ridicule titre de livre ; faudrait-il donc que la ſaine morale fût rebutante ?

Si les brachmanes furent les premiers théologiens de ce monde, ils furent auſſi les

premiers aſtronomes. Les nuits de leur pays, qui ſont plus belles que nos beaux jours, dûrent néceſſairement les engager à obſerver les aſtres. Il n'eſt pas à croire que cette ſcience ait été cultivée d'abord par des bergers, comme on le dit. Nous ne voyons pas que nos pâtres s'occupent beaucoup des planètes et des étoiles fixes. Probablement ceux qui gardaient les moutons en Tartarie, aux Indes, en Chaldée, n'étaient pas plus curieux que les payſans de nos contrées, et je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de *Newton* et de *Halley* parmi nos bergers d'Allemagne, de France et d'Eſpagne. Il faut ſavoir un peu de géométrie pour être même un aſtronome ignorant. Les brachmanes étaient géomètres : il eſt donc de la plus grande vraiſemblance que la ſcience du ciel eut ſon origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité de l'écliptique. Leur première époque aſtronomique commençait à une conjonction de toutes les planètes, et cette conjonction était arrivée vingt-trois mille cinq cents et un ans avant notre ère. Je n'examine pas s'ils ſe ſont trompés ſur cette époque ; mais je dis qu'il faut une prodigieuſe ſcience et bien des ſiècles pour être en état de ſe tromper dans un tel calcul.

LETTRE XI.

Sur le grand lama et la métempſycoſe.

APRÈS avoir voyagé ſous vos ordres, Monſieur, en Egypte, à la Chine, et aux Indes, je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand lama. Je veux bien croire qu'il y a des tartares aſſez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de ſon derrière, en forme de grains de chapelet : en vérité il y a dans les environs de Romorantin, et dans d'autres villes, des gens du peuple qui ſe parent de reliques auſſi ſingulières. Je ne vois pas que ce qui ſort du derrière d'un homme qu'on reſpecte et qu'on aime, quand cela eſt bien ſec, bien muſqué, bien préparé, bien enchaſſé dans de l'or ou de l'ivoire, ſoit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite, ou tel vieux os pourri, ou tel nombril, ou tel prépuce, qu'on expoſe encore dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on penſe qu'il exiſte un homme immortel, cela peut faire quelque peine à un philoſophe. Peut-être ce dogme eſt-il la ſuite de cette recherche ſérieuſe

que des rois de la Chine firent autrefois du breuvage d'immortalité. Vous remarquez très-bien dans votre livre que plus d'un roi mourut ſubitement de ce breuvage qui feſait vivre éternellement.

Il y a, ce me ſemble, dans *Oléarius* un très-bon conte ſur *Alexandre*, qui chercha le breuvage d'immortalité, en paſſant par le Thibet, lorſqu'il allait conquérir l'Inde. C'eſt dommage que ce conte n'ait pas eu place dans les mille et une nuits ; mais il était trop philoſophique pour ma ſœur *Shézarade*. Voici donc ce qu'*Oléarius* lut en Perſe dans une hiſtoire d'*Alexandre*, qui n'eſt pas écrite par *Quinte-Curce*. (*xx*)

Alexandre, après la mort de *Darah*, ou *Darius*, ayant vaincu les Tartares Usbecks, et ſe trouvant de loiſir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux frères qui en avaient bu largement, et qui vivent encore comme *Hénoch* et *Elie*. Cette fontaine eſt dans une montagne du Caucaſe, au fond d'une grotte ténébreuſe. Les deux frères firent monter *Alexandre* ſur une jument dont ils attachèrent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mère, qui portait le roi au milieu de ces

(*xx*) Voyages d'*Oléarius* en Moſcovie et en Perſe, pages 169 et 170.

profondes ténèbres, pût revenir d'elle-même à ſon petit, après qu'on aurait bu.

Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte, on vit tout d'un coup une grande clarté; une porte d'acier brillant s'ouvre; un ange en ſort en ſonnant de la trompette. Qui es-tu? lui dit le héros. — Je ſuis *Raphaël.* — Et toi? — Moi, je ſuis *Alexandre.* — Que cherches-tu? — l'immortalité. — Tiens, lui dit l'ange, prends ce caillou, et quand tu en auras trouvé un autre préciſément de même poids, reviens à moi, et je te ferai boire. Alors l'ange diſparut, et les ténèbres furent plus épaiſſes qu'auparavant.

Alexandre ſortit de la grotte à l'aide de ſa jument qui courut après ſon poulain. Tous les officiers, tous les valets d'*Alexandre* ſe mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une peſanteur égale à celui de *Raphaël;* et cela ſervit à prouver cette ancienne vérité, ſur laquelle *Leibnitz* a tant inſiſté depuis, qu'il eſt impoſſible que la nature produiſe deux êtres abſolument ſemblables.

Enfin *Alexandre* prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à ſon caillou pour égaler le poids, et revint tout joyeux à ſa grotte ſur ſa jument. La porte d'acier s'ouvre, l'ange reparaît; *Alexandre* lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant conſidérés, lui dit;

Mon ami, tu y as ajouté de la terre; tu m'as prouvé que tu en es formé, et que tu retourneras à ton origine.

Il faut que depuis on ait cru dans le Thibet qu'enfin le grand lama avait trouvé les deux cailloux et la véritable recette. C'eſt ainſi que nos ancêtres crurent qu'*Ogier* le danois avait bu de la fontaine de Jouvence. C'eſt ainſi qu'en Grèce on avait imaginé que l'*Aurore* avait fait préſent à *Titon* d'une éternelle vieilleſſe.

Mais ce qui me paraît plus vraiſemblable, c'eſt que la croyance de la métempſycoſe, qui paſſa depuis ſi long-temps de l'Inde en Tartarie, eſt l'origine de cette opinion populaire que la perſonne du grand lama eſt immortelle.

Je vous prie de vouloir bien d'abord obſerver qu'il n'eſt point du tout abſurde de croire à la métempſycoſe. C'eſt un dogme très-faux, je l'avoue; il n'eſt point approuvé parmi nous, il peut être un jour déclaré hérétique; mais il n'a jamais été expreſſément condamné: on pouvait, ce me ſemble, ſuppoſer en ſureté de conſcience que DIEU, le créateur de toutes les ames, les feſait ſucceſſivement paſſer dans des corps différens; car que faire des ames de tant de fœtus qui meurent en naiſſant, ou qui ne parviennent pas à maturité? Voilà des ames toutes neuves qui n'ont point ſervi, ne ſeront-elles plus bonnes à rien? ne paraît-il

pas très-raiſonnable de leur donner d'autres corps à gouverner, ou ſi vous l'aimez mieux, de les faire gouverner par d'autres corps ?

Pour les ames qui ont habité des corps diſgraciés, et qui ont ſouffert avec eux dans leur demeure, n'eſt-il pas encore très-raiſonnable qu'après être délogées de leurs vilains étuis, elles aillent en habiter de mieux faits ?

Je dirais plus ; il n'y a perſonne qui, ſi on lui propoſait de renaître après ſa mort, n'acceptât ce marché de tout ſon cœur : *quàm vellent æthere in alto !* Il paraît donc aſſez évident que ce ſyſtême ne répugne ni au cœur humain ni à la raiſon humaine.

Il eſt encore évident que cette doctrine ne choque point les bonnes mœurs ; car une ame qui ſe trouvera logée dans le corps d'un homme pour ſoixante ou quatre-vingts ans tout au plus, devra prendre le parti d'être une ame honnête, de peur d'aller habiter après ſon décès le corps de quelque animal immonde et dégoûtant.

Pourquoi ce ſyſtême ne fut-il reçu ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni même en Egypte, ni en Chaldée ? eſt-ce parce qu'il n'était pas prouvé ? non, car tous ces peuples étaient infatués de dogmes bien plus improbables. Il eſt à croire plutôt que la doctrine de la tranſmigration des ames fut rejetée, parce

qu'elle ne fut annoncée que par des philosophes. Dans tout pays on disputa toujours contre le philosophe, et on recourut au sorcier. *Pythagore* eut beau dire en Italie :

O genus attonitum gelidæ formidine mortis,
Quid styga, quid tenebras, quid numina vana timetis,
Materiam vatum falsique piacula mundi?
Morte carent animæ, semperque priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ.
Ipse ego, (nam memini) Trojani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram.

Ce que du *Bartas* a traduit ainsi dans son style naïf :

Pauvres humains effrayés du trépas,
Ne craignez point le Styx et l'autre monde ;
Tous vains propos dont notre fable abonde.
Le corps périt, l'ame ne s'éteint pas ;
Elle ne fait que changer de demeure,
Anime un corps, puis un autre, sans fin.
Gardons-nous bien de penser qu'elle meure ;
Elle voyage, et tel fut mon destin,
J'étais Euphorbe à la guerre de Troye.

On laissa dire *Pythagore*, on se moqua d'*Euphorbe*, on se jeta à corps perdu à la tête de *Cerbère*, dans le Styx et dans l'Achéron, et

l'on paya chèrement des prêtres de *Diane* et d'*Apollon* qui vous en retiraient pour de l'argent comptant.

Les brachmanes et les lamas du Thibet furent presque les seuls qui s'en tinrent à la métempsycose. Il arriva qu'après la mort d'un grand lama, celui qui briguait la succession prétendit que l'ame du défunt était passée dans son corps : il fut élu, et il introduisit la coutume de léguer son ame à son successeur. Ainsi tout grand lama élève auprès de lui un jeune homme, soit son fils, soit son parent, soit un étranger adopté, qui prend la place du grand prêtre dès que le siége est vacant. C'est ainsi que nous disons en France que le roi ne meurt point. C'est-là, si je ne me trompe, tout le mystère. Le mort saisit le vif, et le bon peuple qui ne voit ni les derniers momens du défunt ni l'installation du successeur, croit toujours que son grand lama est immortel, infaillible, et impeccable.

Le père *Gerberon*, qui accompagna si souvent l'empereur *Cam-hi* dans ses parties de chasse en Tartarie, nous a pleinement instruits des précautions que ces pontifes prenaient pour ne point mourir. Voici ce qu'il raconte dans une de ses lettres écrites en 1697 : (*yy*)

(*yy*) Voyez le tome IV de la collection de du *Halde*, page 466, édition d'Hollande.

Le dalaï-lama, attaqué d'une maladie mortelle dans ſon palais de roſeaux et de joncs au Thibet, ne pouvait laiſſer ſon ſceptre et ſa mître à un petit bâtard d'un an, le ſeul enfant qui lui reſtait : cette place demandait un enfant de ſeize ans; c'était l'âge de la majorité. Il recommanda, ſous peine de damnation, à ſes prêtres de cacher ſon décès pendant quinze années; et il écrivit une lettre à l'empereur *Cam-hi*, par laquelle *il le mettait dans la confidence, et le ſuppliait de protéger ſon fils*. Son clergé devait rendre la lettre au bout de ce temps par une ambaſſade ſolennelle, et cependant il était tenu de dire à tous ceux qui viendraient demander audience à ſa ſainteté, qu'elle ne voyait perſonne, et qu'elle était en retraite. On ne parlait en Tartarie et à la Chine que de cette longue retraite du dalaï-lama; l'empereur y fut trompé lui-même.

Enfin ce monarque s'étant avancé juſqu'à la ville de Nianga auprès de la grande muraille, lorſque les quinze ans étaient écoulés, l'ambaſſade ſacerdotale parut, et la lettre fut rendue; mais les valets des ambaſſadeurs avaient divulgué le myſtère, et cent mille ſoldats qui ſuivaient l'empereur dans ſes chaſſes raillaient déjà l'immortalité d'un homme enterré depuis quinze ans. *Cam-hi* dit à l'ambaſſade : Mandez à votre maître que je lui ferai

réponſe dès que je ſerai mort. Cependant il eut la bonté de protéger le nouvel immortel qui avait ſes ſeize ans accomplis; et la canaille du Thibet crut plus que jamais à l'éternité de ſon pontife. (*zz*)

Toute cette affaire qui ſe paſſait moitié dans ce monde-ci, moitié dans l'autre, n'était donc au fond qu'une intrigue de cour. *Cam-hi* feſait reconnaître un immortel, et s'en moquait. Le défunt lama avait joué la comédie, même en mourant, et avait fait la fortune de ſon bâtard. Il ne faut pas croire que des hommes d'Etat ſoient des imbécilles parce qu'ils ſont nés en Tartarie; mais le peuple pourrait bien l'être.

Je ſuis perſuadé que ſi nous avions vécu du temps des adorateurs d'*Iſis*, d'*Apis* et d'*Anubis*, nous aurions trouvé dans la cour de Memphis autant de bon ſens et de ſagacité que dans les nôtres, malgré la foule des docteurs du pays, payés pour pervertir ce bon ſens.

Il eſt contradictoire, dira-t-on, que les premiers d'une nation ſoient ſages, habiles, polis, lorſque toute la jeuneſſe eſt élevée dans

(*zz*) Les miniſtres *Claude* et *Jurieu* ont oſé comparer notre ſaint père le pape au grand lama : ils ont dit qu'il n'eſt pas moins ridicule d'être infaillible que d'être immortel. Je penſe que la comparaiſon n'eſt pas juſte ; car il peut être arrivé qu'un pape à la tête d'un concile ait décidé que les cinq propoſitions ſont dans *Janſénius*, et ne ſe ſoit pas trompé ; mais il ne peut être arrivé que le même pape ne ſoit pas mort, lui et tout ſon concile.

la démence et dans la barbarie. Oui, cela semble incompatible; mais on a déjà remarqué que le monde ne subsiste que de contradictions.

Informez un chinois homme d'esprit, ou un tartare de Moukden, ou un tartare du Thibet, de certaines opinions qui ont cours dans une certaine partie de l'Europe, ils nous prendront tous pour ces bossus qui n'ont qu'un œil et qu'une jambe, pour des singes manqués, tels qu'ils figuraient autrefois, aux quatre coins des cartes géographiques chinoises, tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. Qu'ils viennent à Londres, à Rome ou à Paris, ils nous respecteront, ils nous étudieront, ils verront que dans toutes les sociétés d'hommes il vient un temps où l'esprit, les arts et les mœurs se perfectionnent. La raison arrive tard, elle trouve la place prise par la sottise; elle ne chasse pas l'ancienne maîtresse de la maison, mais elle vit avec elle en la supportant, et peu à peu s'attire toute la considération et tout le crédit. C'est ainsi qu'on en use à Rome même; les hommes d'Etat savent s'y plier à tout, et laissent la canaille ergotante dans tous ses droits. C'est ainsi que les dogmes les plus absurdes peuvent subsister chez les peuples les plus instruits.

Voyez ces Tartares Mantchoux qui conquirent la Chine le siècle passé. Dom *Jean de*

Palafox, évêque et vice-roi du Mexique, ce violent ennemi des jéſuites, qui pourtant n'a pas encore été canoniſé, fut un des premiers qui écrivit une relation de cette conquête. Il regarde les Tartares Mantchoux comme des loups qui ont ravagé une partie des bergeries de ce monde. On ne voit d'abord chez eux qu'ignorance de tout bien, jointe à la rage de faire tout le mal poſſible, inſolence, perfidie, cruauté, débauche portée à l'excès. Qu'eſt-il arrivé? trois empereurs et le temps ont ſuffi pour les rendre dignes de commenter le poëme du Moukden, et de l'imprimer en trente-deux nouveaux caractères différens.

L'empereur *Cam-hi*, grand-père de l'empereur poëte, avait déjà civiliſé ſes Tartares, non pas juſqu'à être éditeurs de poëmes, mais juſqu'à égaler les Chinois en ſcience, en politeſſe, en douceurs de mœurs. On ne diſtingue preſque plus aujourd'hui les deux nations.

Permettez-moi encore de vous dire que le père de l'empereur *Cam-hi*, tout jeune qu'il était, montrait une grande prudence en feſant couper les cheveux aux Chinois, afin que les vaincus reſſemblaſſent plus aux vainqueurs. *Palafox*, il eſt vrai, nous dit que pluſieurs chinois aimèrent mieux perdre leur tête que leur chevelure, ainſi que pluſieurs ruſſes ſous

Pierre le grand aimèrent mieux perdre leur argent que leur barbe; mais enfin tout ce qui tend à l'uniformité eſt toujours très-utile. Les derniers empereurs tartares n'ont fait qu'un ſeul peuple de deux grands peuples, et ils ſe ſont ſoumis, les armes à la main, aux anciennes lois chinoiſes. Une telle politique, ſoutenue depuis cent ans par un gouvernement équitable, vaut peut-être bien le travail aſſidu de calculer des éphémérides. Les brames d'aujourd'hui les calculent encore avec une facilité et une vîteſſe ſurprenantes : mais ils vivent ſous le plus funeſte des gouvernemens ou plutôt des anarchies; et les Tartaro-chinois jouiſſent de toute la portion de bonheur qu'on peut goûter ſur la terre.

Je conclus que politique et morale valent encore mieux que mathématique, &c. &c.

LETTRE XII.

Sur le Dante, et ſur un pauvre homme nommé Martinelli.

J'ENTRETENAIS mon ami *Gervais* de toutes ces choſes curieuſes, et je lui feſais lire les lettres que j'avais écrites à M. *Paw*, à condition que M. *Paw* me donnerait enſuite la permiſſion

de montrer les ſiennes à M. *Gervais*, lorſqu'il arriva deux ſavans d'Italie à pied qui venaient par la route de Nevers.

L'un était M. *Vincenzio Martinelli*, maître de langue, qui avait dédié une édition du *Dante* à milord *Orfort*; l'autre était un bon violon. *Per tutti i ſanti !* dit le ſignor *Martinelli*, on eſt bien barbare dans la ville de Nevers par où j'ai paſſé : on n'y fait que des colifichets de verre, et perſonne n'a voulu imprimer mon *Dante* et mes préfaces, qui ſont autant de diamans.

Vous voilà bien à plaindre, lui dit M. *Gervais*; il y a quatre ans que je n'ai pu débiter dans Romorantin un exemplaire des vers d'un empereur chinois; et vous qui n'êtes qu'un pauvre italien, vous oſez trouver mauvais qu'on n'imprime pas votre *Dante* et vos préfaces à Nevers ! Qu'eſt-ce donc que ce *Dante* ? C'eſt, dit *Martinelli*, le divin *Dante*, qui manquait de chauſſes au treizième ſiècle, comme moi aux dix-huitième. J'ai prouvé que *Bayle*, qui était un ignorant ſans eſprit, n'avait dit que des ſottiſes ſur le *Dante* dans les dernières éditions de ſon grand dictionnaire, *notizie ſpurie diforme.* J'ai relancé vigoureuſement un autre *cioſo* (*a*) homme

(*a*) Quelques gens de lettres italiens, qui ne ſavent pas vivre, appellent un français un *Cioſo*.

de lettres, qui s'eſt aviſé de donner à ſes compatriotes français une idée des poëtes italiens et anglais, en traduiſant quelques morceaux librement et ſottement en vers d'un ſtyle de *Polichinelle*, (*b*) comme je le dis expreſſément. En un mot, je viens apprendre aux Français à vivre, à lire et à écrire.

Le ſtupide orgueil d'un mercenaire, qui ſe croyait un homme conſidérable pour avoir imprimé le *Dante*, me cauſa d'abord une vive indignation. Mais j'eus bientôt quelque pitié du ſignor *Martinelli*; je me mêlai de la converſation, et je lui dis : Monſieur le maître de langues, vous ne me paraiſſez maître de goût ni de politeſſe. J'ai lu autrefois votre divin *Dante*; c'eſt un poëme très-curieux en Italie pour ſon antiquité. Il eſt le premier qui ait eu des beautés et du ſuccès dans une langue moderne. Il y a même, dans cet énorme ouvrage, une trentaine de vers qui ne dépareraient pas l'*Arioſte*; mais M. *Gervais* ſera fort étonné quand il ſaura que ce poëme eſt un voyage en enfer, en purgatoire, et en paradis. M. *Gervais* recula de deux pas, et trouva le chemin un peu long.

Sachez, dis-je à mon ami *Gervais*, que le *Dante*, ayant perdu par la mort ſa maîtreſſe

(*b*) Préface du *Dante* par le ſignor *Martinelli* : c'eſt de M. de *Voltaire* qu'il parle.

Béatrice

Béatrice Portinari, rencontre un jour à la porte de l'enfer *Virgile* et cette *Béatrice*, auprès d'une lionne et d'une louve. Il demande à *Virgile* qui il eſt ; *Virgile* lui répond que ſon père et ſa mère ſont de Lombardie, et qu'il le menera dans l'enfer, dans le purgatoire, et au paradis, ſi le *Dante* veut le ſuivre. Je te ſuivrai, lui dit le *Dante*, mène-moi où tu dis, et que je voie la porte de S[t] *Pierre*.

Che tu mi meni la dove or diceſti ;
Si che vegga la porta di ſan Pietro.

Béatrice eſt du voyage. Le *Dante*, qui avait été chaſſé de Florence par ſes ennemis, ne manque pas de les voir en enfer, et de ſe moquer de leur damnation. C'eſt ce qui a rendu ſon ouvrage intéreſſant pour la Toſcane. L'éloignement du temps a nui à la clarté ; et on eſt même obligé d'expliquer aujourd'hui ſon enfer comme un livre claſſique. Les perſonnages ne ſont pas ſi attachans pour le reſte de l'Europe. Je ne ſais comment il eſt arrivé qu'*Agamemnon*, fils d'*Atrée*, *Achille* aux pieds légers, le pieux *Hector*, le beau *Pâris*, ont toujours plus de réputation que le comte de *Monteſeltro*, *Guido da Polenta*, et *Paolo Lancilotto*.

Pour embellir ſon enfer, l'auteur joint les anciens païens aux chrétiens de ſon temps.

Cet aſſemblage et cette comparaiſon de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourrait avoir quelque choſe de piquant, ſi cette bigarrure était amenée avec art, s'il était poſſible de mettre de la vraiſemblance dans ce mélange bizarre de chriſtianiſme et de paganiſme, et ſurtout ſi l'auteur avait ſu ourdir la trame d'une fable, et y introduire des héros intéreſſans, comme ont fait depuis l'*Arioſte* et le *Taſſe*. Mais *Virgile* doit être ſi étonné de ſe trouver entre *Cerbère* et *Belzébuth*, et de voir paſſer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, et le lecteur encore davantage.

M. *Gervais* ſentit la vérité de ce que je lui diſais, et renvoya M. *Martinelli* avec ſes commentaires. Nous nous avouâmes l'un à l'autre que ce qui peut convenir à une nation eſt ſouvent fort inſipide pour le reſte des hommes. Il faut même être très-réſervé à reproduire les anciens ouvrages de ſon pays. On croit rendre ſervice aux lettres en commentant *Coquillart* et le roman de la Roſe. C'eſt un travail auſſi ingrat que bizarre de rechercher curieuſement des cailloux dans de vieilles ruines, quand on a des palais modernes.

Je me ſuis aviſé d'être libraire, me diſait M. *Gervais ;* je quitterai bientôt le métier ; il y a trop de livres, et trop peu de lecteurs.

Je m'en tiendrai à tenir café. Tous ceux qui viennent en prendre chez moi, difent continuellement : J'ai bien à faire du roman de mademoifelle *Lucie*, des mémoires de M. le marquis de *trois étoiles*, de la nouvelle hiftoire de *Céfar* et d'*Augufte* dans laquelle il n'y a rien de nouveau ; et d'un dictionnaire des grands hommes dans lequel ils font tous fi petits ; et de tant de pièces de théâtre qu'on ne voit jamais au théâtre ; et de cette foule de vers où l'on fait tant d'efforts pour être naturel, et où l'on eft de fi mauvaife compagnie en cherchant le ton de la bonne compagnie : tout cela rebute les honnêtes gens, ils aiment mieux lire la gazette.

Ils ont raifon, lui dis-je, il y a long-temps qu'on fe plaint de la multitude des livres. Voyez l'Eccléfiafte, il vous dit tout net qu'on ne ceffe d'écrire, *fcribendi nullus eft finis.* Tant de méditation n'eft qu'une affliction de la chair, *frequens meditatio afflictio eft carnis.* Ce n'eft pas que je croie que du temps du roi *Salomoh* ou *Soleïman*, il y eût autant de livres qu'il y en eut dans Alexandrie, dont la bibliothèque royale poffédait fept cents mille volumes dont *Céfar* brûla la moitié.

Beaucoup de favans ont prétendu, et peut-être avec témérité, que cet Eccléfiafte ne pouvait être du troifième roi de la Judée,

et qu'il fut composé sous les *Ptolomées* par un juif d'Alexandrie, homme d'esprit et philosophe. Mais le fait est que la multitude de livres inlisibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parce qu'il y a trop de choses à apprendre. Je suis occupé d'un problême de géométrie ; vient un roman de Clarisse en six volumes, que des anglomanes me vantent comme le seul roman digne d'être lu d'un homme sage : je suis assez fou pour le lire ; je perds mon temps, et le fil de mes études. Puis, lorsqu'il m'a fallu lire dix gros volumes du président de *Thou*, et dix autres de *Daniel*, et quinze de *Rapin Thoyras*, et autant de *Mariana*, arrive encore un *Martinelli* qui veut que je le suive en enfer, en purgatoire, et en paradis, et qui me dit des injures parce que je ne veux pas y aller ! cela désespère. La vue d'une bibliothèque me fait tomber en syncope.

Mais, me dit M. *Gervais*, pensez-vous qu'on se mette plus en peine dans ce pays-ci de vos Chinois et de vos Indiens, que vous ne vous souciez des préfaces du signor *Martinelli* ? Hé bien, M. *Gervais*, n'imprimez pas mes Chinois et mes Indiens.

M. *Gervais* les imprima.

DES DIVERS CHANGEMENS

ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.

QUI croirait que l'art de la tragédie eſt dû en partie à *Minos?* Si un juge des enfers eſt l'inventeur de cette poëſie, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaie. *Theſpis* et d'autres ivrognes paſſent pour avoir introduit ce ſpectacle chez les Grecs, au temps des vendanges ; mais ſi nous en croyons *Platon*, dans ſon dialogue de *Minos*, on jouait déjà des pièces de théâtre du temps de ce prince. *Theſpis* promenait ſes acteurs dans une charrette; mais en Grèce et dans d'autres pays, long-temps avant *Theſpis*, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut, dans ſon origine, une choſe ſacrée; et de-là vient que les hymnes des chœurs ſont preſque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'*Eſchyle*, de *Sophocle*, d'*Euripide*. Il n'était pas permis à un poëte de donner une pièce avant quarante ans ; ils s'appelaient *Tragedidaskaloi*, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on repréſentait leurs ouvrages ; l'argent que le public

employait à ces ſpectacles était un argent ſacré.

Eubulus, ou *Eubolis*, ou *Ebylys*, fit paſſer en loi qu'on mettrait à mort quiconque proposerait de détourner cette monnaie à des uſages profanes. C'eſt pourquoi *Démoſthènes*, dans ſa ſeconde *Olinthienne*, emploie tant de circonſpection et tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre *Philippe*; c'eſt comme ſi on entreprenait en Italie de ſoudoyer des troupes avec le tréſor de Notre-Dame de Lorette.

Les ſpectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On ſait que, chez les Egyptiens, les danſes, les chants, les repréſentations, furent une partie eſſentielle des cérémonies réputées ſaintes. Les Juifs prirent ces uſages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant et groſſier tâche d'imiter ſes voiſins ſavans et polis; de-là ces fêtes juives, ces danſes des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes, et tant d'autres cérémonies entièrement égyptiennes.

Il y a bien plus; les véritablement grandes tragédies, les repréſentations impoſantes et terribles étaient les myſtères ſacrés qu'on célébrait dans les plus vaſtes temples du monde, en préſence des ſeuls initiés; c'était là que les habits, les décorations, les machines,

étaient propres au ſujet, et le ſujet était la vie préſente et la vie future.

C'était d'abord un grand chœur, à la tête duquel était l'hiérophante : „ Préparez-vous, „ s'écriait-il, à voir par les yeux de l'ame „ l'arbitre de l'univers. Il eſt unique, il exiſte „ ſeul par lui-même, et tous les êtres doivent „ à lui ſeul leur exiſtence ; il étend par-tout „ ſon pouvoir et ſes œuvres ; il voit tout, et „ ne peut être vu des mortels. „

Le chœur répétait cette ſtrophe ; enſuite on gardait quelque tems le ſilence ; c'était-là un vrai prologue. La pièce commençait par une nuit répandue ſur le théâtre ; des acteurs paraiſſaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient ſur des montagnes et deſcendaient dans des abymes. Ils ſe heurtaient, ils marchaient comme égarés. Leurs diſcours, leurs geſtes exprimaient l'incertitude des démarches des hommes, et toutes les erreurs de notre vie. La ſcène changeait, les enfers paraiſſaient dans toute leur horreur, les criminels avouaient leurs fautes, et atteſtaient la vengeance céleſte. C'eſt ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixième livre de l'Enéide, qui n'eſt autre choſe qu'une deſcription des myſtères ; et c'eſt ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de Phlégias : *Soyez juſtes, mortels, et ne craignez*

qu'un DIEU. Ce fou de *Scarron* ſe trompe donc quand il dit :

> Cette ſentence eſt bonne et belle,
> Mais en enfer de quoi ſert-elle ?

Elle ſervait aux ſpectateurs. Enfin on voyait les champs élyſiens, la demeure des juſtes. Ils chantaient la bonté de DIEU, d'un ſeul DIEU, architecte du monde ; ils enſeignaient aux aſſiſtans tous leurs devoirs. C'eſt ainſi que *Stobée* parle de ces ſpectacles ſublimes, dont on retrouve encore quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains, la comédie fut admiſe après la première guerre punique, pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour apaiſer les dieux, comme le dit *Tite-Live* au livre VII. Ce fut un acte très-ſolennel de religion. Les pièces de *Livius Andronicus* furent une partie de la cérémonie ſainte des jeux ſéculaires. Jamais de théâtre ſans ſimulacres des dieux et ſans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les Juifs pour les cérémonies païennes, quoiqu'ils en retinſſent quelques-unes. Les premiers pères de l'Egliſe voulurent ſéparer en tout les chrétiens des gentils ; ils crièrent contre les ſpectacles. Le théâtre, ſéjour des antiques divinités ſubalternes, leur parut l'empire du diable.

diable. *Tertullien* l'africain dit, dans ſon livre des ſpectacles, que le diable élève les *acteurs ſur des brodequins*, *pour donner un démenti à* JESUS-CHRIST, *qui aſſure que perſonne ne peut ajouter une coudée à ſa taille.* S[t] *Grégoire de Nazianze* inſtitua un théâtre chrétien, comme nous l'apprend *Sozomène;* un S[t] *Apollinaire* en fit autant ; c'eſt encore *Sozomène* qui nous en inſtruit dans l'*Hiſtoire eccléſiaſtique* L'ancien et le nouveau teſtament furent les ſujets de ces pièces, et il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théâtre fut l'origine des myſtères qu'on joua quelque temps après dans preſque toute l'Europe.

Caſtelvetro certifie dans ſa poëtique que la paſſion de JESUS-CHRIST était jouée de temps immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces repréſentations des Italiens, de qui nous tenons tout ; et nous les imitâmes aſſez tard, ainſi que nous avons fait dans preſque tous les arts de l'eſprit et de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorzième ſiècle : les bourgeois de Paris firent leurs premiers eſſais à Saint-Maur. On joua les myſtères à l'entrée de *Charles VI* à Paris, l'an 1380.

On croit communément que ces pièces étaient des turpitudes, des plaiſanteries indécentes ſur les myſtères de notre ſainte religion,

ſur la naiſſance d'un Dieu dans une étable, ſur le bœuf et ſur l'âne, ſur l'étoile des trois rois, ſur ces trois rois même, ſur la jalouſie de *Joſeph*, &c. On en juge par nos noëls, qui ſont en effet des plaiſanteries, auſſi comiques que blâmables, ſur tous ces événemens ineffables. Il n'y a preſque perſonne qui n'ait entendu répéter les vers par leſquels on prétend qu'une de ces tragédies de la paſſion commence :

Matthieu? — Plaît-il, Dieu?
— Prends ton épieu.
— Prendrai-je auſſi mon épée?
— Oui, et ſuis-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la réſurrection un ange parle ainſi à DIEU, le père.

Père éternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne :
Votre fils bien-aimé eſt mort,
Et vous ronflez comme un ivrogne!
— Il eſt mort? — Foi d'homme de bien.
— Diable emporte qu'en ſavait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les pièces des myſtères qui ſont venues juſqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plupart très-graves ;

on n'y pouvait reprendre que la groſſièreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la ſainte écriture en dialogues et en action; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de DIEU. Il y avait ſur le théâtre beaucoup plus de pompe et d'appareil que nous n'en avons jamais vu : la troupe bourgeoiſe était compoſée de plus de cent acteurs, indépendamment des aſſiſtans, des gagiſtes et des machiniſtes. Auſſi on y courait en foule, et une ſeule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établiſſement de l'hôtel de Bourgogne. C'eſt ce qui ſe voit par les regiſtres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs ſe plaignirent que perſonne ne venait plus à leurs ſermons, car le monologue fut en tout temps jaloux du dialogue : il s'en fallait beaucoup que les ſermons fuſſent alors auſſi décens que ces pièces de théâtre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les ſermons de *Menot* et de tous ſes contemporains.

Cependant, en 1541, le procureur général, par ſon réquiſitoire du 9 novembre, prétend (article II) *que prédications ſont plus décentes que myſtères, attendu qu'elles ſe font par théologiens, gens doctes et de ſavoir, que ne ſont les actes que font gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail ſur les myſtères et ſur les moralités qui leur ſuccédèrent, il ſuffira de dire que les Italiens, qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent auſſi les premiers : le cardinal *Bibiena*, le pape *Léon X*, l'archevêque *Triſſino*, reſſuſcitèrent, autant qu'ils le purent, le théâtre des Grecs ; et il ne ſe trouva alors aucun petit pédant inſolent qui osât croire qu'il pouvait flétrir l'art des *Sophocle*, que les papes feſaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence, en 1514, fit des dépenſes immenſes pour la repréſentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe depuis la décadence de l'empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, et on y accourut des extrémités de l'Italie. La pièce eſt de l'archevêque *Triſſino* ; elle eſt noble, elle eſt régulière, et purement écrite. Il y a des chœurs, elle reſpire en tout le goût de l'antiquité ; on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue et la langueur : c'étaient les défauts des Grecs ; il les imita trop dans leurs fautes, mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape *Léon X* fit repréſenter à Florence la Roſamonda du *Rucelaï*, avec une magnificence très-ſupérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le *Rucelaï* et le *Triſſino*.

Long-temps auparavant la comédie ſortait du tombeau par le génie du cardinal *Bibiéna*, qui donna la Calandra, en 1482. Après lui, on eut les comédies de l'immortel *Arioſte*, la fameuſe Mandragore de *Machiavel*; enfin le goût de la paſtorale prévalut. L'Aminte du *Taſſe* eut le ſuccès qu'elle méritait, et le Paſtor fido un ſuccès encore plus grand. Toute l'Europe ſavait et ſait encore par cœur cent morceaux du Paſtor fido : ils paſſeront à la dernière poſtérité : il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaiſſent pour tel. Malheur à un peuple, comme on l'a déjà dit, qui ſeul eſt content de ſa muſique, de ſes peintures, de ſon éloquence, de ſa poëſie !

Tandis que le Paſtor fido enchantait l'Europe, qu'on en récitait par-tout des ſcènes entières, qu'on le traduiſait dans toutes les langues; en quel état étaient ailleurs les belles-lettres et les théâtres? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Eſpagnols avaient leurs *autos-ſacramentales*, c'eſt-à-dire, leurs actes ſacramentaux. *Lopez de Vega*, qui était digne de corriger ſon ſiècle, fut ſubjugué par ſon ſiècle. Il dit lui-même qu'il eſt obligé, pour plaire, d'enfermer ſous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ſes ſottiſes.

Dans l'une de ſes meilleures pièces, intitulée *Dom Raymond*, ce dom *Raymond*, fils d'un roi de Navarre, eſt déguiſé en payſan; l'infante de *Léon*, ſa maîtreſſe, eſt déguiſée en bûcheron; un prince de *Léon*, en pélerin. Une partie de la ſcène eſt chez un aubergiſte.

Pour les Français, quels étaient leurs livres et leurs ſpectacles favoris? le chapitre des *torcheculs* de *Gargantua*, l'oracle de la *dive Bouteille*, les pièces de *Chrétien* et de *Hardy*.

Soixante et douze ans s'écoulèrent depuis *Jodelle* qui, ſous *Henri II*, avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, ſans que la France produisît rien de ſupportable. Enfin *Mairet*, gentilhomme du duc de *Montmorenci*, après avoir lutté long-temps contre le mauvais goût, donna ſa tragédie de Sophonisbe, qui ne reſſemblait point à celle de l'archevêque *Triſſino*. C'eſt une petite ſingularité que la renaiſſance du théâtre et l'obſervation des règles aient commencé en Italie et en France par une Sophonisbe. Cette pièce de *Mairet* eſt la première que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne ſoient point violées; elle ſervit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque temps avant que *Corneille* travaillât pour la ſcène tragique; et elle fut ſi goûtée, malgré ſes défauts, que, lorſque

Corneille lui-même voulut enfuite donner une Sophonisbe, elle tomba, et celle de *Mairet* fe foutint encore long-temps. *Mairet* ouvrit donc la véritable carrière où *Rotrou* entra, et celui-ci alla plus loin que fon maître. On joue encore fa tragédie de Venceflas, pièce très-défectueufe, à la vérité, mais dont la première fcène et prefque tout le quatrième acte font des chefs-d'œuvre.

Corneille parut enfuite; fa Médée, qui n'eft qu'une déclamation, eut un peu de fuccès; mais le Cid imité de l'Efpagnol, fût la première pièce qui franchit les bornes de la France, et qui obtint tous les fuffrages, excepté ceux du cardinal de *Richelieu* et de *Scudéri*. On fait affez jufqu'à quel point *Corneille* s'éleva dans les belles fcènes des Horaces et de Cinna, dans les perfonnages de *Cornélie*, de *Sévère*, dans le cinquième acte de Rodogune. Si Médée, Pertharite, Théodore, Oedipe, Bérénice, Suréna, Othon, Sophonisbe, Pulchérie, Agéfilas, Attila, dom Sanche, la Toifon d'or, ont été indignes de lui et de tous les théâtres, fes belles pièces et les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder avec juftice comme le père de la tragédie.

Il eft inutile de parler ici de celui qui fut fon émule et fon vainqueur, quand ce grand homme commença à baiffer. Il ne fut plus

permis alors de négliger la langue et l'art des vers dans les tragédies ; et tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de *Racine* fut mépriſé.

Il eſt vrai qu'on nous reprocha avec raiſon que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie et d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a juſtement condamné *Corneille* pour avoir fait parler froidement d'amour *Théſée* et *Dircé* au milieu de la peſte ; pour avoir mis de petites coquetteries ridicules dans la bouche de *Cléopâtre* ; et enfin, pour avoir preſque toujours traité l'amour bourgeois dans tous ſes ouvrages, ſans jamais en faire une paſſion forte, excepté dans les fureurs de *Camille*, et dans les ſcènes attendriſſantes du Cid qu'il avait priſes dans Guilain de Caſtro et qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant *Racine* l'amour inſipide et les expreſſions bourgeoiſes ; mais on s'aperçut bientôt que preſque toutes ſes pièces et celles des auteurs ſuivans contenaient une déclaration, une rupture, un raccommodement, une jalouſie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les pièces de cet aimable poëte, s'il n'avait pas ſu couvrir cette faibleſſe de tous les charmes de la poëſie, des grâces de ſa diction, de la douceur de ſon éloquence ſage, et de toutes les reſſources de ſon art.

Dans les beautés frappantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché dont on ne s'était pas aperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par *Saint-Evremond;* il dit *que nos pièces ne font pas une impreſſion aſſez forte; que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendreſſe; que l'émotion tient lieu de ſaiſiſſement, l'étonnement de l'horreur; qu'il manque à nos ſentimens quelque choſe d'aſſez profond.*

Il faut avouer que *Saint-Evremond* a mis le doigt dans la plaie ſecrète du théâtre français: on dira tant qu'on voudra que *Saint-Evremond* eſt l'auteur de la pitoyable comédie de Sir Politik et de celle des opéra; que ſes petits vers de ſociété ſont ce que nous avons de plus plat en ce genre; que c'était un petit feſeur de phraſes: mais on peut être totalement dépourvu de génie, et avoir beaucoup d'eſprit et de goût. Certainement ſon goût était très-fin, quand il trouvait ainſi la raiſon de la langueur de la plupart de nos pièces.

Il nous a preſque toujours manqué un degré de chaleur; nous avions tout le reſte. L'origine de cette langueur, de cette faibleſſe monotone, venait en partie de ce petit eſprit de galanterie, ſi cher alors aux courtiſans et

aux femmes, qui a transformé le théâtre en conversations de *Clélie*. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raisonnemens politiques qui ont gâté Sertorius, qui ont rendu Othon si froid, et Suréna et Attila si mauvais. Mais une autre raison empêchait encore qu'on ne déployât un grand pathétique sur la scène, et que l'action ne fût vraiment tragique; c'était la construction du théâtre et la mesquinerie du spectacle. Nos théâtres étaient, en comparaison de ceux des Grecs et des Romains, ce que sont nos halles, notre place de Grève, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs seaux, en comparaison des aqueducs et des fontaines d'Agrippa, du forum Trajani, du Colisée, et du capitole.

Nos salles de spectacle méritaient bien sans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs louaient un jeu de paume pour représenter Cinna sur des tréteaux; et que ces ignorans, vêtus comme des charlatans, jouaient César et Auguste en perruque quarrée et en chapeau bordé.

Tout fut bas et servile. Des comédiens avaient un privilége; ils achetaient un jeu de paume, un tripot; ils formaient une troupe comme des marchands forment une société. Ce n'était pas-là le théâtre de *Périclès*. Que

pouvait-on faire fur une vingtaine de planches chargées de fpectateurs? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux? quelle grande action théâtrale pouvait être exécutée? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poëte? Les pièces devaient être compofées de longs récits; c'étaient des converfations plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue; ils rebutaient une pièce qui n'en avait point. Il fallut que *Corneille* dans Cinna débutât par l'inutile monologue d'*Emilie*, qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théâtrale, toutes grandes expreffions des paffions, ces tableaux frappans des infortunes humaines, ces traits terribles et perçans qui arrachent le cœur: on le touchait, et il fallait le déchirer. La déclamation qui fut, jufqu'à mademoifelle *le Couvreur*, un récitatif mefuré, un chant prefque noté, mettait encore un obftacle à ces emportemens de la nature qui fe peignent par un mot, par une attitude, par un filence, par un cri qui échappe à la douleur.

Nous ne commençames à connaître ces traits que par mademoifelle *Dumefnil*, lorfque dans Mérope, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler fon propre fils; quand *Narbas*

l'arrêta ; quand, laiſſant tomber ſon poignard, on la vit s'évanouir entre les bras de ſes femmes, et qu'elle ſortit de cet état de mort avec les tranſports d'une mère ; lorſqu'enſuite s'élançant aux yeux de *Poliſonte*, traverſant en un clin d'œil tout le théâtre, les larmes dans les yeux, la pâleur ſur le front, les ſanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria : *Barbare, il eſt mon fils.* Nous avons vu *Baron ;* il était noble et décent, mais c'était tout : mademoiſelle *le Couvreur* avait les graces, la juſteſſe, la ſimplicité, la vérité, la bienſéance ; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes la première fois dans mademoiſelle *Dumeſnil.*

Quelque choſe de ſupérieur encore, s'il eſt poſſible, a été l'action de mademoiſelle *Clairon* et de l'acteur qui joue Tancrède, au troiſième acte de la pièce de ce nom, et à la fin du cinquième. Jamais les ames n'ont été tranſportées par des ſecouſſes ſi vives ; jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'eſt déployée en ces deux occaſions dans une force dont juſque-là nous n'avions point d'idée ; et mademoiſelle *Clairon* eſt devenue ſans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si, dans le quatrième acte de Mahomet, on avait de jeunes acteurs qui priſſent ces

grands traits pour modèle ; un *Séide* qui sût être à la fois enthousiaste et tendre, féroce par fanatisme, humain par nature, qui sût frémir et pleurer; une *Palmire* animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va commettre, sentant déjà l'horreur, le repentir, le désespoir, à l'instant que le crime est commis; un père vraiment père qui en eût les entrailles, la voix, le maintien; un père qui reconnaît ses deux enfans dans ses deux meurtriers, qui les embrasse en versant ses larmes avec son sang, qui mêle ses pleurs avec ceux de ses enfans, qui se soulève pour les serrer entre ses bras, retombe, se penche sur eux; enfin, ce que la nature et la mort peuvent fournir à un tableau; cette situation serait encore au-dessus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'est que depuis quelques années que les acteurs ont enfin hasardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous savons, et le public le sait mieux que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles et déchirantes; que plus elles font d'impression, bien amenées, bien ménagées, plus elles sont impertinentes quand elles sont hors de propos. Une pièce mal écrite, mal débrouillée, obscure, chargée d'incidens incroyables, qui n'a

de mérite que celui d'un pantomime ou d'un décorateur, n'eſt qu'un monſtre dégoûtant.

Placez un tombeau dans Sémiramis, oſez faire paraître l'ombre de *Ninus;* que *Ninias* ſorte de ce tombeau, les bras teints du ſang de ſa mère, cela vous ſera permis. Le reſpect pour l'antiquité, la mythologie, la majeſté du ſujet, la grandeur du crime, je ne ſais quoi de ſombre et de terrible répandu dès les premiers vers ſur toute cette tragédie, tranſportent le ſpectateur hors de ſon ſiècle et de ſon pays; mais ne répétez pas ces hardieſſes; quelles ſoient rares, quelles ſoient néceſſaires: ſi elles ſont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théâtrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire? craindre tous les écueils. Mais comme il eſt plus aiſé de faire une belle décoration qu'une belle ſcène, plus aiſé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il eſt vraiſemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

DE LA TRAGEDIE ANGLAISE.

Les Anglais avaient déjà un théâtre, aussi-bien que les Espagnols, quand les Français n'avaient encore que des tréteaux. *Shakespeare*, que les Anglais prennent pour un *Sophocle*, florissait à peu-près dans le temps de *Lopéz de Vega*; il créa le théâtre; il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans la moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose hasardée, mais vraie : c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais. Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle *tragédies*, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le temps, qui fait seul la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plupart des idées bizarres et gigantesques de cet auteur ont acquis, au bout de cent cinquante ans, le droit de passer pour sublimes. Les auteurs modernes l'ont presque tous copié. Mais ce qui réussissait dans *Shakespeare* est sifflé chez

eux; et vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet auteur augmente à meſure que l'on mépriſe les modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter; et le mauvais ſuccès des copiſtes fait ſeulement qu'on le croit inimitable.

Vous ſavez que dans la tragédie du Maure de Veniſe, pièce très-touchante, un mari étrangle ſa femme ſur le théâtre, et que, quand la pauvre femme eſt étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très-injuſtement. Vous n'ignorez pas que dans Hamlet, des foſſoyeurs creuſent une foſſe en buvant, en chantant des vaudevilles, et en feſant ſur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaiſanteries convenables à gens de leur métier; mais ce qui vous ſurprendra, c'eſt qu'on a imité ces ſottiſes.

Sous le règne de *Charles II*, qui était celui de la politeſſe et l'âge des beaux arts, *Otwai*, dans ſa Veniſe ſauvée, introduit le ſénateur *Antonio* et ſa courtiſane *Naki*, au milieu des horreurs de la conſpiration du marquis de *Bedmar*. Le vieux ſénateur *Antonio* fait auprès de ſa courtiſane toutes les ſingeries d'un vieux débauché impuiſſant et hors du bon ſens. Il contrefait le taureau et le chien; il mord les jambes de ſa maîtreſſe qui lui donne des coups de pied et des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'*Otwai* ces bouffonneries faites

pour

pour la plus vile canaille; mais on a laiſſé dans le Jules-Céſar de *Shakeſpeare* les plaiſanteries des cordonniers et des ſavetiers romains, introduits ſur la ſcène avec *Caſſius* et *Brutus*. Vous vous plaindrez, ſans doute, que ceux qui juſqu'à préſent vous ont parlé du théâtre anglais, et ſurtout de ce fameux *Shakeſpeare*, ne vous aient encore fait voir que ſes erreurs; et que perſonne n'ait traduit aucun de ces endroits frappans qui demandent grace pour toutes ſes fautes. Je vous répondrai qu'il eſt bien aiſé de rapporter en proſe les ſottiſes d'un poëte; mais très-difficile de traduire ſes beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fiſſent connaître quelques beautés; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homère* et de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes.

J'ai haſardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes anglais; en voici un de *Shakeſpeare*. Faites grâce à la copie en faveur de l'original; et ſouvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible eſtampe d'un beau tableau. J'ai choiſi le monologue de la tragédie de Hamlet,

qui eſt ſu de tout le monde, et qui commence par ces vers :

To be, or not to be! that is the queſtion! &c.

C'eſt Hamlet, prince de Danemarck, qui parle, &c.

Demeure, il faut choiſir, et paſſer à l'inſtant
De la vie à la mort, et de l'être au néant.
Dieux juſtes, s'il en eſt, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur et mon ſort?
Qui ſuis-je? qui m'arrête? et qu'eſt-ce que la mort?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique aſile;
Après de longs tranſports, c'eſt un ſommeil tranquille.
On s'endort, et tout meurt.... Mais un affreux réveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſitôt ſuivie.
O mort! moment fatal! affreuſe éternité!
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Hé, qui pourrait ſans toi ſupporter cette vie;
De nos fourbes puiſſans bénir l'hypocriſie;
D'une indigne maîtreſſe encenſer les erreurs;
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs;
Et montrer les langueurs de ſon ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue?

La mort ferait trop douce en ces extrémités ;
Mais le fcrupule parle, et nous crie, arrêtez ;
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide, &c.

Après ce morceau de poëfie, les lecteurs font priés de jeter les yeux fur la traduction littérale :

Etre ou n'être pas, c'eft-là la queftion ;
S'il eft plus noble dans l'efprit de fouffrir
Les piqûres et les flèches de l'affreufe fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de trouble,
Et, en s'oppofant à eux, les finir? Mourir, dormir,
Rien de plus ; et par ce fommeil, dire : Nous terminons
Les peines du cœur, et dix mille chocs naturels
Dont la chair eft héritière ; c'eft une confommation
Ardemment défirable. Mourir, dormir :
Dormir, peut-être rêver ! Ah, voilà le mal !
Car, dans ce fommeil de la mort, quels rêves aura-t-on,
Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle ?
C'eft-là ce qui fait penfer ; c'eft-là la raifon
Qui donne à la calamité une vie fi longue :
Car qui voudrait fupporter les coups et les injures du temps,
Les torts de l'oppreffeur, les dédains de l'orgueilleux,
Les angoiffes d'un amour méprifé, les délais de la juftice,

L'infolence des grandes places, et les rebuts
Que le mérite patient effuie de l'homme indigne,
Quand il peut faire fon quietus ? (*a*)
Avec une fimple aiguille à tête, qui voudrait porter ces fardeaux,
Sanglotter, fuer fous une fatigante vie ?
Mais cette crainte de quelque chofe après la mort,
Ce pays ignoré, des bornes duquel
Nul voyageur ne revient, embarraffe la volonté,
Et nous fait fupporter les maux que nous avons,
Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connaiffons pas.
Ainfi la confcience fait des poltrons de nous tous ;
Ainfi la couleur naturelle de la réfolution
Eft ternie par les pâles teintes de la penfée ;
Et les entreprifes les plus importantes,
Par ce refpect, tournent leur courant de travers,
Et perdent leur nom d'action.....

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot ; malheur aux fefeurs de traductions littérales, qui traduifant chaque parole énervent le fens ! C'eft bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'efprit vivifie.

Voici encore un paffage d'un fameux tragique anglais ; c'eft *Dryden*, poëte du temps

(*a*) Ce mot latin, qui fignifie *tranquille*, eft dans l'original : on s'en fervait, et on s'en fert encore, pour exprimer quitte à quitte.

de *Charles II*, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation ſans mélange, s'il n'avait fait que la dixième partie de ſes ouvrages.

Ce morceau commence ainſi:

When I conſider Life, t' is all a Cheat,
Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit, &c.

De deſſeins en regrets, et d'erreurs en déſirs,
Les mortels inſenſés promènent leur folie,
Dans des malheurs préſens, dans l'eſpoir des plaiſirs.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.
Demain vient, et nous laiſſe encor plus malheureux.
Quelle eſt l'erreur, hélas! du ſoin qui nous dévore!
Nul de nous ne voudrait recommencer ſon cours.
De nos premiers momens nous maudiſſons l'aurore;
Et de la nuit qui vient nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'eſt dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont juſqu'ici excellé. Leurs pièces, preſque toutes barbares, dépourvues de bienſéances, d'ordre, et de vraiſemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le ſtyle eſt trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux, ſi remplis de l'enflure aſiatique; mais auſſi les

échaſſes du ſtyle figuré, ſur leſquelles la langue anglaiſe eſt guindée, élèvent l'eſprit bien haut, quoique par une marche irrégulière.

Il ſemble quelquefois que la nature ne ſoit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même *Dryden*, dans ſa farce de dom Sébaſtien roi de Portugal, qu'il appelle *tragédie*, fait parler ainſi un officier à ce monarque :

LE ROI SEBASTIEN.

Ne me connais-tu pas, traître, inſolent ?

ALONZE.

Qui, moi ?
Je te connais fort bien, mais non pas pour mon roi.
Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta cour mépriſable
Nourriſſait de ton cœur l'orgueil inſupportable.
Un tas d'illuſtres ſots et de fripons titrés,
Et de gueux du bel air, et d'eſclaves dorés,
Chatouillait ton oreille, et faſcinait ta vue ;
On t'entourait en cercle ainſi qu'une ſtatue.
Quand tu diſais un mot, chacun, le cou tendu,
S'empreſſait d'applaudir ſans t'avoir entendu ;
Et ce troupeau ſervile admirait en ſilence
Ta royale ſottiſe et ta noble arrogance :
Mais te voilà réduit à ta juſte valeur.....

Ce diſcours eſt un peu anglais ; la pièce d'ailleurs eſt bouffonne. Comment concilier,

difent nos critiques, tant de ridicule et de raifon, tant de baffeffe et de fublime? Rien n'eft plus aifé à concevoir; il faut fonger que ce font des hommes qui ont écrit. La fcène efpagnole a tous les défauts de l'anglaife, et n'en a peut-être pas les beautés. Et de bonne fois qu'étaient donc les Grecs? qu'était donc *Euripide* qui, dans la même pièce, fait un tableau fi touchant, fi noble, d'*Alcefte* s'immolant à fon époux, et met dans la bouche d'*Admète* et de fon père des puérilités fi groffières, que les commentateurs mêmes en font embarraffés? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le fommeil d'*Homère* quelquefois un peu long, et les rêves de ce fommeil affez infipides? Il faut bien des fiècles pour que le bon goût s'épure. *Virgile* chez les Romains, *Racine* chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

M. *Addiffon* eft le premier anglais qui ait fait une tragédie raifonnable. Je le plaindrais, s'il n'y avait mis que de la raifon. Sa tragédie de Caton eft écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle et énergique dont *Corneille* le premier donna chez nous de fi beaux exemples dans fon ftyle inégal. Il me femble que cette pièce eft faite pour un auditoire un peu philofophe et très-républicain. Je doute

que nos jeunes dames et nos petits-maîtres euſſent aimé *Caton* en robe-de-chambre, liſant des dialogues de *Platon*, et feſant ſes réflexions ſur l'immortalité de l'ame ; mais ceux qui s'élèvent au-deſſus des uſages, des préjugés, des faibleſſes de leur nation ; ceux qui ſont de tous les temps et de tous les pays ; ceux qui préfèrent la grandeur philoſophique à des déclarations d'amour, feront bien aiſes de trouver ici une copie, quoiqu'imparfaite, de ce morceau ſublime. Il ſemble qu'*Addiſſon*, dans ce beau monologue de *Caton*, ait voulu lutter contre *Shakeſpeare*. Je traduirai l'un comme l'autre, c'eſt-à-dire, avec cette liberté ſans laquelle on s'écarterait trop de ſon original, à force de vouloir lui reſſembler. Le fonds eſt très-fidèle ; j'y ajoute peu de détails. Il m'a fallu enchérir ſur lui, ne pouvant l'égaler.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame eſt immortelle ;
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh ! d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?
Vers des ſiècles ſans fin je ſens que tu m'entraînes.
Du monde et de mes ſens je vais briſer les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité ! quel mot conſolant et terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !

Que

Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? et d'où ſuis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître ?
Que me préparez-vous, abymes ténébreux ?
Allons, s'il eſt un DIEU, Caton doit être heureux.
Il en eſt un, ſans doute, et je ſuis ſon ouvrage.
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon image.
Il doit venger ſa cauſe, et punir les pervers.
Mais comment ? dans quel temps ? et dans quel univers ?
Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, et tout y ſuit ſon char.
Ce globe infortuné fut formé pour Céſar.
Hâtons-nous de ſortir d'une priſon funeſte.
Je te verrai ſans ombre, ô vérité céleſte !
Tu te caches de nous dans nos jours de ſommeil :
Cette vie eſt un ſonge, et la mort un réveil.

Dans cette tragédie d'un patriote et d'un philoſophe, le rôle de *Caton* me paraît ſurtout un des plus beaux perſonnages qui ſoient ſur aucun théâtre. Le Caton d'*Addiſſon* eſt, je crois, fort au-deſſus de la Cornélie de *Pierre Corneille;* car il eſt continuellement grand ſans enflure ; et le rôle de *Cornélie*, qui d'ailleurs n'eſt pas un perſonnage néceſſaire, ſent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut

toujours être héroïne, et *Caton* ne s'aperçoit jamais qu'il eſt un héros.

Il eſt bien triſte que quelque choſe de ſi beau ne ſoit pas une belle tragédie ; des ſcènes découſues qui laiſſent ſouvent le théâtre vide, des *à parte* trop longs et ſans art, des amours froids et inſipides, une conſpiration inutile à la pièce, un certain *Sempronius* déguiſé et tué ſur le théâtre ; tout cela fait de la fameuſe tragédie de Caton, une pièce que nos comédiens n'oſeraient jamais jouer, quand même nous penſerions à la romaine ou à l'anglaiſe. La barbarie et l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé juſque dans la ſageſſe d'*Addiſſon*. Il me ſemble que je vois le czar *Pierre* qui, en réformant les Ruſſes, tenait encore quelque choſe de ſon éducation et des mœurs de ſon pays.

La coutume d'introduire de l'amour à tort et à travers dans les ouvrages dramatiques, paſſa de Paris à Londres, vers l'an 1660, avec nos rubans et nos perruques. Les femmes, qui y parent les ſpectacles comme ici, ne veulent plus ſouffrir qu'on leur parle d'autres choſes que d'amour. Le ſage *Addiſſon* eut la molle complaiſance de plier la ſévérité de ſon caractère aux mœurs de ſon temps, et gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui, les pièces ſont devenues plus regulières, le peuple plus difficile, les auteurs

plus corrects et moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort ſages, mais froides. Il ſemble que les Anglais n'aient été faits juſqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monſtres brillans de *Shakeſpeare* plaiſent mille fois plus que la ſageſſe moderne. Le génie poëtique des Anglais reſſemble juſqu'à préſent à un arbre touffu, planté par la nature, jetant au haſard mille rameaux, et croiſſant inégalement avec force. Il meurt ſi vous voulez forcer ſa nature, et le tailler en arbre des jardins de Marly.

SUR LA COMEDIE

ANGLAISE.

Si dans la plupart des tragédies anglaiſes les héros ſont ampoulés, et les héroïnes extravagantes, en récompenſe le ſtyle eſt plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait ſouvent celui de la débauche, plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque choſe par ſon nom. Une femme fâchée contre ſon amant lui ſouhaite la v. . . . . Un ivrogne, dans une pièce qu'on joue tous les jours, ſe maſque en prêtre, fait du tapage, eſt arrêté par le guet : il ſe dit curé ; on lui demande s'il a une cure ; il répond qu'il en a une excellente pour la chaude . . . . Une des comédies les plus décentes, intitulée *le Mari négligent*, repréſente d'abord ce mari qui ſe fait gratter la tête par une ſervante aſſiſe à côté de lui ; ſa femme ſurvient et s'écrie : A quelle autorité ne parvient-on pas par être p. . . . ! Quelques cyniques prennent le parti de ces expreſſions groſſières ; ils s'appuient ſur l'exemple d'*Horace* qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain, et tous les plaiſirs qu'elles donnent. Ce ſont des images qui

gagnent chez nous à être voilées. Mais *Horace* qui ſemble fait pour les mauvais lieux, ainſi que pour la cour, et qui entend parfaitement les uſages de ces deux empires, parle auſſi franchement de ce qu'un honnête homme, dans ſes beſoins, peut faire à une jeune fille, que s'il parlait d'une promenade ou d'un ſoupé. On ajoute que les Romains, du temps d'*Auguſte*, étaient auſſi polis que les Pariſiens ; et que ce même *Horace*, qui loue l'empereur *Auguſte* d'avoir réformé les mœurs, ſe conformait ſans honte à l'uſage de ſon ſiècle, qui permettait les filles, les garçons, et les noms propres. Choſe étrange (ſi quelque choſe pouvait l'être) qu'*Horace*, en parlant le langage de la débauche, fut le favori d'un réformateur; et qu'*Ovide*, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fut exilé par un débauché, un fourbe, un aſſaſſin, nommé *Octave*, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier ſupplice! (*a*)

Quoi qu'il en ſoit, *Bayle* prétend que les expreſſions ſont indifférentes; en quoi lui, les cyniques, et les ſtoïciens ſemblent ſe tromper ; car chaque choſe a des noms différens qui la peignent ſous divers aſpects, et qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les

(*a*) Voyez les cauſes de la perſécution faite par *Octave* à *Ovide*, dans le *Dictionnaire philoſophique.*

mots de *magiſtrat* et de *robin*, de *gentilhomme* et de *gentillâtre*, d'*officier* et d'*aigrefin*, de *religieux* et de *moine*, ne ſignifient pas la même choſe. La conſommation du mariage et tout ce qui ſert à ce grand œuvre ſera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin, et par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci ſe ſervira réveillera l'image du plaiſir; les termes du médecin ne préſenteront que des figures anatomiques; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiſcret aura dit avec audace; et le curé tâchera de donner l'idée d'un ſacrement. Les mots ne ſont donc pas indifférens puiſqu'il n'y a point de ſynonymes.

Il faut encore conſidérer que, ſi les Romains permettaient des expreſſions groſſières dans des ſatires qui n'étaient lues que de peu de perſonnes, ils ne ſouffraient pas des mots déshonnêtes ſur le théâtre. *Car*, comme dit la Fontaine, *chaſtes ſont les oreilles*, *encor que les yeux ſoient fripons.* En un mot, il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puiſſe répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguiſé, ont gâté la plupart des pièces de *Molière*. Ils ont voulu faire un Tartuffe; il était impoſſible que ce ſujet réuſsît à Londres : la raiſon en eſt qu'on ne ſe plaît guère aux portraits des gens qu'on

ne connaît pas. Un des plus grands avantages de la nation anglaiſe, c'eſt qu'il n'y a point de Tartuffes chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît preſque pas le nom de *dévot*, mais beaucoup celui d'honnête homme. On n'y voit point d'imbécilles qui mettent leurs ames en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établiſſent dans un quartier de la ville un empire deſpotique ſur quelques femmelettes autrefois galantes et toujours faibles, et ſur quelques hommes plus faibles et plus mépriſables qu'elles. La philoſophie, la liberté et le climat conduiſent à la miſanthropie. Londres qui n'a point de *Tartuffes* eſt plein de *Timons*. Auſſi le Miſanthrope, ou l'Homme au franc procédé, eſt une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du temps que *Charles II* et ſa cour brillante tâchaient de défaire la nation de ſon humeur noire. *Wicherley*, auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la ducheſſe de *Cleveland*, maîtreſſe du roi. Cet homme qui paſſait ſa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules et les faibleſſes avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la pièce de *Wicherley* ſont plus hardis que ceux de *Molière*, mais auſſi ils ont moins de fineſſe et de bienſéance. L'auteur anglais a corrigé le ſeul défaut qui

ſoit dans la pièce de *Molière ;* ce défaut eſt le manque d'intrigue et d'intérêt. La pièce anglaiſe eſt intéreſſante, et l'intrigue en eſt ingénieuſe, mais trop hardie pour nos mœurs.

C'eſt un capitaine de vaiſſeau, plein de valeur, de franchiſe, et de mépris pour le genre humain : il a un ami ſage et ſincère dont il ſe défie, et une maîtreſſe dont il eſt tendrement aimé, ſur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux ; au contraire il a mis toute ſa confiance dans un faux ami qui eſt le plus indigne homme qui reſpire, et il a donné ſon cœur à la plus coquette et à la plus perfide de toutes les femmes. Il eſt bien aſſuré que cette femme eſt une *Pénélope*, et ce faux ami un *Caton.* Il part pour aller ſe battre contre les *Hollandais*, et laiſſe tout ſon argent, ſes pierreries, et tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, et recommande cette femme elle-même à cet ami fidèle ſur lequel il compte ſi fort. Cependant le véritable honnête homme, dont il ſe défie tant, s'embarque avec lui ; et la maîtreſſe qu'il n'a pas ſeulement daigné regarder, ſe déguiſe en page, et fait le voyage ſans que le capitaine s'aperçoive de ſon ſexe de toute la campagne.

Le capitaine ayant fait ſauter ſon vaiſſeau dans un combat, revient à Londres ſans

ſecours, ſans vaiſſeau, et ſans argent, avec ſon page et ſon ami, ne connaiſſant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec ſa caſſette et ſa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié; et on ne lui a pas plus gardé ſon dépôt que le reſte. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puiſſe faire de pareils tours; mais, pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuſe du petit page, et veut le prendre à force: mais comme il faut que juſtice ſe faſſe, et que dans une pièce de théâtre le vice ſoit puni, et la vertu récompenſée, il ſe trouve à la fin du compte que le capitaine ſe met à la place du page, couche avec ſon infidelle, fait cocu ſon traître ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend ſa caſſette, et épouſe ſon page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette pièce d'une comteſſe de *Pimbeſche*, vieille plaideuſe, parente du capitaine, laquelle eſt bien la plus plaiſante créature et le meilleur caractère qui ſoit au théâtre.

Wicherley a encore tiré de *Molière* une pièce non moins ſingulière et non moins hardie, c'eſt une eſpèce d'Ecole des femmes. Le principal perſonnage de la pièce eſt un drôle à

bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui, pour être plus sûr de ſon fait, s'aviſe de faire courir le bruit que, dans ſa dernière maladie, les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation, tous les maris lui amènent leurs femmes, et le pauvre homme n'eſt plus embarraſſé que du choix. Il donne ſurtout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence et de tempérament, et qui fait ſon mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette pièce n'eſt pas, ſi vous voulez, l'école des bonnes mœurs; mais en vérité, c'eſt l'école de l'eſprit et du bon comique.

Un chevalier *van Brugh* a fait des comédies encore plus plaiſantes, mais moins ingénieuſes. Ce chevalier était un homme de plaiſir, et par-deſſus cela poëte et architecte. On prétend qu'il écrivait avec autant de délicateſſe et d'élégance, qu'il bâtiſſait groſſièrement. C'eſt lui qui a bâti le fameux château de Blenheim, peſant et durable monument de notre malheureuſe bataille d'Hochſtet. Si les appartemens étaient ſeulement auſſi larges que les murailles ſont épaiſſes, ce château ſerait aſſez commode. On a mis dans l'épitaphe de *van Brugh*, qu'on ſouhaitait que la terre ne lui fût point légère,

attendu que de ſon vivant il l'avait ſi inhumainement chargée. Ce chevalier ayant fait un tour en France, avant la belle guerre de 1701, fut mis à la baſtille, et y reſta quelque temps ſans avoir jamais pu ſavoir ce qui lui avait attiré cette diſtinction de la part de notre miniſtère. Il fit une comédie à la baſtille ; et ce qui eſt à mon ſens fort étrange, c'eſt qu'il n'y a dans cette pièce aucun trait contre le pays dans lequel il eſſuya cette violence.

Celui de tous les anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique, eſt feu M. *Congrève.* Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes ſont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y ſont rigoureuſement obſervées. Elles ſont pleines de caractères nuancés avec une extrême fineſſe : on n'y eſſuie pas la moindre mauvaiſe plaiſanterie : vous y voyez par-tout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon ; ce qui prouve qu'il connaiſſait bien ſon monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle *la bonne compagnie.* Ses pièces ſont les plus ſpirituelles et les plus exactes, celles de *van Brugh* les plus gaies, et celles de *Wicherley* les plus fortes. Il eſt à remarquer qu'aucun de ces beaux eſprits n'a mal parlé de *Molière ;* il n'y a que les mauvais auteurs anglais qui aient dit du mal de ce grand homme.

Au reſte, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pièces anglaiſes dont je ſuis ſi grand partiſan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaiſanterie des *Wicherley* et des *Congrève* : on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître la comédie anglaiſe, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y reſter trois ans, d'apprendre bien l'anglais, et de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaiſir en liſant *Plaute* et *Ariſtophane*; pourquoi ? c'eſt que je ne ſuis ni grec ni romain. La fineſſe des bons mots, l'alluſion, l'à-propos, tout cela eſt perdu pour un étranger.

Il n'en eſt pas de même dans la tragédie. Il n'eſt queſtion chez elle que de grandes paſſions, et de ſottiſes héroïques, conſacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'hiſtoire. Oedipe, Electre, appartiennent aux Eſpagnols, aux Anglais, et à nous comme aux Grecs. Mais la bonne comédie eſt la peinture parlante des ridicules d'une nation ; et ſi vous ne connaiſſez pas la nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur ſcène ſouvent enſanglantée et ornée de corps morts ; on leur reproche leurs gladiateurs qui combattent à moitié nus devant de jeunes filles, et qui s'en retournent quelquefois avec un nez et

une joue de moins. Ils disent pour leurs raisons qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, et les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre est un peu loin de celui des *Sophocle* et des *Euripide*; et à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nez et une joue sont bien peu de chose, en comparaison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque, pour le plaisir des dames romaines.

Ils ont eu quelquefois des danses dans leurs comédies, et ces danses ont été des allégories d'un goût singulier. Le pouvoir despotique et l'Etat républicain furent représentés, en 1709, par une danse tout-à-fait galante. On voyait d'abord un roi qui, après un entrechat, donnait un grand coup de pied dans le derrière à son premier ministre, celui-ci le rendait à un second, le second à un troisième; et enfin celui qui recevait le dernier coup, figurait le gros de la nation, qui ne se vengeait sur personne: le tout se fesait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danse ronde, où chacun donnait et recevait également. C'est pourtant là le pays qui a produit des *Addisson*, des *Pope*, des *Locke*, et des *Newton*!

DU THEATRE ANGLAIS,

PAR JEROME CARRÉ.

Deux petits livres anglais nous apprennent que cette nation, célèbre par tant de bons ouvrages et tant de grandes entreprifes, poffède de plus deux excellens poëtes tragiques; l'un eft *Shakefpeare*, qu'on affure laiffer *Corneille* fort loin derrière lui ; et l'autre le tendre *Otwai* , très-fupérieur au tendre *Racine*.

Cette difpute étant une affaire de goût, il femble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entière d'aimer mieux un poëte de fon pays que celui d'un autre? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaifir mal à propos ; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris et celui de Londres. Nous nous adreffons donc à tous les lecteurs depuis Pétersbourg jufqu'à Naples, et nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres, foit ruffe, foit italien, foit allemand, ou efpagnol, point de fuiffe ou de hollandais, qui ne connaiffe, par exemple, Cinna ou Phèdre; et très-peu connaiffent les œuvres de *Shakefpeare*

et d'*Otwai*. C'eſt déjà un aſſez grand préjugé ; mais ce n'eſt qu'un préjugé. Il faut mettre les pièces du procès ſur le bureau. Hamlet eſt une des pièces les plus eſtimées de *Shakeſpeare*, et des plus courues. Nous allons fidèlement l'expoſer aux yeux des juges.

Plan de la tragédie d'Hamlet.

LE ſujet d'Hamlet, prince de Danemarck, eſt à peu-près celui d'Electre.

Hamlet, roi de Danemarck, a été empoiſonné par ſon frère *Claudius*, et par ſa propre femme *Gertrude*, qui lui ont verſé du poiſon dans l'oreille pendant qu'il dormait. *Claudius* a ſuccédé au mort ; et peu de jours après l'enterrement, la veuve a épouſé ſon beau-frère.

Perſonne n'a eu le moindre ſoupçon de l'empoiſonnement du feu roi *Hamlet* par l'oreille. *Claudius* règne tranquillement. Deux ſoldats étant en ſentinelle à la porte du palais de *Claudius*, l'un dit à l'autre : Comment s'eſt paſſé ton heure de garde ? Fort bien ; je n'ai pas entendu une ſouris trotter. Après quelques propos pareils, un ſpectre paraît vêtu à peu-près comme le feu roi *Hamlet* ; l'un des deux ſoldats dit à ſon camarade : Parle à ce revenant, toi, car tu as étudié. Volontiers, dit l'autre.

Arrête et parle, fantôme, je te l'ordonne, parle. Le fantôme difparaît fans répondre. Les deux foldats étonnés raifonnent fur cette apparition. Le foldat docteur fe reffouvient d'avoir ouï dire *que la même chofe était arrivée à Rome du temps de la mort de Céfar : les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuls s'écrièrent et fautèrent dans les rues de Rome. C'eft furement un préfage de quelque grand événement.*

A ces paroles le revenant reparaît encore. Une fentinelle lui crie : Fantôme, que veux-tu ? puis-je faire quelque chofe pour toi ? viens-tu pour quelque tréfor caché. *Alors le coq chante.* Le fpectre s'en retourne à pas lents ; les fentinelles fe propofent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter ; mais il s'enfuit, et ces foldats concluent que c'eft l'ufage que les efprits s'enfuient au chant du coq.

Car, difent-ils, *dans le temps de l'avent, la veille de Noël, l'oifeau du point du jour chante toute la nuit, et alors les efprits n'ofent plus courir. Les nuits font faines, les planètes n'ont point de mauvaife influence, les fées et les forcières font fans pouvoir, dans un temps fi faint et fi béni.*

Vous noterez que c'eft-là un des beaux endroits que *Pope* a marqués avec des guillemets dans fon édition de *Shakefpeare*, pour en faire fentir la force.

Après

Après cette apparition, le roi *Claudius*, *Gertrude* ſa femme, et les courtiſans, font converſation dans une ſalle du palais. Le jeune *Hamlet*, fils du monarque empoiſonné, *Hamlet*, le héros de la pièce, reçoit avec une triſteſſe morne et ſévère, les marques d'amitié que lui donnent *Claudius* et *Gertrude :* ce prince était bien loin de ſoupçonner que ſon père eût été empoiſonné par eux; mais il trouvait fort mauvais, dans le fond de ſon cœur, que ſa mère ſe fût remariée ſi vîte avec le frère de ſon premier mari. C'eſt en vain que *Gertrude* veut perſuader à ſon fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'eſt pas*, dit-il, *mon habit couleur d'encre, ce ne ſont pas les apparences de la douleur qui font le deuil véritable; ce deuil eſt au fond de mon cœur; le reſte n'eſt que vaine oſtentation.* Il déclare qu'il veut quitter le Danemarck, et aller à l'école à Vittemberg. *Cher Hamlet, ne va point à l'école à Vittemberg, reſte avec nous. Hamlet* répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi *Claudius* en eſt charmé, et ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet demeuré ſeul reſte en proie à ſes réflexions.

Quoi! dit-il, *ma mère que mon père aimait tant, ma mère pour qui mon père ſentait toujours renaître ſon appétit en mangeant, ma mère en*

épouſe un autre au bout d'un mois ! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un ſatyre n'approche du ſoleil ! à peine le mois écoulé ! un petit mois ! que dis-je, avant qu'elle eût uſé les ſouliers avec leſquels elle ſuivit le corps de mon pauvre père ! Ah ! la fragilité eſt le nom de la femme. Mon cœur ſe fend, car il faut que j'arrête ma langue. Pope avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux ſentinelles viennent informer le prince *Hamlet* qu'ils ont vu un ſpectre tout ſemblable au roi ſon père : cela donne une inquiétude au prince ; il brûle de voir ce fantôme ; il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de ſe taire ; et il va chez lui attendre avec impatience que le jour finiſſe.

Tandis qu'il eſt dans ſa chambre au palais, il y a une jeune perſonne nommée *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand chambellan, qui paraît dans la maiſon de ſon père avec ſon frère *Laërte*. Ce *Laërte* va voyager ; cette *Ophélie* ſent un peu de goût pour le prince *Hamlet*. *Laërte* lui donne de très-bons conſeils.

Voyez-vous, ma ſœur ? un prince, un héritier d'un royaume ne doit pas couper ſa viande lui-même ; il faut qu'on lui choiſiſſe ſes morceaux : prenez garde de perdre avec lui votre cœur, et de laiſſer votre chaſte tréſor ouvert à ſes violentes

importunités. Il eſt dangereux d'ôter ſon maſque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit ſouvent les enfans du printemps, avant que leurs boutons ſoient ouverts, et dans le matin et la roſée de la jeuneſſe, les vents contagieux ſont fort à craindre.

OPHELIE répond.

Ah! mon cher frère, ne fais pas avec moi comme font tant de curés maugracieux, qui montrent le chemin roide et épineux du ciel, tandis qu'eux-mêmes ſont de hardis libertins qui font le contraire de ce qu'ils prêchent.

Le frère et la ſœur, ayant ainſi raiſonné, laiſſent la place au prince *Hamlet*, qui revient avec un ami, et les mêmes ſentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme ſe préſente encore devant eux. Le prince lui parle avec reſpect et avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui feſant ſigne de le ſuivre. Ah! ne le ſuivez pas, lui dit ſon ami; quand on a ſuivi un eſprit, on court riſque de devenir fou. N'importe, répond *Hamlet*, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout : *Mon deſtin me crie d'y aller*, dit-il, *et rend les plus petits de mes artères auſſi forts que le lion de Némée. Oui, je ſuivrai, et je ferai un eſprit de quiconque s'y oppoſera.*

Il s'en retourne donc avec le fantôme, et ils reviennent enſuite familièrement tous deux

enſemble. Le revenant lui apprend qu'il *eſt en purgatoire*, *et qu'il va lui conter des choſes qui lui feront dreſſer les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit*, dit-il, *que je ſuis mort de la piqûre d'un ſerpent dans mon verger; mais le ſerpent c'eſt celui qui porte ma couronne, c'eſt mon frère; et ce qu'il y a de plus horrible, c'eſt qu'il m'a fait mourir ſans que je puſſe recevoir l'extrême-onction; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luiſans annoncent l'aurore; adieu, ſouviens-toi de moi.*

Les amis du prince *Hamlet* reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'eſprit. *C'eſt un très-honnête eſprit*, répond le prince; mais jurez-moi de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. On entend auſſitôt la voix du fantôme qui crie aux amis : *Jurez*. Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée; le fantôme crie ſous terre : *Jurez par ſon épée*. Ils font le ſerment, *Hamlet* s'en va avec eux ſans prendre aucune réſolution.

Le lecteur qui lit cette hiſtoire merveilleuſe, peut ſe ſouvenir que ce même prince *Hamlet* était amoureux de mademoiſelle *Ophélie*, fille du milord *Polonius*, grand chambellan, et ſœur du jeune *Laërte*, qui va en France pour ſe former *l'eſprit et le cœur*. Le bon homme *Polonius* recommande *Laërte* ſon fils à ſon gouverneur, lui dit en propres termes, que ce

jeune homme va quelquefois au b.... et qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ſes inſtructions, ſa fille *Ophélie* arrive toute effarée. *Ah! milord*, lui dit-elle, *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet; le prince Hamlet eſt arrivé, le pourpoint déboutonné, ſans chapeau, ſans jarretières, les bas ſur les talons, les genoux tremblans et heurtans l'un contre l'autre, pâle, comme ſa chemiſe. Il m'a long-temps manié le viſage comme s'il voulait me peindre, m'a ſecoué le bras, a branlé la tête, a pouſſé de profonds ſoupirs, et s'en eſt allé comme un aveugle qui cherche ſon chemin à tâtons.*

Le chambellan *Polonius*, qui ne fait pas qu'*Hamlet* a vu un eſprit, et qu'il peut en être devenu fou, croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de ſon amour pour *Ophélie;* et les choſes en reſtent là. Le roi et la reine raiſonnent beaucoup ſur la folie du prince. Des ambaſſadeurs de (*a*) Norvège arrivent à la cour, et apprennent cet accident. Le bon homme *Polonius*, qui eſt un vieux radoteur beaucoup plus fou qu'*Hamlet*, aſſure le roi qu'il aura grand ſoin du malade: *C'eſt mon devoir*, dit-il, *car qu'eſt-ce que le devoir? c'eſt le devoir, comme le jour eſt le jour, la nuit*

(*a*) En France on s'aviſe d'imprimer *Norwège*, *Wirtemberg*, *Weſtphalie*, c'eſt que les imprimeurs français ne ſavent pas que le *w* tudeſque vaut notre *v* conſonne.

eſt la nuit, et le temps eſt le temps; ainſi, puiſque la briéveté eſt l'ame de l'eſprit, et que la loquacité en eſt le corps, je ſerai court. Votre noble fils eſt fou; je l'appelle fou, car qu'eſt-ce que la folie, ſinon d'être fou? Il eſt donc fou, Madame. Cela eſt, c'eſt grande pitié; mais c'eſt grande pitié que cela ſoit vrai: il ne s'agit plus que de trouver la cauſe de l'effet. Or, la cauſe, c'eſt que j'ai une fille. Pour prouver que c'eſt l'amour qui a ôté le ſens commun au prince, il lit au roi et à la reine les lettres que *Hamlet* a écrites à *Ophélie.*

Tandis que le roi, la reine, et toute la cour, s'entretiennent ainſi du triſte état du prince, il arrive tout en déſordre, et confirme par ſes diſcours l'opinion qu'on a de ſa cervelle; cependant il fait quelquefois des réponſes qui décèlent une ame profondément bleſſée, leſquelles ont beaucoup de ſens. Les chambellans, qui ont ordre de le divertir, lui propoſent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. *Hamlet* parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence; les comédiens jouent une ſcène devant lui, il en dit fort bien ſon avis: et enſuite quand il eſt ſeul, il déclare qu'il n'eſt pas ſi fou qu'il le paraît. *Quoi*, dit-il, *un comédien vient de pleurer pour Hécube! Eh qu'eſt-ce que lui eſt Hécube? Que ferait-il donc, ſi ſon oncle et ſa mère avaient*

empoiſonné ſon père, comme Claudius et Gertrude ont empoiſonné le mien? Ah! maudit empoiſonneur, aſſaſſin, p. . . , traître, débauché, indigne vilain! Et moi, quel âne je ſuis! N'eſt-il pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi empoiſonné, moi à qui le ciel et l'enfer demandent vengeance, de me borner à exhaler ma douleur en paroles comme une p. . . . . , que je m'en tienne à des malédictions comme une vraie ſalope, comme une gueuſe, un torchon de cuiſine?

Il prend alors la réſolution de ſe ſervir de ces comédiens, pour découvrir ſi en effet ſon oncle et ſa mère ont empoiſonné ſon père: car après tout, dit-il, le fantôme a pu me tromper; c'eſt peut-être le diable qui m'a parlé; il faut s'éclaircir. *Hamlet* propoſe donc aux comédiens de jouer une pantomime dans laquelle un homme dormira, et un autre lui verſera du poiſon dans l'oreille. Il eſt bien sûr que ſi le roi *Claudius* eſt coupable, il ſera fort étonné en voyant la pantomime; il pâlira, ſon crime ſera ſur ſon viſage. *Hamlet* ſera certain du crime, et aura le droit de ſe venger.

Ainſi dit, ainſi fait. La troupe vient jouer cette ſcène muette devant le roi, la reine, et toute la cour; et après la ſcène muette, il y en a une autre en vers. Le roi et la reine trouvent ces deux ſcènes fort impertinentes.

Ils ſoupçonnent *Hamlet* d'avoir fait la pièce, et de n'être pas tout-à-fait auſſi fou qu'il le paraît ; cette idée les met dans une grande perplexité ; ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre ? le roi *Claudius* ſe réſout à envoyer *Hamlet* en Angleterre pour le guérir de ſa folie, et écrit au roi d'Angleterre, ſon bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur auſſitôt la préſente reçue.

Mais avant de faire partir *Hamlet*, la reine eſt bien aiſe de l'interroger, de le ſonder ; et de peur qu'il ne faſſe quelque folie dangereuſe, le vieux chambellan *Polonius* ſe cache derrière une tapiſſerie, prêt à venir au ſecours en cas de beſoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à *Gertrude* ſa mère. Chemin feſant, il rencontre dans un coin le roi *Claudius*, à qui il a pris un petit remords ; il craint d'être un jour damné pour avoir empoiſonné ſon frère, épouſé la veuve, et uſurpé la couronne. Il ſe met à genoux, et fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. *Hamlet* a d'abord envie de prendre ce temps-là pour le tuer ; mais, feſant réflexion que le roi *Claudius* eſt en état de grace, puiſqu'il prie DIEU, il ſe donne bien de garde de l'aſſaſſiner dans cette circonſtance. *Que je ſerais ſot*, dit-il, *je l'enverrais droit au ciel, au lieu qu'il a envoyé mon*

père

père en purgatoire. Allons, mon épée, attends, pour paſſer au travers de ſon corps, qu'il ſoit ivre, ou qu'il joue, ou qu'il jure, ou qu'il ſoit couché avec quelque inceſtueuſe, ou qu'il faſſe quelqu'autre action qui n'ait pas l'air d'opérer ſon ſalut; alors tombe ſur lui, qu'il donne du talon au ciel, que ſon ame ſoit damnée, et noire comme l'enfer où il deſcendra. C'eſt encore-là un morceau que les guillemets de *Pope* nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi *Claudius*, dans l'intention de le damner, vient parler à ſa mère, et lui fait, au milieu de ſes propos inſenſés, des reproches accablans qu'elle reſſent juſqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan *Polonius* craint que les choſes n'aillent trop loin : il crie au ſecours derrière la tapiſſerie. *Hamlet* ne doute pas que ce ne ſoit le roi qui s'eſt caché là pour l'entendre : Ah ! ma mère, s'écrie-t-il, il y a un gros rât derrière la tapiſſerie ; il tire ſon épée, court au rat, et tue le bon homme *Polonius.* Ah ! mon fils que fais-tu ? *Ma mère, eſt-ce le roi que j'ai tué ? c'eſt une vilaine action de tuer un roi, et preſque auſſi vilaine, ma bonne mère, que de tuer un roi et de coucher avec ſon frère.* Cette converſation dure très-long-temps ; et *Hamlet*, en s'en allant, marche ſans y penſer ſur le corps du vieux chambellan, et eſt près de tomber.

Le bon homme milord chambellan était un vieux fou, et donné pour tel, comme on l'a déjà vu. Sa fille *Ophélie*, qui apparemment avait des diſpoſitions au même tour d'eſprit, devient folle à lier, quand elle apprend la mort de ſon père : elle accourt avec des fleurs et de la paille ſur la tête, chante des vaudevilles, et va ſe noyer. Ainſi voilà trois fous dans la pièce, le chambellan, ſa fille, et *Hamlet*, ſans compter les autres bouffons qui jouent leurs rôles.

On repêche *Ophélie*, et on ſe diſpoſe à l'enterrer. Cependant le roi *Claudius* a fait embarquer le prince pour l'Angleterre. Déjà *Hamlet* était dans le vaiſſeau, et il ſe doutait qu'on l'envoyait à Londres, pour lui jouer quelque mauvais tour : il prend dans la poche d'un des chambellans ſes conducteurs, la lettre du roi *Claudius* à ſon ami le roi d'Angleterre, ſcellée du grand ſceau ; il y trouve une inſtante prière de le dépêcher, et de le faire partir pour l'autre monde à ſon arrivée. Que fait-il ? il avait heureuſement le grand ſceau de ſon père dans ſa bourſe ; il jette la lettre dans la mer, et en écrit une autre, dans laquelle il ſigne *Claudius*, et prie le roi d'Angleterre de faire pendre ſur le champ les porteurs de la dépêche ; puis il replie le tout fort proprement, et y applique le ſceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première chofe qu'il y voit, c'eſt une couple de foſſoyeurs qui creuſent une foſſe pour enterrer *Ophélie*; ces deux manœuvres ſont encore des bouffons de la tragédie. Ils agitent la queſtion ſi *Ophélie* doit être enterrée en terre ſainte après s'être noyée; et ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle eſt fille de qualité. Enſuite ils prétendent que les manœuvres ſont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils ſont du métier d'*Adam*. Mais *Adam* était-il gentilhomme, dit l'un des foſſoyeurs? Oui, répond l'autre, car il eſt le premier qui ait porté les armes. Lui, des armes! dit un foſſoyeur : ſans doute, dit l'autre; peut-on remuer la terre ſans avoir des pioches et des hoyaux? il avait donc des armes, il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux diſcours, et des chanſons galantes que ces meſſieurs chantent dans le cimetière de la paroiſſe du palais, arrive le prince *Hamlet* avec un de ſes amis, et tous enſemble ſe mettent à conſidérer les têtes des morts qu'on trouve en creuſant. *Hamlet* croit reconnaître le crâne d'un homme d'Etat capable de tromper DIEU, puis celui d'un courtiſan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi; et il n'épargne pas

les railleries aux défunts poſſeſſeurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle du fou du roi, et on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre les cervelles des *Alexandre*, des *Céſar*, et celle de ce fou; enfin, en raiſonnant et en chantant, la foſſe eſt faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite : on apporte le corps d'*Ophélie*. Le roi et la reine ſuivent la bierre. *Laërte*, le frère d'*Ophélie*, accompagne ſa ſœur avec un long crêpe; et quand on a mis le corps en terre, *Laërte*, outré de douleur, ſe jette dans la foſſe. *Hamlet*, qui ſe ſouvient d'avoir aimé *Ophélie*, s'y jette auſſi. *Laërte*, indigné de voir avec lui dans la même foſſe celui qui a tué le chambellan *Polonius*, ſon père, en le prenant pour un rat, lui ſaute à la face; ils ſe battent à coups de poing dans la foſſe, et le roi les ſépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'Egliſe.

Cependant le roi *Claudius*, qui eſt grand politique, voit bien qu'il ſe faut défaire d'un auſſi dangereux fou que le prince *Hamlet*; et puiſque ce jeune prince n'eſt pas pendu à Londres, il eſt bien convenable de le faire périr en Danemarck.

Voici la façon dont l'adroit *Claudius* s'y prend. Il était accoutumé à empoiſonner. Ecoute, dit-il au jeune *Laërte* : le prince

Hamlet a tué ton père, mon grand-chambellan; je vais te propofer, pour te venger, un petit divertiffement de chevalerie. Je gagerai contre toi que de douze paffes tu n'en feras pas trois à *Hamlet*; tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguifé, dont j'ai trempé la pointe dans un poifon très-fubtil. Si par malheur tu ne peux réuffir à frapper le prince, j'aurai foin de mettre pour lui une bouteille de vin empoifonné fur la table. Il faut bien boire quand on s'efcrime: *Hamlet* boira quelques coups; et de façon ou d'autre il eft mort fans remiffion.... *Laërte* trouve le divertiffement et la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles et des vidrecomes fur la table; les deux champions paraiffent le fleuret à la main en préfence de *Claudius*, de madame *Gertrude*, et de la cour danoife. Ils ferraillent; *Laërte* bleffe *Hamlet* avec fon fleuret empoifonné. *Hamlet* fe fentant bleffé crie *trahifon*, tous les affiftans crient *trahifon*. *Hamlet* furieux, arrache à *Laërte* fon fleuret pointu, l'en frappe lui-même, et en frappe le roi: La reine *Gertrude* épouvantée veut boire un coup pour reprendre fes forces; la voilà auffi empoifonnée; et tous quatre, c'eft-à-dire; le roi *Claudius*, *Gertrude*, *Laërte* et *Hamlet* tombent morts.

Il eſt à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans, qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet ſcellé du grand ſceau de Danemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainſi, Dieu merci, il ne reſte aucun des acteurs en vie : mais, pour remplacer les défunts, il y a un certain *Fort-en-bras*, parent de la maiſon, qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la pièce, et qui vient à la fin ſe propoſer pour candidat au trône de Danemarck.

Telle eſt exactement la fameuſe tragédie d'Hamlet, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres : tel eſt l'ouvrage qu'on préfère à Cinna.

Il y a là deux grands problêmes à réſoudre : le premier, comment tant de merveilles ſe ſont accumulées dans une ſeule tête ? car il faut avouer que toutes les pièces du divin *Shakeſpeare* ſont dans ce goût ; le ſecond, comment on a pu élever ſon ame juſqu'à voir ces pièces avec tranſport, et comment elles ſont encore ſuivies dans un ſiècle qui a produit le Caton d'*Addiſſon ?*

L'étonnement de la première merveille doit ceſſer, quand on ſaura que *Shakeſpeare* a pris toutes ſes tragédies de l'hiſtoire ou des romans, et qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de *Claudius*, de *Gertrude* et d'*Hamlet*,

écrit tout entier par *Saxon* le grammairien, à qui gloire ſoit rendue.

La ſeconde partie du problême, c'eſt-à-dire, le plaiſir qu'on prend à ces tragédies, ſouffre un peu plus de difficultés ; mais en voici la raiſon, ſelon les profondes réflexions de quelques philoſophes.

Les porteurs de chaiſe, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clercs même, aiment paſſionnément les ſpectacles ; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des ſortiléges, des revenans, ils y courent en foule ; et il y a plus d'un ſeigneur auſſi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de *Shakeſpeare* tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de ſuivre le torrent : comment ne pas admirer ce que la plus ſaine partie de la ville admirait ? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans ; l'admiration ſe fortifia et devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel et de force, et qu'on retient par cœur, malgré qu'on en ait, ont demandé grace pour le reſte ; et bientôt toute la pièce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans *Shakeſpeare*. M. de *Voltaire* eſt le premier qui les ait fait connaître en France ; c'eſt lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de *Milton* et de *Shakeſpeare* : mais les traductions qu'il a faites de quelques paſſages de ces auteurs ſont-elles fidelles ? Il nous avertit lui-même que non ; il nous dit qu'il a plus imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'*Hamlet*, qui commence la ſeconde ſcène du troiſième acte :

Demeure, il faut choiſir et paſſer à l'inſtant, &c. (*)

A travers les obſcurités de cette traduction ſcrupuleuſe, qui ne peut rendre le mot propre anglais par le mot propre français, on découvre pourtant très-aiſément le génie de la langue anglaiſe ; ſon naturel qui ne craint pas les idées le plus baſſes ni les plus gigan-teſques ; ſon énergie que d'autres nations croiraient dureté ; ſes hardieſſes que des eſprits peu accoutumés aux tours étrangers prendraient pour du galimatias. Mais ſous ces voiles on découvrira de la vérité, de la profondeur, et je ne ſais quoi qui attache et qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élé-gance ; auſſi il n'y a preſque perſonne en

(*) Voyez ci-deſſus, page 330.

Angleterre qui ne ſache ce monologue par cœur. C'eſt un diamant brut qui a des taches; ſi on le poliſſait, il perdrait de ſon poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diverſité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des règles d'*Ariſtote*, et des trois unités, et des bienſéances, et de la néceſſité de ne laiſſer jamais la ſcène vide, et de ne faire ni ſortir ni entrer aucun perſonnage ſans une raiſon ſenſible; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement; de s'exprimer en termes nobles et ſimples; de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours, ou qu'ils voudraient avoir; de ne jamais s'écarter des règles de la langue. Il eſt clair qu'on peut enchanter toute une nation ſans ſe donner tant de peines.

Si *Shakeſpeare* l'emporte par ces raiſons ſur *Corneille*, nous avouerons que *Racine* eſt bien peu de choſe en comparaiſon du tendre et élégant *Otwai*. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux ſur ce petit précis de la tragédie intitulée l'*Orpheline*.

L'Orpheline, tragédie.

UN vieux gentilhomme bohème, nommé *Acaſto*, eſt retiré dans ſon château avec ſes

deux fils, *Caſtalio* et *Polidore*. Il eſt vrai que ces noms-là ne ſont pas plus bohèmes que celui de *Claudius* n'eſt danois. *Serine*, ſa fille, demeure auſſi dans la maiſon ; de plus il a chez lui une orpheline nommée *Monime*, qui n'eſt pas la *Monime* de *Racine*. Cette *Monime* lui a été confiée par le défunt père de la demoiſelle. Il y a dans le château de monſeigneur *Acaſto* un chapelain, un page, et deux valets-de-chambre. Voilà le train du bon homme, du moins celui qu'on voit ſur le théâtre. Joignez-y encore une ſervante de *Serine*; ajoutez à tout cela un frère de *Monime*, homme un peu violent, qui arrive de Hongrie ; et vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'Hamlet commence par deux ſentinelles, celle de l'Orpheline commence par deux valets-de-chambre ; car il faut bien imiter les grands hommes. Ces valets parlent de leur bon maître *Acaſto* qui a quitté le ſervice, et de ſes deux enfans *Polidore* et *Caſtalio*, qui paſſent leur temps à la chaſſe. Pour ne point amuſer le lecteur, il faut lui dire que, s'il ſe doute que les deux frères ſont tous deux amoureux de *Monime*, comme dans *Racine*, il ne ſe trompe pas. Mais il ſera peut-être un peu étonné d'apprendre que *Caſtalio*, l'un des deux frères qui eſt aimé,

permet à ſon cher *Polidore* de coucher, s'il peut, avec *Monime:* pourvu que lui *Caſtalio* puiſſe auſſi avoir le même droit; il eſt content, car il jure qu'il ne veut pas l'épouſer, *et qu'il ſe mariera quand il ſera vieux*, *pour mortifier ſa chair.*

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainſi contre le mariage, il épouſe ſecrètement *Monime*, et l'aumônier de la maiſon leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie M. *Chamont*, frère de *Monime :* c'eſt un homme bien étrange et bien difficile que ce M. *Chamont.* Il demande d'abord à ſa ſœur ſi elle a ſon pucelage? *Monime* lui jure qu'elle eſt une perſonne d'honneur. „Hé! pourquoi êtes-vous en doute „ de mon pucelage, mon frère? — Ecoute, „ ma ſœur, il n'y a pas long-temps que j'eus „ un rêve en Hongrie; tout mon lit remua; „ je te vis entre deux gens qui te feſtoyaient „ tour à tour; je pris ma grande épée, je „ courus à eux; et en m'éveillant, je vis „ que j'avais percé ma tapiſſerie à perſon- „ nages, juſte dans l'endroit qui repréſente „ *Polinice* et *Etéocle*, les deux frères thébains, „ ſe tuant l'un l'autre.

„ Hé bien, mon frère, parce que vous „ avez été tourmenté en ſonge, il faut que „ vous me tourmentiez éveillée? — Oh! ce

„ n'eſt pas tout, ma ſœur, ne te juſtifie pas „ ſi vîte. Comme je paſſais mon chemin l'autre „ jour, en penſant à mon rêve, je rencontrai „ une vieille ſans dent, toute racornie, toute „ en double; ſon dos vouté était couvert „ d'un vieux morceau de bergame, ſes cuiſſes „ à peine cachées par des haillons de toutes „ couleurs, variété de gueuſerie : elle ramaſ-„ ſait quelques copeaux de bois; je lui donnai „ l'aumône; elle me demanda où j'allais, et „ me dit d'aller vîte, ſi je voulais ſauver „ ma ſœur. Enfin elle me parla de *Caſtalio* „ et de *Polidore*. „

Cette aventure étonne beaucoup *Monime :* elle lui avoue ſur le champ qu'elle s'eſt promiſe à *Caſtalio ;* mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne ſatisfait point M. *Chamont ;* c'eſt un rude homme, comme nous l'avons déjà inſinué; il s'en va trouver le chapelain : *Or ça*, lui dit-il, *M. Gravité*, *n'êtes-vous pas l'aumônier de la maiſon? — Et vous*, *Monſieur*, *n'êtes-vous pas officier? Oui l'ami. — Monſieur*, *j'ai été officier auſſi ; mais mes parens m'ont mis dans l'Egliſe*, *et je ſuis pourtant honnête homme*, *quoique je ſois vêtu de noir. Je ſuis aſſez bien venu dans la famille ; je ne prétends pas en ſavoir plus que les autres ; je ne me mêle que de mes affaires ; je me lève matin*, *j'étudie un peu*, *je bois et mange*

gaiement ; auſſi tout le monde a de la conſidération pour moi.

As-tu connu mon père, le vieux Chamont ? — Oui, j'ai été très-affligé de ſa mort.

Quoi ! tu l'aimais ! je t'embraſſerais volontiers. Dis-moi un peu, crois-tu que *Caſtalio* aime ma ſœur ?

S'il aime votre ſœur ?

Oui, oui, s'il aime ma ſœur ?

Ma foi, je ne lui ai jamais demandé ; et je m'étonne que vous me faſſiez une pareille queſtion.

Ah, hypocrite ! tu es comme tous tes pareils, tu ne vaux rien, tu n'as pas le courage de dire la vérité, et tu prétends l'enſeigner ! . . . . Es-tu mêlé dans cette affaire ? Quelle part y as-tu ? la peſte ſoit de la farce ſérieuſe du vilain ! tu roules les yeux tout juſte comme les maquerelles : oui, les maquerelles ; elles parlent du ciel, elles ont les yeux dévots, elles mentent ; elles prêchent comme un prêtre ; et tu es une maquerelle.

Ce qu'il y a de bon, c'eſt que l'aumônier, gagné par ces douces paroles, lui avoue que le matin il a marié dans un grenier *Caſtalio* et *Monime.*

Le frère trouve la choſe aſſez bien, et s'en va avec monſieur l'aumônier. Les deux mariés arrivent ; il s'agit de conſommer le mariage.

Les gens peu inſtruits croiraient, par tout ce qui s'eſt paſſé, que cette cérémonie va ſe faire ſur le théâtre ; mais la décente *Monime* ſe contente de dire au nouveau marié de venir frapper trois coups à la porte de ſa chambre, quand toute la maiſon ſera bien endormie.

Le frère *Polidore*, dans la couliſſe, entend ce propos ; et ne ſachant pas que ſon frère *Caſtalio* eſt le mari de *Monime*, il prend ſon parti de le prévenir, et d'aller vîte s'emparer des prémices de *Monime*. Il s'adreſſe au petit fripon de page, lui promet des ſucreries et de l'argent, s'il veut amuſer ſon frère *Caſtalio* une partie de la nuit. Le page fait bien ſa commiſſion ; il parle à *Caſtalio* de l'amour de *Monime*, de ſes jarretières, de ſa gorge ; il veut lui chanter une chanſon ; il lui fait perdre ſon temps.

Polidore n'a pas perdu le ſien ; il eſt allé à la porte de *Monime*, il a frappé les trois petits coups, la ſervante lui a ouvert, et le voilà couché avec la femme de ſon frère.

Enfin, *Caſtalio* arrive à cette porte, et frappe les trois coups ; la ſervante qui aurait dû le reconnaître à la voix, et reconnaître auſſi l'autre, ne s'aviſe ſeulement pas de craindre de ſe méprendre ; elle croit que le faux mari qui ſe préſente eſt *Polidore*, et que c'eſt le vrai mari *Caſtalio* qui eſt au lit ; elle le renvoie,

lui dit qu'il eſt un extravagant : il a beau ſe nommer, on lui ferme la porte au nez ; il eſt traité par la ſuivante comme *Amphitrion* par *Soſie*.

Polidore ayant joui à ſon aiſe du fruit de ſa ſupercherie, apparemment ſans dire mot, a laiſſé là ſa conquête, et s'eſt allé repoſer. *Caſtalio*, à qui on n'a point ouvert, ſe déſeſpère, entre en fureur, ſe roule ſur le plancher, dit des injures à tout le ſexe ; et conclut que depuis *Eve*, qui devint amoureuſe du diable, et damna le genre humain, les femmes ont été la cauſe de tous les malheurs.

Monime qui s'eſt levée en hâte pour retrouver ſon cher *Caſtalio*, avec qui elle croit avoir paſſé quelques doux momens, le rencontre, et veut l'embraſſer ; il la traite de ſcélérate, et la traîne par les cheveux hors du théâtre.

M. *Chamont* ſe ſouvenant toujours de ſon rêve et de ſa vieille ſorcière, vient gravement demander à ſa ſœur des nouvelles de la conſommation de ſon mariage. La pauvre femme lui avoue que ſon mari, après l'avoir bien careſſée, l'a traînée par les cheveux ſur le plancher.

Ce *Chamont*, qui n'entend pas raillerie, s'en va vîte trouver le père (qui par parenthèſe était tombé en faibleſſe dans le courant de la tragédie par excès de vieilleſſe ;) il lui

parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier: *Savez-vous*, lui dit-il, *que votre fils Caſtalio a épouſé ma ſœur ? — J'en ſuis fâché*, *répond le bon homme. — Comment fâché ? pardieu, il n'y a point de grand ſeigneur qui ne s'enorgueillît d'avoir ma ſœur, entendez-vous ? Mais, morbleu, il l'a maltraitée ; je veux que vous lui appreniez à vivre, où je mettrai le feu à la maiſon. — Hé bien, hé bien, je vous rendrai juſtice. Adieu, fier garçon.*

Ce pauvre père va donc parler à *Caſtalio*, ſon fils, pour ſavoir quelle eſt cette aventure : pendant qu'il lui parle, *Polidore* veut ſavoir de *Monime* comment elle ſe trouve de la nuit paſſée ; il croit n'avoir joui que de la maîtreſſe de ſon frère, en vertu de la permiſſion que ſon frère lui avait donnée. *Monime*, à ſes diſcours, ſe doute de la mépriſe ; enfin, *Polidore* lui avoue qu'il a eu ſes faveurs. *Monime* tombe évanouie ; elle ne reprend ſes ſens que pour s'abandonner à l'excès de ſa juſte douleur.

Si un tel ſujet, de tels diſcours, et de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne ſe doutait pas qu'il eût rien fait de monſtrueux. Il dédie ſa pièce à la ducheſſe de *Cleveland*, avec la même naïveté qu'il a écrit ſa tragédie ; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de *Charles II*.

Courtes réflexions.

NOUS ſentons combien la *Monime* de *Racine*, dans Mithridate, eſt au-deſſous de la *Monime* de M. *Thomas Otwai;* c'eſt le même qui fit Veniſe préſervée. Il eſt déſagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidèlement cette Veniſe ; on nous a privé d'un ſénateur qui mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui fait le chien, qui aboie, et qu'on chaſſe à coups de fouet ; nous aurions encore eu le plaiſir de voir un échafaud, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine *Pierre*, et qu'on renvoie comme un gueux ; il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fauſſe délicateſſe.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles ſcènes de l'Othello de *Shakeſpeare.* Avec quel plaiſir nous aurions vu la première ſcène à Veniſe, et la dernière en Chypre ! Un maure enlève d'abord la fille d'un ſénateur. *Jago*, officier du maure, court ſous la fenêtre du père : le père paraît en chemiſe à cette fenêtre. „ Tête-bleu, dit „ *Jago*, mettez votre robe ; un bélier noir „ monte ſur votre brebis blanche ; allons, „ allons, debout, deſcendez, ou le diable „ va faire de vous un grand-père.

LE SENATEUR.

„ Quoi donc? que veux-tu? es-tu devenu fou ?

JAGO.

„ Hé ! mordieu, ſignor, êtes-vous de „ ceux qui n'oſeraient ſervir DIEU, ſi le „ diable le leur défendait ? Nous venons „ vous rendre ſervice, et vous nous prenez „ pour des ruffiens : je vous dis que votre „ fille va être couverte par un cheval de „ Barbarie ; que vos petits enfans henniront „ après vous ; et que vous aurez pour couſins „ des rouſſins d'Afrique.

LE SENATEUR.

„ Quel profane coquin me parle ainſi ?

JAGO.

„ Hé ! oui ; ſachez que votre fille *Deſdémona* „ et le maure *Othello* ſont à préſent la bête à „ deux dos. „

Ce même *Jago* accompagne à Chypre le maure *Othello* et la ſignora *Deſdémona*, que le ſénat a gracieuſement accordée pour femme à ce maure, gouverneur de Chypre, en dépit du père.

A peine ſont-ils arrivés dans cette île, que ce *Jago* entreprend de rendre le maure jaloux de

ſa femme, et de lui faire ſoupçonner ſa fidélité. Le maure commence déjà à ſentir de l'inquiétude ; il fait ſes réflexions. *Après tout*, dit-il, *quelle ſenſation ai-je eue des plaiſirs que d'autres ont pu lui donner, et de ſa luxure? Je ne l'ai point vu, cela ne m'a point bleſſé ; j'ai dormi tout auſſi-bien. Quand on nous vole une choſe dont nous n'avons pas beſoin, ſi nous l'ignorons, on ne nous a rien volé...... J'aurais été fort heureux ſi toute l'armée, et juſqu'aux goujats, avaient tâté d'elle, et que je n'en euſſe rien ſu..... Oh! non..... Adieu tout contentement ; adieu les troupes emplumées ; adieu la fière guerre, qui fait une vertu de l'ambition ; adieu les chevaux henniſſans, et la trompette aiguë, et le fifre qui perce l'oreille, et le tambour qui anime le courage, et la bannière royale, et tous les grades, et l'orgueil, et la pompe, et les détails d'une guerre glorieuſe ; et vous, engins mortels, dont le rude goſier imite ceux de l'immortel Jupiter, adieu ; Othello n'a plus d'occupation.*

C'eſt encore là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de *Pope*.

JAGO.

» Eſt-il poſſible, Monſeigneur!

OTHELLO *le prenant à la gorge.*

» Vilain, prouve-moi que ma femme eſt
» une p.....; prouve-le-moi, donne-m'en

„ une preuve oculaire; ou par tout ce que „ vaut l'ame éternelle de l'homme, il vau- „ drait mieux pour toi que tu fuſſes né un „ chien.

J A G O.

„ Cette fonction ne me plaît guère; mais „ puiſque je me ſuis ſi fort avancé, par pure „ honnêteté et par amitié pour vous, je „ pourſuivrai. J'étais couché l'autre nuit avec „ votre lieutenant *Caſſio*, et je ne pouvais „ dormir à cauſe d'une rage de dent. Il y a „ des gens, comme vous ſavez, qui ont l'ame „ ſi relâchée, qu'ils parlent en dormant de „ leurs affaires; *Caſſio* eſt un de ceux-là. Il „ diſait dans ſon ſommeil : Ma chère *Deſdé-* „ *mona*, ſoyons bien prudens, cachons bien „ nos amours. En parlant ainſi, il me prenait „ les mains, il me tâtonnait, il s'écriait : Ah! „ charmante créature! et il me baiſait avec „ ardeur, comme s'il eût arraché par la racine „ des baiſers plantés ſur mes lèvres; et il „ mettait ſes cuiſſes ſur mes jambes, et il ſou- „ pirait, il haletait, il me baiſait, il s'écriait : „ Damné de deſtin qui t'a donnée à ce „ maure! „

Sur ces preuves ſi décemment énoncées, et ſur un mouchoir de *Deſdémona* que *Caſſio* avait rencontré par haſard, le capitaine maure ne

manque pas d'étrangler ſa femme dans ſon lit : mais il lui donne un baiſer avant de la faire mourir. „ Allons, dit-il, meurs p.... — Ah ! „ monſeigneur, renvoyez-moi , mais ne me „ tuez pas. — Meurs, p..... — Ah ! tuez-moi „ demain , laiſſez-moi vivre cette nuit. — „ Gueuſe, ſi tu branles ! — Une ſeule demi- „ heure. — Non, quand cela ſera fait, il n'y „ aura plus de délai. — Mais que je diſe au „ moins mes prières. — Non , il eſt trop „ tard..,.. „ Il l'étrangle ; et *Deſdémona*, après avoir été bien étranglée , s'écrie qu'elle eſt innocente. Quand *Deſdémona* eſt morte , le ſénat rappelle *Othello ;* on vient le prendre pour le mener à Veniſe où il doit être jugé. „ Arrêtez, dit-il, un mot ou deux..... Vous „ direz au ſénat qu'un jour dans Alep je trou- „ vai un turc à turban qui battait un véni- „ tien, et qui ſe moquait de la république ; „ je pris par la barbe ce chien de circoncis, „ et je le frappai ainſi. „ Il ſe frappe alors lui-même.

Un traducteur français qui nous a donné des eſquiſſes de pluſieurs pièces anglaiſes, et entre autres du Maure de Veniſe, moitié en vers , moitié en proſe, n'a traduit aucun des morceaux eſſentiels que nous avons mis ſous les yeux des lecteurs ; il fait parler ainſi *Othello :*

L'art n'eſt point fait pour moi ; c'eſt un fard que je hais.
Dites-leur qu'Othello, plus amoureux que ſage,
Quoiqu'époux adoré, jaloux juſqu'à la rage,
Trompé par un eſclave, aveuglé par l'erreur,
Immola ſon épouſe, et ſe perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'eſt pas fait pour moi* eſt pris dans Zaïre ; mais le reſte n'en eſt pas.

Le lecteur eſt maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres et la tragédie de Paris.

PARALLELE D'HORACE, DE BOILEAU ET DE POPE.

LE *Journal encyclopédique*, l'un des plus curieux et des plus inftructifs de l'Europe, nous inftruit d'un parallèle entre *Horace*, *Boileau*, et *Pope*, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adreffés au roi de Pruffe, dans lefquels *Pope* a la préférence fur le français et fur le romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle ;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré :
D'un efprit plus hardi, d'un pas plus affuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être ;
Et l'homme, avec lui feul, apprit à fe connaître.

Ces vers fe trouvent à la tête du poëme fur la loi naturelle, ouvrage philofophique et moral, dans lequel la poëfie reprend fon premier droit, celui d'enfeigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence ; et où l'auteur développe les principes de la loi univerfelle que DIEU a mis dans tous les cœurs.

Nous convenons avec l'auteur que l'*Essai sur l'homme* de l'illustre *Pope* est un très-bon ouvrage, et que ni *Horace*, ni *Boileau*, ni aucun poëte, n'ont rien fait dans ce genre. *Rousseau* est le seul qui ait tenté quelque chose d'approchant, dans une pièce de vers intitulée, on ne sait pourquoi, *Allégorie :* il fait ses efforts pour expliquer le systême de *Platon ;* mais que cet ouvrage est faible, languissant ! ce n'est ni de la poësie ni de la philosophie ; il ne prouve ni ne peint.

L'homme et les dieux de ton souffle animés,
Du même esprit diversement formés,
Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins subtile,
Selon les corps ou plus vifs ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans.
Par ces degrés de lumière inégale,
Tu sus remplir le vide et l'intervalle
Qui se trouvait, ô magnifique roi,
De l'homme aux dieux, et des dieux jusqu'à toi ;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,
Comme le terme et l'équateur sensible
De l'univers invisible et visible.

Il n'eſt pas étonnant que cette pièce ſoit demeurée dans l'oubli ; c'eſt, comme on voit, un galimatias de termes impropres, un tiſſu d'épithètes oiſeuſes en proſe dure et sèche que l'auteur a rimée.

Il n'en eſt pas ainſi de l'*Eſſai* de *Pope* ; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en ſi peu de paroles. C'eſt le plan des lords *Shaftesbury* et *Bolingbroke*, exécuté par le plus habile ouvrier ; auſſi eſt-il traduit dans preſque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas ſi cet ouvrage, ſi fort et ſi plein, eſt orthodoxe ; ſi même ſa hardieſſe n'a pas contribué à ſon prodigieux débit ; s'il ne ſape pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choſes ſont dans l'état où elles devaient être originairement ; et ſi ce ſyſtême ne renverſe pas le dogme de la chute de l'homme, et les divines écritures. Nous ne ſommes pas théologiens : nous leur laiſſons le ſoin de confondre *Pope*, *Shaftesbury*, *Bolingbroke*, *Leibnitz*, et d'autres grands hommes ; nous nous en tenons uniquement à la philoſophie et à la poëſie. Nous oſons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui eſt le précis de tout l'ouvrage :

All partial evil is a general good.

Tout mal particulier eſt le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui ferait compoſé des ſouffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. *Bolingbroke* s'entendait-il bien lui-même, quand il rédigeait ce ſyſtême ? Que veut dire : *Tout eſt bien*? eſt-ce pour nous ? non, ſans doute ; eſt-ce pour DIEU? il eſt clair que DIEU ne ſouffre pas de nos maux. Quelle eſt donc au fond cette idée platonicienne ? un chaos, comme tous les autres ſyſtêmes ; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épîtres de *Pope* qui pourraient être comparées à celles d'*Horace* et de *Boileau*, je demanderai ſi ces deux auteurs, dans leurs ſatires, ſe ſont jamais ſervis des armes dont *Pope* ſe ſert. Les gentilleſſes dont il régale milord *Harvey*, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, ſont un peu ſingulières ; les voici mot pour mot :

Que Harvey tremble ! Qui ? cette choſe de ſoie ?
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'âneſſe ?
Hélas ! il ne peut ſentir ni ſatire ni raiſon.
Qui voudrait faire mourir un papillon ſur la roue ?
Pourtant je veux frapper cette punaiſe volante à ailes dorées,
Cet enfant de boue qui ſe peint et qui put,
Dont le bourdonnement fatigue les beaux eſprits et les belles,

Qui ne peut tâter ni de l'efprit ni de la beauté:
Ainfi l'épagneul bien élevé fe plait civilement
A mordiller le gibier qu'il n'ofe entamer.
Son fourire éternel trahit fon vide,
Comme les petits ruiffeaux fe rident dans leurs cours;
Soit qu'il parle avec fon impuiffance fleurie;
Soit que cette marionnette barbouille les mots que le compère lui fouffle;
Soit que, crapaud familier à l'oreille d'Eve,
Moitié écume, moitié venin, il fe crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en menfonges.
Son efprit roule fur des ouï-dire, entre ceci et cela;
Tantôt haut, tantôt bas, petit maître ou petite maîtreffe:
Et lui-même n'eft qu'une vile antithèfe;
Etre amphibie, qui, en jouant les deux rôles,
La tête frivole et le cœur gâté,
Fat à la toilette, flatteur chez le roi,
Tantôt trotte en ladi, tantôt marche en milord.
Ainfi les rabbins ont peint le tentateur,
Avec face de chérubin et queue de ferpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de fon efprit;
Son efprit rampe, et fa vanité lèche la pouffière.

Il eft vrai que *Pope* a la difcrétion de ne pas nommer le lord qu'il défigne; il l'appelle honnêtement *Sporus*, du nom d'un infame proftitué de *Néron*. Vous obferverez encore que

la plupart de ces invectives tombent ſur la figure de milord *Harvey*, et que *Pope* lui reproche juſqu'à ſes grâces. Quand on ſonge que c'était un petit homme contrefait, boſſu par devant et par derrière, qui parlait ainſi; on voit à quel point l'amour-propre & la colère ſont aveugles.

Les lecteurs pourront demander ſi c'eſt *Pope*, ou un de ſes porteurs de chaiſe qui a fait ces vers. Ce n'eſt pas-là abſolument le ſtyle de *Deſpréaux*. Ne ſera-t-on pas en droit de conclure que la politeſſe et la décence ne ſont pas les mêmes en tout pays?

Pour mieux faire ſentir encore, s'il ſe peut, cette différence que la nature et l'art mettent ſouvent entre des nations voiſines, jetons les yeux ſur une traduction fidelle d'un paſſage de la Dunciade de *Pope*; c'eſt au chant ſecond. La bêtiſe a propoſé des prix pour celui de ſes favoris qui ſera vainqueur à la courſe. Deux libraires de Londres diſputent le prix: l'un eſt *Lintot*, perſonnage un peu peſant; l'autre eſt *Curl*, homme plus délié: ils courent, et voici ce qui arrive:

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin:
C'était ſa coutume de ſe défaire au lever de l'aurore
Du marc de ſon ſouper devant la porte de ſa voiſine.

Le malheureux Curl gliſſe ; la troupe pouſſe un grand cri ;
Le nom de Lintot réſonne dans toute la rue ;
Le mécréant Curl eſt couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, &c.

Le portrait de la molleſſe dans le Lutrin eſt d'un autre genre ; mais on dit qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Une autre concluſion que nous oſerons tirer encore de la comparaiſon des petits poëmes détachés, avec les grands poëmes, tels que l'épopée et la tragédie, c'eſt qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne pièce de théâtre. Qu'une épitre, ou ce qui eſt plus aiſé à faire, une ſatire, ou ce qui eſt ſouvent aſſez inſipide, une ode, ſoit auſſi-bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, et plus de plaiſir à la voir, que non pas à tranſcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs, car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien ; une bonne ode encore moins ; elle peut tout au plus amuſer un quart-d'heure les gens du métier : mais créer un ſujet, inventer un nœud et un dénouement, donner à chaque perſonnage ſon caractère, et le ſoutenir ; faire enſorte

qu'aucun d'eux ne paraiſſe et ne ſorte ſans une raiſon ſentie de tous les ſpectateurs ; ne laiſſer jamais le théâtre vide ; faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec nobleſſe ſans enflure, avec ſimplicité ſans baſſeſſe ; faire de beaux vers qui ne ſentent point le poëte, et tels que le perſonnage aurait dû en faire s'il parlait en vers ; c'eſt-là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, ſous peine de ne point réuſſir parmi nous : et quand il s'eſt acquitté de tous ces devoirs, il n'a encore rien fait. Eſther eſt une pièce qui remplit toutes ces conditions ; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en ſoutenir la repréſentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans ſa main, il faut arracher des larmes aux ſpectateurs les plus inſenſibles, il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur et ſans la pitié, point de tragédie ; et quand vous auriez excité cette pitié et cette terreur, ſi avec ces avantages vous avez manqué aux autres lois, ſi vos vers ne ſont pas excellens, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain qui avez traité un ſujet heureux.

Qu'une tragédie eſt difficile ! et qu'une épître, une ſatire, ſont aiſées ! Comment donc oſer mettre dans le même rang un *Racine* et un *Deſpréaux* ! Quoi ! on eſtimerait autant un peintre de portrait qu'un *Raphaël* ? Quoi ! une

tête de *Rimbrant* ſera égale au tableau de la transfiguration, ou à celui des nôces de Cana?

Nous ſavons que la plupart des épîtres de *Deſpréaux* ſont belles, qu'elles poſent ſur le fondement de la vérité, ſans laquelle rien n'eſt ſupportable; mais pour les épîtres de *Rouſſeau*, quel faux dans les ſujets, et quelles contorſions dans le ſtyle! qu'elles excitent ſouvent le dégoût et l'indignation! Que veut dire une épître à *Marot*, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les ſots qui ſoient méchans? Que ce paradoxe eſt ridicule!

Sylla, *Catilina*, *Céſar*, *Tibère*, *Néron* même, étaient-ils des ſots? Le fameux duc de *Borgia* était-il un ſot? Et avons-nous beſoin d'aller chercher des exemples dans l'hiſtoire ancienne? Peut-on d'ailleurs ſouffrir la manière dure et contrainte dont cette idée fauſſe eſt exprimée?

Et ſi par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'eſprit, examinez-le bien;
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque,
Et qu'en effet c'eſt un ſot ſous le maſque.

Le caſque de l'eſprit. Bon Dieu! eſt-ce ainſi que *Deſpréaux* écrivait? Comment ſouffrir le langage de l'épître à M. le duc de *Noailles*, qu'il baptiſa, dans ſes dernières éditions, d'*Épître à M. le comte de C....*

Jaçoit qu'en vous gloire et haute naiſſance
Soient alliés à titres et puiſſance,
Que de ſplendeurs et d'honneurs mérités
Votre maiſon luiſe de tous côtés,
Si toutefois ne ſont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'eſtime où vous êtes.

Ce malheureux burleſque, ce mélange impertinent du jargon du ſeizième ſiècle, et de notre langue, ſi mépriſé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un ſujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'eſt ni utile ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'eſt qu'on ne ſe retrouve jamais dans ſes peintures ; on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit *Horace :* point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Preſque toutes ſes épîtres roulent ſur lui-même, ſur ſes querelles avec ſes ennemis ; le public ne prend aucune part à ces pauvretés : on ne ſe ſoucie pas plus de ſes vers contre *la Motte*, que de ſes roches de Salisburi : qu'importe ? . . .

» . . . . Qu'entre ces roches nues,
» Qui par magie en ces lieux ſont venues,
» S'en trouve ſept, trois de chacune part,
» Une au-deſſus ; le tout fait par tel art,

» Qu'il repréſente une porte effective,
» Porte vraiment bien faite et bien naïve;
» Mais c'eſt le tout : car qui voudrait y voir
» Tours ou châtel, doit ailleurs ſe pourvoir.

Ces déteſtables vers, et ce malheureux ſujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaiſe tragédie que nous ayons ? Nous ſommes raſſaſiés de vers : une denrée trop commune eſt avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre où la nation ſe raſſemble eſt preſque le ſeul genre de poëſie qui nous intéreſſe aujourd'hui ; encore ne faudrait-il pas avoir des poëmes dramatiques tous les jours :

Namque voluptates commendat rarior uſus.

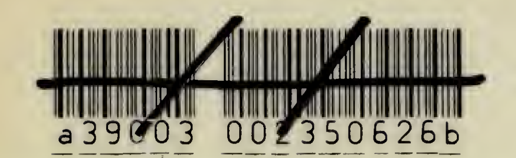
Fin du premier volume.

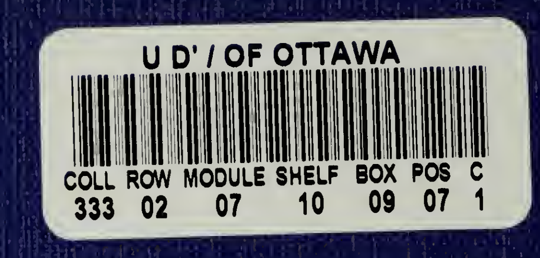
TABLE

DES PIECES CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

Fin de la Table du premier volume.


a39003 002350626b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 09 07 1